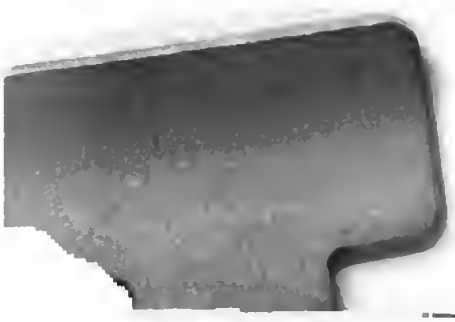
VITTORIO EM. III
Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc
DeMarinis
153
NAPOLI



~~520~~
~~879~~
Bacc. De Marinis A 453

LA COMTESSE

DE PARABÈRE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

Biblioteca Nazionale
NAPOLI

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

LA COMTESSE

DE PARABÈRE

ET

LE PALAIS ROYAL

SOUS

LA RÉGENCE

PAR M. CAPEFIGUE

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

1863

Tous droits réservés

Un caractère d'élégance et de suavité gracieuse s'empreint sur l'époque qu'on appelle *la Régence;* on dirait un pastel de Watteau, Lancret, Boucher, auquel Voltaire, la Fare, Chaulieu, auraient ajouté les légendes d'un amour libre et heureux. Toute cette génération de gentilshommes si galants et si braves et de femmes délicieusement spirituelles, semble s'être donné rendez-vous, une coupe de cristal et d'or à la main, pour boire et absorber d'un seul trait, toutes les joies du monde; on croirait que cette société veut jouir vite, parce qu'elle entend les glas lointains d'une terrible révolution.

Cette charmante décadence, qui n'a rien de commun avec les énervements pâles et fatigués de Rome, sous les derniers Césars, est une étude séduisante pour l'écrivain; elle le transporte au milieu d'une société brillante, qui garde pour elle

toutes les générosités, toutes les noblesses du caractère national : la bravoure sur le champ de bataille, l'amour des arts, l'esprit, la galanterie, l'empire suprême de la femme, pierre précieuse dans l'écrin de notre nationalité.

C'est à ce point de vue que l'auteur a retracé la vie de la *Comtesse de Parabère*. Il lui aurait été facile d'entrer dans un système de déclamation bruyante et de colère vertueuse, contre ce siècle, de flétrir ces portraits de grande noblesse : Mmes de Sabran, de Parabère, la duchesse de Phalaris qui apportaient l'élégance et la distinction dans le doux oubli de la vie; ce rôle de la vertu indignée est pris depuis longtemps par une école d'écrivains qui se donne la mission de protéger la chasteté de notre génération. Le front pur et virginal des bacchantes du bal d'Asnières, doit rougir d'indignation à l'aspect de ce pavillon, si plein de fantaisies artistiques que le bon goût du Régent avait donné à une femme de sa cour, la plus spirituellement caustique contre ses ennemis.

L'auteur, sans doute, n'approuve ni ces temps, ni ces mœurs; mais on lui pardonnera de ne pas partager les élans indignés qui flétrissent la mémoire de pauvres femmes qui reposent depuis un siècle dans la tombe.

Sur quels éléments, d'ailleurs, se fondent toutes ces accusation? Sur des pamphlets, des mémoires et des chansons : Les *Pamphlets*, qui peut les croire? Quelle est la renommée un peu haute qui n'en ait pas subi les traits empoisonnés? Quelle est la femme d'un rang suprême qui n'en ait été atteinte et flétrie?

Les *Mémoires* sont l'expression d'une personnalité absorbante, d'une vanité qui se complaît en elle-même; ils se tracent un cercle au delà duquel il n'y a rien; ils deviennent souvent d'odieuses spéculations de parti.

Les *Chansons* ou *Noëls de cour*, œuvres spirituelles et toujours d'une fantaisie railleuse, peuvent servir à faire connaître l'esprit d'un temps, mais elles n'ont aucune valeur, quand il s'agit de porter un jugement sérieux sur les hautes personnalités historiques, et encore moins sur les femmes, fleurs fragiles que le moindre souffle impur décolore et flétrit.

Ce qu'on a écrit sur la Régence nous a paru si passionnément puisé à ces sources que, tout en accordant la valeur de l'esprit à ces façons de romans, nous nous sommes toujours refusé à les prendre pour point de départ et de documents.

La Régence par son habileté diplomatique assura la paix et l'honneur à la France; elle suivit avec

fermeté un système de politique intérieure hardi et économique à la fois. En finance, les idées de Law sont aujourd'hui appréciées à leur juste valeur; les éléments d'un vaste crédit se trouvaient au fond de ce système avec la puissance des actions et du papier-monnaie.

L'auteur de ce livre s'est donné une douce tâche, c'est de venger les nobles et charmantes filles du Régent des tristes accusations qui flétrirent leur vie. On ne peut se défendre d'un sentiment de pitié indignée, quand on voit cette bonne et spirituelle duchesse de Berry, traitée comme une courtisane des grandes débauches romaines: et quel crime a commis la pieuse abbesse de Chelles pour qu'on suppose qu'elle a écrit des Mémoires, aveux mensongers de ses faiblesses, qui vont jusqu'à calomnier l'amour d'un père tendre poursuivi lui-même dans ses amis. Canillac, Nocé, Broglie, Brancas étaient de braves gentilshommes, dix fois blessés en guerre aux côtés du duc d'Orléans et qui s'étaient dévoués aux intérêts de sa maison; ils étaient gais, légers, toujours prêts à l'amour et à la table, mais d'un caractère noble et indépendant.

Il n'était pas besoin d'orgie pour animer les soupers du Régent, si pleins d'esprit et d'énergie; on y prenait les résolutions les plus sérieuses, les plus

décidées, entre le sourire d'une femme et les gais propos de quelques braves officiers de la maison d'Orléans. Ainsi fut réprimée la conspiration espagnole du comte de Cellamare.

Pourquoi le sceptre de cette gracieuse compagnie resta-t-il si longtemps aux mains de la comtesse de Parabère? Cette puissance, elle ne la dut pas à quelques propos orduriers inventés par les chansons du recueil de M. de Maurepas, mais bien à cette élégance de causerie, à ces mots spirituels et caustiques qu'elle jetait avec bonheur aux ennemis du Régent, pour rassurer le prince, le raffermir dans ses résolutions de ferme gouvernement.

La vie amoureuse du Régent se divise en diverses périodes, chacune marquée d'un caractère particulier : tout jeune homme, il aima les filles d'opéra et de la comédie; les douces et faciles enchanteresses, Mlle Desmares, Florence; c'est son temps d'artiste quand il dessine avec Watteau, Lancret, les beaux décors, les ravissants costumes de théâtre; lorsqu'il compose la musique des opéras de la Fare, à cette époque où le Régent gravait de sa main les naïves images du roman de *Daphnis et Chloé*.

Ensuite vient son temps d'épreuves! proscrit à la cour de Louis XIV, le prince choisit une amie dévouée, Mlle de Sery, créée comtesse d'Argenton,

son conseil, son appui dans les circonstances difficiles; M. le duc d'Orléans l'aima sincèrement et ne se sépara d'elle qu'avec douleur, comme un sacrifice que la politique lui imposait.

A mesure que sa position grandit, M. le duc d'Orléans prend ses amours plus haut; il faut qu'on rie, qu'on chante autour de lui; il a besoin d'une table, sur laquelle brillent les cristaux de Bohême, les mille lustres, les toilettes ravissantes, dentelles, fleurs, diamants; c'est le triomphe de Mme de Parabère au pavillon d'Asnières et de Mme de Sabran au Palais-Royal.

Quand la fatigue arrive avec la vie plus avancée, le Régent préfère Mme d'Averne, avec son petit ménage; il va doucement se promener à la campagne, il donne des fêtes moins turbulentes, il se contente de promenades sur l'eau, des feux d'artifice à Saint-Cloud, à Bagatelle; avec Mme d'Averne, c'est une douce et bonne quiétude.

Le règne de la duchesse de Phalaris commence avec la lassitude presque absolue du corps et de l'esprit : artiste presque Italienne, elle chantait et lisait à merveille; le Régent aimait à se faire narrer des aventures fantastiques et des contes de fées, douce distraction, après les affaires.

En parcourant à ce point de vue l'histoire de la

Régence, l'auteur sait bien qu'il se prive de tout l'attrait du scandale; son esprit sérieux ne veut pas accepter les vilenies des chroniques licencieuses; il s'est surtout efforcé à peindre, à reproduire les couleurs de cette époque enchantée. Que de fois il est allé visiter les précieuses galeries de portraits à Versailles et au Louvre; il est impossible que ces gracieuses femmes, à l'élégance si raffinée, au port si haut, si plein de distinction n'aient été que des bacchantes sans âme dépensant leur beauté dans l'orgie?

Versailles, 1er avril 1863.

LA COMTESSE
DE PARABÈRE
ET
LE PALAIS-ROYAL DE LA RÉGENCE.

I

LA JEUNE COMTESSE DE PARABÈRE.

1693-1714.

Un ravissant médaillon entouré de roses et de tubéreuses, représente une jeune femme aux yeux noirs grenadins, aux cils arqués, à la bouche spirituelle, d'une perfection divine, les cheveux relevés sur un front haut, à la manière des marquises d'Antoine Coypel et de Vanloo. Ce portrait si plein de charmes est celui de Marie-Madelaine de la Vieuville, comtesse de Parabère, à l'âge de vingt ans. La couleur délicieuse des

peintres de la régence galante s'y retrouve tout entière [1].

Dans un autre médaillon, Mme de Parabère est reproduite, par une flatterie un peu trop osée, sous les traits de Minerve, la déesse de la sagesse, et ses traits mutins font contraste avec le casque athénien dont l'artiste l'a parée. Mais la perfection de l'élégance se trouve dans l'œuvre de Vanloo : Mme de Parabère est représentée le sein gauche découvert, drapée plutôt que vêtue ; elle tient sur un petit coussin de velours un oiseau au brillant plumage, qu'elle semble caresser d'un regard tendre et spirituel [2].

Riante école des arts que celle de la régence, pleine de vie, de joie, de charmes! Quels artistes au pinceau galant que Santerre, Coypel, Vanloo, Natoire! Des fleurs partout, aux cheveux, aux mains, et ce nu de chairs rosées qui brille dans un autre portrait de Mme de Parabère, œuvre de Santerre, tel qu'on le voit aujourd'hui dans la galerie du palais impérial de Vienne [3]. Lancret

1. Ce portrait était aux musées de Caen et de Versailles ; la guirlande de fleurs est peinte par Blin de Fontenoy. Le comte d'Houdetot possédait une toile gracieuse des atours de Mme de Parabère.

2. Vanloo a reproduit de cette manière Mmes de Prie et de Sabran.

3. Mme de Parabère est peinte avec le Régent à la manière des miniatures de Daphnis et Chloé.

peignait alors ses inimitables scènes des *Plaisirs de la campagne*, les balançoires enguirlandées, ses bergères qui jouent au *gage touché*, le *Colin-maillard de l'Amour*, tandis que Watteau, son maître, dessinait les charmantes façons de décors d'opéra ; son pinceau, trempé dans l'essence de rose, de jasmin et d'œillet, peignait ces bergers aux culottes de satin, ces jolies pèlerines de l'île de Vénus, du voyage à Cythère, ces nichées d'Amours voguant sur des nacelles de nacre, avec des couronnes tressées aux voiles, ces bosquets touffus de jonquilles, où les vases entrelacés de fleurs rampantes versent leurs eaux dans des coquilles d'albâtre [1]. Les arts sont faits pour réjouir les cœurs et non pour attrister les yeux ; la nature embellie est comme la fleur cultivée ; la bergère rubantée de Watteau, avec ses petits moutons floquetés de faveur bleue, est bien préférable à la vachère qui conduit ses troupeaux à l'abreuvoir. Paul Potter lui-même est un peintre idéal, qui crée une nature de fantaisie quand il donne à ses bœufs le triste re-

1. Longtemps dédaignées par les partisans de l'école de Vien et de David et de la tragédie classique, les toiles de Watteau, Lancret, Boucher ont acquis aujourd'hui des prix fabuleux dans les ventes d'amateurs. Greuse le sentimental a perdu beaucoup; ses figures ont une monotonie désespérante.

gard qui semble rappeler le vieux monde antédiluvien[1].

Marie-Madelaine Coatquer de la Vieuville était née à Paris, le 6 octobre 1693, d'une antique race bretonne, venue en France avec la reine Anne de Bretagne, sous le règne de Louis XII: tous ses ancêtres s'étaient distingués dans les armes, la seule profession digne des gentilshommes; son père, après avoir fait toutes les campagnes de Louis XIV, fut attaché à la reine comme chevalier d'honneur; créé duc à brevet, il fut nommé gouverneur de la province de Poitou ; sa mère était nièce du comte d'Argenson et dame d'atour de la duchesse de Berry[2].

Élevée au couvent des dames Ursulines de Versailles, Mlle de la Vieuville avait paru très-séduisante à la cour de Louis XIV; fort protégée par Mme de Maintenon, elle avait épousé Jean-César-Alexandre de Beaudeant, comte de Para-

1. Aussi l'école flamande et hollandaise a-t-elle gardé tout son prix; les beaux esprits ont appelé Paul Potter le Raphaël des animaux.

2. Les la Vieuville étaient tous attachés à la maison d'Orléans; un d'entre eux avait été gouverneur du duc de Chartres en 1688. Le médisant Saint-Simon discute leur généalogie. Les ducs à brevet n'étaient héréditaires qu'avec la permission du roi.

bère [1], mestre de camp de cavalerie, brigadier des armées du roi, de la race illustre des Beaudeant qui donnèrent de si beaux tournois au moyen âge. Il comptait parmi ses ancêtres Jean de Beaudeant, colonel à vingt ans, glorieux compagnon de Henri IV aux batailles de Coutras et d'Ivry, ami fidèle de Louis XIII, qui avait daigné le visiter à son château de la Mothe-Saint-Héraye (ainsi que le témoignait une belle plaque d'argent placée sur le pont-levis); créé maréchal de France au siége de Montpellier, après avoir exterminé les bandes des Guillery [2], fantastique révolte du midi, il était mort les armes à la main.

A dix-huit ans, la jeune comtesse de Parabère excitait déjà une douce attention par sa beauté, son esprit orné, un peu léger et galant; s'il faut en croire les noëls de cour, lord Bolingbroke, envoyé en France pour signer le traité de paix avec la reine Anne, s'en était épris au milieu de cette couronne de beautés qui avaient enivré de leur charme l'ambassadeur durant son séjour à Versailles; en correspondance avec Prior qui l'avait

1. Pardaillan par alliance. Nés en Béarn, les Baudeant étaient d'une famille protestante convertie au catholicisme.

2. Les Guillery sur lesquels on a fait beaucoup de légendes étaient un ramassis de paysans, de contrebandiers, de soldats déserteurs ou de cartouches jaunes.

remplacé dans sa mission en France, lord Bolingbroke le prie « de ne pas oublier Mme de Parabère dans la distribution d'eau de miel, d'eau des Barbades et des vins de Canarie dont il envoyait une cargaison en France[1]. » A ce temps où régnait l'esprit gentilhomme, les affaires se traitaient au milieu des plaisirs; il ne faut croire qu'avec discrétion toutes les médisances des noëls de cour qui traduisaient en liaisons d'un amour coupable, souvent de simples galanteries, douces distractions des cœurs jeunes et faciles. Bolingbroke était un de ces esprits un peu vaniteux[2], que depuis on décora du titre de penseur. Admirablement accueilli en France comme le messager de la paix, il s'y était créé des amitiés: est-ce une raison pour croire à ses bonnes fortunes étalées avec complaisance dans son écrin de roué?

Lord Bolingbroke, galant diseur, écrivait à M. de Torcy, secrétaire des affaires étrangères de Louis XIV: « Il n'est pas étrange, monsieur, qu'en partant de la France on laisse son cœur derrière soi; je reprends ma plume avec joie, et je ne sais si j'en ressentirai plus en écri-

1. Lettre de lord Bolingbroke, 27 octobre 1713.
2. Les Anglais l'avaient appelé un parfait roué (*a complete rake*).

vant à Mme de Courcillon ou à Mme de Parabère[1]. »

Les grâces étaient héréditaires dans les la Vieuville; la mère de Mme de Parabère était déjà célèbre à la cour de Mme la duchesse de Bourgogne par son élégance et sa beauté.

Pour savoir les plus beaux tours
Qu'on peut donner aux atours,
Consultez d'un œil docile
Les grâces de la Vieuville[2].

Mme de Parabère hérita de la beauté toujours croissante de sa mère; elle aimait les brillantes parures, éclatantes à la lueur des bougies roses; jamais une parole triste et sérieuse. Élevée pour ainsi dire avec la duchesse de Berry, elle s'était empreinte de son caractère insouciant et léger, qui marchait dans la vie, sans souci du passé, sans crainte de l'avenir; et cette existence, qui se résumait en une éternelle joie, devait plaire à M. le duc d'Orléans.

1. Cette phrase, d'exquise chevalerie, est dans la Correspondance de Bolingbroke (septembre 1713).

2. *Recueil Maurepas.* Je cite quelquefois ce recueil plein de médisances. Il ne peut pas plus éclairer l'histoire que les pamphlets, dans les temps modernes, ne peuvent diriger dans l'examen des événements contemporains. L'exemplaire complet de M. de Maurepas est à la Bibliothèque impériale.

II

L'ESPRIT ET LES MŒURS A LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

1700-1714.

La fin du règne de Louis XIV, au point de vue de la résignation glorieuse, de la patiente grandeur et de l'honneur national défendu et sauvé, est une des plus belles époques de notre histoire : un vieux roi environné de deuils de famille, en présence de l'Europe coalisée conquiert la paix, sans jamais désespérer de la victoire et de la France : quelle splendide époque pour la noblesse, pour l'esprit gentilhomme ! Tout ce qui portait l'épée environna le roi ; chaque châtellenie, fiefs et terres de noblesse fournit son contingent de sacrifices. Aînés, cadets aliénèrent leur patrimoine ; les vieillards ressaisirent l'antique rapière des guerres de Louis XIII, les en-

fants de quatorze ans endossèrent la casaque des chevau-légers, les jeunes gentilshommes ne dédaignèrent pas de prendre le mousquet dans les régiments du roi, de la reine, comme simples cadets à côté des joyeux soldats et des aventuriers de fortune[1]. Mais avec ce beau spectacle d'héroïsme et de gloire, Louis XIV donnait un exemple bien triste, bien fatal pour la famille. Si on lui pardonne à peine ses amours effrontées de jeune homme, en présence de la reine infante pieuse et résignée, que doit-on dire lorsque vieillard il ne se préoccupe que de ses enfants naturels, que de leur assurer une existence presque égale aux enfants légitimes? Il veut leur confier les destinées de la monarchie; il fait violence à la volonté de tous pour les glorifier, pour les marier dans sa propre famille. Le roi est pieux, mais aveuglé par une tendresse ardente : la grande puissance de Mme de Maintenon vint précisément de ce qu'elle favorisait avec ténacité cette faiblesse du roi pour le duc du Maine, Mlle de Blois, confondus avec les princes du sang. Comment une société régulière aurait-elle conservé la pu-

1. Louis XIV connaissait bien le dévouement des gentilshommes lorsqu'il dit qu'en montant à cheval il entraînait toute la noblesse derrière lui pour la défense de la monarchie. J'ai peint ce règne dans *Mademoiselle de la Vallière*.

reté des lois de la famille, quand ce devoir était méconnu à ce point par le roi lui-même[1] ?

Il venait donc de cette cour de Louis XIV un grand et mauvais exemple qui devait se refléter jusque sur le dernier foyer et que la piété extrême du roi ne pouvait effacer; cette piété même était l'objet des railleries et des sarcasmes d'une petite société particulière qui professait hautement les doctrines d'Épicure, et dont le duc de Vendôme était le chef, la Fare, Chaulieu et le jeune Voltaire les poëtes, et Ninon de Lenclos la muse vieillie. C'était dans le charmant château d'Anet que résidait habituellement le duc de Vendôme; on y faisait bonne chère, peu d'abstinence, avec une effronterie d'indifférence religieuse qui insultait à la croyance établie et aux mœurs générales de la société. Par sa gloire acquise dans les dernières campagnes, le duc de Vendôme, de la race bâtarde de Henri IV, se faisait beaucoup pardonner[2]. D'une paresse extrême, il restait presque toujours dans son lit;

1. On pourrait peut-être trouver une excuse politique à cette faiblesse de Louis XIV qui voulait, par cette fusion, éviter la guerre civile entre les bâtards et les princes du sang, comme cela s'était vu sous la Fronde, au temps du duc de Beaufort et du Parlement.

2. On attribuait au duc de Vendôme le rétablissement du trône du duc d'Anjou en Espagne.

peu de vices lui étaient inconnus: il buvait les meilleurs vins et faisait hautement profession de toutes les licences dans ses amours mêmes étranges; il était peu soigneux et fort malpropre de sa personne; mais comme il professait les doctrines philosophiques les plus avancées, il était l'objet des éloges et des adulations des poëtes. Arouet, à vingt ans, lui écrivait[1] :

Je voulais par quelque huitain,
Sonnet ou lettre familière,
Réveiller l'enjouement badin
De votre altesse chansonnière;
Mais ce n'est pas petite affaire
A qui n'a plus l'abbé Courtin
Pour directeur et pour confrère.
Tout simplement donc je vous dis :
Que dans ces jours de Dieu bénis
Où tout moine et tout cagot mange
Harangs, saurets et salsifis,
Ma muse, qui toujours se range
Dans les bons et sages partis,
Fait avec faisans et perdrix
Son carême au château Saint-Ange[2].
Au reste, ce château divin

1. Voltaire s'appelait encore Arouet; il était né en 1694, et il écrivait cette épître en 1715 au duc de Vendôme.

2. Le château Saint-Ange était situé près de Fontainebleau; il avait été bâti par François Ier pour la duchesse d'Étampes. Voyez ma *Diane de Poitiers*. C'est à Saint-Ange que Voltaire composa *la Henriade*.

Ce n'est pas celui du Saint-Père,
Mais bien celui de Caumartin[1] :
Homme sage, esprit juste et fin
Que de tout mon cœur je préfère
Au plus grand pontife romain,
Malgré son pouvoir souverain
Et son indulgence plénière.

Le château Saint-Ange dont parle Voltaire avait été la résidence de François Ier à l'époque de son amour pour Diane de Poitiers, et Voltaire le rappelait par une espèce d'invocation louangeuse et libertine, une prosopopée qui ranimait l'ombre de François Ier :

On voit encor son ombre fière
Deviser sous les marronniers
Avec Diane de Poitiers
Ou bien la belle Ferronnière.

Le philosophe poëte supposait que François Ier lui était apparu et lui avait dit, avec son charmant entrain :

Je sais que vous avez l'honneur,
Me dit-il, d'être des orgies
De certain aimable prieur[2],
Dont les chansons sont si jolies

1. M. Caumartin, conseiller au parlement et maître des requêtes.

2. Le duc de Vendôme était grand prieur de l'ordre de Malte.

Que Marot les retient par cœur,
Et que l'on en fait des copies.
Je suis bien aise, en vérité,
De cette honorable accointance :
Car avec lui, sans vanité,
J'ai quelque peu de ressemblance.
Ainsi que moi, Minerve et Mars
L'ont cultivé dès son enfance.
Il aime comme moi les arts,
Et les beaux vers de préférence.
Il sait de la dévote engeance
Comme moi faire peu de cas ;
Hors en amour, en tous cas
Il tient comme moi sa parole [1].

Je n'ose citer les vers qui terminent cette épître et font connaître les mœurs honteuses du duc de Vendôme, le chef et le héros de cette école de philosophie ; Voltaire, qui en parle dans son léger badinage, en fait l'éloge licencieux. Comme grand prieur de l'ordre de Malte, le duc de Vendôme possédait le château du Temple [2], qu'il avait fait orner et embellir ainsi qu'une demeure royale : charmants salons, appartements d'été et d'hiver, splendides jardins. Par les priviléges

1. *OEuvres de Voltaire*, Épîtres, 1715.

2. Les biens des Templiers, confisqués, avaient été donnés à l'ordre de Malte, qui avait là de vastes jardins sur lesquels on a bâti depuis les rues *Vendôme*, *de Malte*, *du Grand-Prieuré*, etc.

de l'ordre de Malte, le *Temple* était comme une terre neutre qui avait ses immunités avec haute et basse justice; de sorte qu'il était un lieu de refuge pour les philosophes à l'abri des poursuites du Châtelet, même du Parlement; les lettres de cachet ne pouvaient atteindre un poëte, un gentilhomme, un philosophe assis au foyer du Temple, et le duc de Vendôme usait de ce privilége sans scrupule au profit des écrivains qui raillaient la religion et dédaignaient la foi. Les habitués de tous les jours étaient la Fare, Chaulieu, l'abbé de Châteauneuf et le jeune Arouet; on y passait doucement la vie dans des banquets de nuit [1]; sur la frontière du Marais on y parlait de la vieille Ninon de Lenclos, et de l'abbé de Châteauneuf, son ami et sa conquête surannée; Ninon mourait dans l'impénitence finale, et l'on ne tarissait pas d'éloge sur cette ridicule coquette; l'abbé Châteauneuf, mauvais littérateur, avait gagné sa renommée aux pieds de Ninon, toute couverte de blanc [2] et de rouge,

1. Quelques gravures du temps le reproduisent (Bibliothèque impériale). Il y a dans les galeries de Versailles des petites toiles qui représentent les soirées du *Temple*.

2. Mlle de Lenclos était morte au mois d'octobre 1706, à plus de quatre-vingt-dix ans; son appartement, au Marais, a été longtemps conservé comme une relique avec ses vieilles défroques.

les yeux éraillés sous ses tire-bouchons d'emprunt. L'abbé Châteauneuf avait introduit le petit Arouet à seize ans, tout fluet jeune homme à l'œil vif, petillant, à la longue mâchoire de singe, qui étonnait déjà par son esprit hardi, sa facilité extrême à faire des vers; il en avait composé à dix ans [1]. Ninon avait reconnu un adepte d'Épicure avec ses doutes et ses négations de toutes choses, et dans un testament elle lui avait laissé deux mille livres pour acheter une bibliothèque. Arouet, qui avait pris depuis le nom de Voltaire, lisait des fragments de tragédies médiocres, imitation de Sophocle et d'Euripide, thèmes de collége, qu'il émaillait d'impiétés; et par exemple les vers que voici excitèrent l'enthousiasme de la société du *Temple*, à la première représentation d'*Œdipe :*

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense :
Notre crédulité fait toute leur science [2]. .

La société du duc de Vendôme avait ce caractère particulier, que tous les convives, mécréants aimables, appelaient préjugés les lois sociales : le plaisir était leur dogme; ils pardonnaient

1. Une épître à Monseigneur, fils unique de Louis XIV.
2. Ces vers se trouvent dans *OEdipe*.

toutes les idées, tous les excès, et ne demandaient qu'un bon estomac et une digestion facile; ils envisageaient la mort avec un certain courage; Ninon avait été applaudie dans ses derniers moments de philosophie indifférente, et Chaulieu écrivait des vers d'une grande insouciance sur la vie future :

Aux pensées de la mort accoutume ton âme;
Hors son nom seulement, elle n'a rien d'affreux.
Détaches-en l'horreur d'un séjour ténébreux,
De démons, d'enfer et de flamme,
Qu'aura-t-elle de douloureux[1]?

Ainsi plus de dogme chrétien! La doctrine du plaisir et de l'amour était la seule admise; et à côté de ses impiétés, Chaulieu écrivait des stances d'ivresse et de plaisir à une personne aimée :

Viens, Philis, avec moi, viens passer la soirée;
Qu'à table les Amours nous couronnent de fleurs;
De myrtes comme toi, que leur mère parée
Vienne de mon esprit effacer ces noirceurs.
Et toi, père de l'allégresse,
Viens, à l'ardeur de ma tendresse,
Bacchus, joindre ton enjouement:
Viens, sur moi, d'une douce ivresse
Répandre ton enchantement.

1. Épître de Chaulieu à la duchesse de Bouillon, la frondeuse, protectrice des libres penseurs.

Comme Horace, Chaulieu appelait l'oubli par le vin et l'amour :

A l'envi de tes yeux, vois comme ce vin brille ;
Verse-m'en, ma Philis, et noye de ta main
Dans sa mousse qui petille
Les soucis du lendemain.

Le Temple était pour Chaulieu ce que la maison de Mécène était pour Horace. Quand la mort était venue menaçante, l'abbé de Chaulieu s'était repenti de cette vie d'ivresse et d'oubli[1] ; il avait lui-même demandé les sacrements de l'Église, ce que les philosophes ne lui pardonnaient point ; Voltaire écrivait à M. le duc de Sully avec sa légèreté accoutumée :

Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux goutteux,
Qu'anima l'esprit de Chapelle [2].
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant Dieu ;
Et si d'une muse féconde
Les vers aimables et polis
Sauvent une âme en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour, à son agonie,

1. Chaulieu mourut à la maison du Temple, le 27 juin 1720.
2. Chapelle était le poëte insouciant épicurien dont j'ai parlé dans mon livre sur *Mademoiselle de la Vallière*.

Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie
Avec son huile et son latin
Un passe-port pour l'autre vie [1].

C'est ainsi que parlait des sacrements de l'Église la société du duc de Vendôme, à Anet, au Temple; on avait toute liberté d'être impie : la génération nouvelle se faisait gloire de ses mauvaises mœurs, de son incrédulité : aimer vite, boire frais dans des coupes ciselées, jeter bien des licences au milieu des pompes et de la richesse. Telle était la société qu'allait inaugurer la régence de M. le duc d'Orléans ; elle n'était pas un fait nouveau, mais la continuation d'un ordre d'idées et de mœurs déjà corrompues.

1. Épître de Voltaire à M. de Sully (1720).

III

SAINT-CLOUD[1]. — LA FAMILLE D'ORLÉANS. — ÉDUCATION DU DUC DE CHARTRES. — SES PREMIÈRES AMOURS.

1673-1714.

Une foule immense et joyeuse se pressait dans les jardins de Saint-Cloud, pour inaugurer la nuit aux flambeaux, la grande cascade du parc, œuvre brillante de Mansart; les eaux se jouaient à travers les feux allumés et tombaient bouillonnantes dans les bassins de marbre; les naïades, les tritons, chef-d'œuvre de sculpture, semblaient se baigner dans les flots écumants; le

1. Henri II, le roi artiste, avait fait bâtir le premier une villa sur les hauteurs de Saint-Cloud. Le financier Gondi y avait aussi de charmants jardins : il y donnait des fêtes à la reine Catherine de Médicis sa protectrice (voy. ma *Catherine de Médicis*). Louis XIV avait acquis châteaux et jardins pour en faire l'apanage de Monsieur; la nouvelle cascade coûtait 2 000 000 de livres.

peuple de Paris, bourgeois, métiers, toujours avides de nouveautés, accoutumés aux petites et fraîches cascatelles que le financier Gondi avait fait construire sur les hauteurs de Saint-Cloud, étaient émerveillés de tant de magnificence dans le parc verdoyant.

Le château était splendidement illuminé ; on faisait jouer les nouvelles cascades à l'occasion d'un doux événement de famille : un garçon venait de naître à Monsieur, frère du roi ; c'était le 4 août 1674 ; l'enfant reçut le prénom de Philippe, duc de Chartres, au berceau, selon les coutumes. La cour de Monsieur avait un caractère particulier d'économie et de calme, qui faisait contraste avec la vie publique et solennelle du château de Versailles ; on s'y occupait peu d'affaires politiques, de peur de blesser l'orgueil de Louis XIV. Le roi tenait son frère dans une sorte de tremblement, de respect et de résignation, en souvenir sans doute de la conduite turbulente de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, durant la Fronde.

Le caractère de Monsieur donnait peu de prise aux vastes projets : timide, craintif devant le roi qu'il adorait, Monsieur avait en horreur toute action, tout mouvement ; il était indolent, efféminé jusqu'au point de détester la chasse, la

noble passion des princes de la maison de Bourbon. Veuf de la princesse Henriette d'Angleterre, cette charmante souveraine des filles d'honneur[1], il avait épousé Charlotte-Élisabeth, fille de l'électeur palatin de Bavière, princesse aux formes masculines, grosse, grasse, honnête dans ses mœurs, médisante dans ses propos, et qui se vengeait de son peu de distinction dans les manières, par les vilains et sales jugements qu'elle portait sur tout ce qui conservait à la cour une élégante facilité de mœurs. Si les correspondances de la princesse Palatine n'ont pas été altérées ou même inventées, elles supposeraient un vilain cœur, qui a besoin de grossières calomnies[2] pour se satisfaire et balancer son infériorité naturelle.

1. Madame Henriette était morte à Saint-Cloud, d'une manière si lamentable que toute sorte de conjectures avaient été faites. Le *Guide des environs de Paris* n'hésite pas d'accuser le chevalier de Lorraine d'un empoisonnement. Le chevalier de Lorraine, un des types de la beauté physique, était alors à Rome. Je ne sache rien de plus vulgaire et de plus léger que ces livres de description qu'on offre aux voyageurs pour les guider dans la visite des antiques demeures royales.

2. Ce qu'on appelle la *Correspondance de Mme la princesse Palatine* se compose des fragments de lettres qu'on suppose avoir été écrites par elle au duc Antoine Ulric de Bavière et à la princesse de Galles Willemine Charlotte. Elles furent publiées en 1789, à la veille de la Révolution. Les

La plus brillante éducation entoura la jeunesse du duc de Chartres ; doué d'un esprit charmant et facile, dès l'enfance il apprit la géométrie, la peinture, la chimie, la poésie, la musique ; et dans toutes ces sciences il fit des progrès ; à dix-sept ans vinrent ses premières armes à la tête de la brigade des gardes, et il fut blessé à la bataille de Steinkerke : il commandait la cavalerie de réserve à Nerwinde, où il mena cette belle charge à travers trois rangs d'infanterie pressés qui illustra la maison du roi. Le brillant courage déployé par le duc de Chartres dans cette campagne lui fit un nom parmi les plus braves gentilshommes : le roi ne voulut pas que cette renommée allât plus loin. Il y avait toujours une sorte de rivalité entre les deux branches de la maison de Bourbon, des traditions de jalousie qui s'oubliaient difficilement. Louis XIV ne comprit pas le duc de Chartres parmi les princes de sa famille et de son sang qui durent l'accompagner dans la campagne suivante.

Philippe d'Orléans à dix-huit ans demeura donc à Paris pour se perfectionner dans ses études : la peinture, la musique, et surtout la

biographes les plus érudits les supposent fausses et en attachèrent la rédaction à Senac de Montaut ou à M. de Marmieux.

chimie : il avait pris pour cette science un goût particulier sous son maître Humbert, un des plus remarquables chimistes expérimentateurs ; il passait des journées entières dans son laboratoire à faire des mixtions, des analyses, des essais qui seuls pouvaient satisfaire la curiosité incessante de son esprit. Doué d'une figure charmante, d'un esprit fin et pénétrant, il se jeta dans les voluptés faciles, et ses premières amours furent au théâtre. On a beaucoup parlé dans les mémoires scandaleux des complaisances de l'abbé Dubois [1] qu'on a voulu ravaler à un triste rôle ; le prince avait en lui-même un charme particulier qui n'avait pas besoin d'intermédiaire ; il pouvait aimer et le dire sans s'adresser à l'esprit distingué qui avait dirigé son éducation, à l'homme d'État qui rendit tant de services à la régence : pour les basses missions les princes ne manquent pas de complaisants.

Le théâtre offrait alors de charmants sujets dans la comédie et le corps de ballet ; pour la tragédie, Mlle Adrienne Lecouvreur qui soulevait l'enthousiasme ; plus tard, Mlle Gaussin à qui Voltaire écrivait la jolie épître :

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage.

1. J'ai peint dans mon *Cardinal Dubois* la vie réelle de l'homme d'État si éminent et si calomnié.

La danse comptait des coryphées ravissantes : parmi les femmes du théâtre[1] le jeune duc d'Orléans s'éprit de Mlle Charlotte Desmares, nièce de Mlle de Champmeslé, dont la vie théâtrale avait fini avec le dix-septième siècle[2]; artiste de talent, d'une douce voix et d'un joli visage, elle domina quelque temps le cœur oisif du prince par un charme infini de conversation; c'était au reste si commode pour le jeune duc de Chartres; le théâtre tenait au Palais-Royal; de son appartement il pouvait se rendre dans sa loge qu'il avait élégamment ornée de fauteuils, de tables couvertes de porcelaines et de cristaux pour le souper.

Cette passion du duc d'Orléans pour Mlle Desmares presque publique ne fut pas ignorée, même de la princesse Palatine, la mère du régent, qui recueillait tout dans les lettres qu'on lui attribue[3], avec des expressions impitoyables et sans

1. Les Mémoires de M. de Maurepas, œuvre encore toute scandaleuse et tronquée, ont pris soin de noter les premières intrigues amoureuses de M. le duc de Chartres dès l'âge de quatorze ans.

2. Une préface de Lagrange-Chancel constate qu'elle avait débuté avec succès dans *Oreste et Pilate* en 1699; au reste, pour tous les détails sur Mlle Desmares, on peut consulter l'*Histoire du théâtre français* par les frères Parfaict.

3. Je reviens encore sur les lettres attribuées à la princesse Palatine ; à mesure que j'avance dans cette lecture, je les

ménagements : « Mon fils a eu de la Desmares une petite fille; elle aurait bien voulu lui mettre sur le corps un autre enfant : non, a-t-il répondu, il est trop arlequin, cousu de pièces différentes. » Le prince si poli, si bien élevé ne put tenir ce vilain propos à une actrice pleine d'esprit et de grâce. Ce qui distinguait spécialement Mlle Desmares, c'est qu'à un jeu remarqué sur le théâtre, elle joignait une tenue ravissante dans ces distractions du soir qu'aimait tant Son Altesse Royale ; elle avait toujours le sourire aux lèvres, l'œil provoquant et la repartie vive, et pour les caractères ennuyés ces liaisons portent avec elles-mêmes un charme particulier. C'était donc au théâtre que M. le duc de Chartres cherchait ses passions avouées, et il y apportait une certaine constance, une probité de rapports qui distinguent l'homme bien élevé.

L'Opéra déployait un grand luxe de ballets. Louis XIV avait toujours aimé la danse, beau cavalier au temps des filles d'honneur de la reine; roi sur le trône il avait accordé des priviléges considérables à l'art chorégraphique, à

crois de plus en plus fausses. A mon sens, il n'y faut pas leur donner plus d'importance qu'aux prétendus mémoires du *Maréchal de Richelieu*, de l'*Abbé Dubois* ou de *Madame Du Barry*.

ce point de déclarer par un arrêt du conseil que la scène de l'Opéra ne dérogeait pas à la noblesse[1]. A un des bals masqués que Son Altesse Royale avait mis en vogue au Palais-Royal, elle avait remarqué une petite danseuse très-gaie, très-élégante du nom piquant de Florence, vêtue en Amour couronné de roses. A l'Opéra il n'y avait qu'à choisir avec la facilité d'un marché. Là les amours étaient aisés, chaque charmante coryphée avait son tarif d'argent ou de cadeaux que les malicieux poëtes avaient énumérés d'une manière piquante :

Ce beau lieu fournit des belles
A tous les gens d'à présent :
Des Mâtins[2] pour de l'argent,
La Moreau pour des dentelles,
La grand Guyard pour son pain,
La Rochon pour rien.
La Dechar pour l'abondance,
La Renaud pour un habit,
La Macé pour le déduit,
Des Places pour la finance,
La Dufort pour des bijoux.
Ah! que les hommes sont fous!

Oui, les hommes étaient bien fous! le théâtre a tant de prestige!

1. Mois de mars 1669, coup porté encore à la noblesse.
2. Nom d'une danseuse.

Au milieu de cette troupe aux ailes d'or, Mlle Florence brillait entre toutes; très-entourée par les plus grands seigneurs de la cour, Florence préféra le duc de Chartres, et cette passion fut encore si avouée, qu'on la chantait dans les *Noëls de cour* (les pasquils du dix-huitième siècle); on avait pris cette habitude des noëls, dans lesquels on révélait d'une façon piquante toutes les anecdotes, tous les noms à la mode, le roi, les princes, les dames de la cour; on supposait que tous ces personnages allaient visiter la crèche de l'Enfant divin, pour lui rendre hommage, sorte d'énumération de tous les petits scandales du temps: ce qu'on n'osait pas raconter sérieusement, on le disait dans les noëls chantés à Paris :

De Chartres dans l'étable,
Ne pouvant demeurer
S'il ne voit son aimable
Qu'il fait si bien danser.
De tous ces faux dévots, évitant la présence
Et la dévotion.... dondon,
S'en vint à l'Opéra.... là, là,
Retrouver sa Florence.

Dans un noël de l'année suivante, M. le duc

1. Dans le Recueil de Maurepas, 1706. Cette forme de *noël* se poursuivit jusque sous Louis XV.

de Chartres conduit lui-même Mlle Florence à la crèche, en public, sans retenue :

Une troupe joyeuse
De Paris arriva :
C'estoient les plus joyeuses
Filles de l'Opéra.
Lors du qu'en-dira-t-on,
Sans trop se mettre en peine,
Des seigneurs qui estoient là, là,
Chacun fut au poupon, dondon,
Lui présenter la sienne.
. . . . . .
Monsieur le duc de Chartres,
Comme prince du sang,
Faisait le diable à quatre
Pour avoir le devant.
Il tenait par la main
La charmante Florence,
Que trop de vermillon, dondon,
Rendait cette nuit-là, là, là,
Affreuse à l'assistance[1].

Le vermillon était la fraîcheur du théâtre ; les poëtes, les gens littéraires pouvaient préférer les artistes de la comédie française et de la tragédie : ils y trouvaient des sujets de conversation, des éléments de succès pour leurs pièces et leurs œuvres d'esprit ; Racine avait aimé Mlle de

1. Noël de 1697. On voit que Mlle Florence était alors la maîtresse avouée du prince.

Champmeslé, Voltaire chantait Mlle Gaussin ou Mlle Adrienne Lecouvreur. Mais les gentilshommes, les financiers fatigués d'affaires, préféraient les demoiselles de l'Opéra, les danseuses surtout; là, point de travail d'esprit, point de peine pour suivre le chant du rossignol qui ravissait les cœurs, ou le vol de l'oiseau charmant dans l'Olympe, ou bien encore les rondes et les branles si gais[1]. Chaque soir un spectacle qui plaisait aux yeux, sans fatiguer la tête; des roses partout, les décors pimpants de Lancret et de Watteau, des danses ravissantes; l'amour-propre était flatté des applaudissements qui saluaient la danseuse aimée du public. Tout y était féerie et illusions; or, la vie de plaisir n'est que cela; ôtez le vermillon de la destinée si triste faite à l'homme, que lui reste-t-il?

M. le duc de Chartres, jeune homme, vivait donc le soir à l'Opéra; fort curieux de toute

1. Durens Noinville a écrit une *Curieuse histoire de l'Opéra*. Paris, 1757. A la fin de la vie de Louis XIV, la danse à la mode était le *Branle*.

Chez les filles de l'Opéra
On danse un joli bransle;
Dès le matin, quand on y va:
« Ah! bonjour, monsieur, vous voilà:
Venez-vous pour le bransle?
Si vous payez, on dansera:
Point d'argent, point de bransle. »

science, artiste distingué, dès qu'il avait fini ses travaux d'étude et d'art, il allait dans sa loge ornée comme un petit salon de Saint-Cloud, cherchant à oublier une situation de cour fort difficile : peu aimé de Louis XIV et de Mme de Maintenon, il allait rarement à Versailles. Il ne pouvait supporter la favorite toute-puissante ; et ne point admirer Mme de Maintenon, c'était perdre les bonnes grâces de Louis XIV. A Saint-Cloud, la résidence paternelle, il régnait beaucoup de monotonie. Monsieur, frère du roi, brillant cavalier autrefois, et le plus grand des oisifs de France, s'absorbait dans mille petites intrigues ; M. le duc de Chartres environnait sa mère, la princesse Palatine, de toute sorte de respects; mais ce caractère altier, maussade n'avait rien d'attrayant pour le jeune prince ; Madame n'était rien moins que spirituelle, et ce qu'elle avait de piquant, c'était la méchanceté cruelle et dédaigneuse de ses appréciations, et de ses jugements sur tous ceux qui n'avaient pas un vieux blason et dix générations d'ancêtres.

IV

LE DUC DE CHARTRES. — MADEMOISELLE DE SÉRY.
LA MORT DE MONSIEUR.

1692-1701.

Parmi les qualités, d'autres disaient parmi les faiblesses de M. le duc d'Orléans, la plus saillante, la plus remarquée, je le répète, c'était son obéissance absolue aux volontés de Louis XIV : ce n'est pas que Monsieur ne fût brave sur le champ de bataille; il en avait donné la preuve au passage du Rhin, dans la conquête de la Hollande; il avait même montré une capacité militaire hors ligne à la bataille de Cassel, où il commandait les maréchaux de Luxembourg et d'Humières[1]; mais après la guerre, il était revenu à ses habitudes paresseuses, un peu effé-

1. Cette campagne de Louis XIV dura de 1672 à 1677.

minées; il aimait la toilette, l'éclat ; partout il paraissait sous les plus riches vêtements. Il avait beaucoup aimé sa première femme, Henriette d'Angleterre, trop ravissante de coquetterie pour ne pas exciter quelques soupçons jaloux[1]; la princesse Palatine, laide à faire peur, avec des paroles toujours désagréables ne pouvait plaire à Monsieur, et on lui avait compté une ou deux maîtresses sans éclat. Sa confiance sans bornes, ses amitiés les plus vives, étaient pour deux braves gentilshommes blessés à ses côtés : le marquis de Nantouillet et le chevalier de Lorraine.

Le marquis de Nantouillet était une de ces natures spirituelles et loyales qui inspirent une haute confiance et une franche amitié. Le chevalier de Lorraine, de l'illustre maison des Guise, était une de ces merveilles de beauté et d'élégance qui attirent vers elles; son portrait[2], à la

1. Il fut fait beaucoup de pamphlets contre la pauvre Madame Henriette d'Angleterre, surtout en Hollande, où parut la petite brochure *des Amours du Palais-Royal*, aujourd'hui si rare; la collection de pamphlets qu'on attribue à Bussy Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*, contient aussi *la Princesse ou les amours de Madame*. Le rôle des pamphlétaires est infâme! La calomnie fut le vrai poison qui tua Madame Henriette. (Voyez mon livre sur *Mademoiselle de la Vallière*.)

2. La présence et le crédit de M. le chevalier de Lorraine

galerie de Versailles, le reproduit en habit de guerre, car il était intrépide au feu, et sous cette armure sa délicieuse figure un peu efféminée ressort davantage encore. La calomnie s'était tristement attachée à la vie du chevalier de Lorraine; on l'avait d'abord accusé d'être un des complices d'empoisonnement de la princesse Henriette, comme s'il était prouvé d'abord que Madame était morte empoisonnée; et si cette mort n'était pas due à un terrible mal que les médecins appelaient déjà le *choléra-morbus* [1], était-il probable qu'un brave gentilhomme fût descendu au rôle d'empoisonneur? La seconde accusation était trop honteuse pour qu'on puisse même la rapporter; il est de ces natures méchantes, vilaines araignées noires qui tissent leurs fils autour de tous les nobles sentiments; est-ce qu'il ne peut y avoir d'amitiés sincères,

à la cour de Monsieur s'expliquaient par une alliance de famille. Le fils du duc Léopold de Lorraine avait épousé Charlotte-Élisabeth d'Orléans, fille de Monsieur.

1. Voltaire, qui, à travers ses préventions, a un grand sens historique, dit en haussant les épaules : « Le chevalier de Lorraine était alors à Rome, et il était bien difficile à un chevalier de Malte, âgé de vingt ans, qui est à Rome, d'acheter la mort d'une grande princesse. » (*Siècle de Louis XIV.*) Cependant les *Guides* des environs de Paris ne manquent pas de rapporter, à l'article *Saint-Cloud*, que Madame y fut empoisonnée par le chevalier de Lorraine.

de dévouements loyaux sans vice honteux? est-ce qu'un beau et franc visage n'a pas un indicible attrait qui entraîne autant que la laideur vous repousse? Saint-Simon appartient à ces natures maudites qui ne voient partout que des vices et des hontes pour grandir leurs propres vanités.

Le caractère faible et obéissant de Monsieur faisait espérer à Louis XIV qu'il pourrait mener à bonne fin les projets qu'il avait déjà de fusionner ses enfants légitimés avec les princes de sa famille : il y avait réussi pour les Conti et les Condé; le roi faisait des avantages immenses à l'occasion de ces alliances; il avait reconnu à la duchesse du Maine une dot de plusieurs millions, en grandissant ses apanages, et elle habitait en souveraine le château de Sceaux, que Louis XIV avait acheté à Colbert[1]. Quand il s'agissait de ses légitimés, le roi ne calculait rien ! L'alliance qu'il projetait était bien autrement élevée : il voulait donner Mlle de Blois au fils aîné de son propre frère, et en faire ainsi une fille de France, projet

1. Colbert, esprit très-limité en économie politique, fort âpre et fort avare, avait amassé une fortune immense, et il était récompensé de sa conduite si peu loyale envers le surintendant Fouquet. Simple chef de service, il avait dénoncé le surintendant son supérieur.

qu'il développait avec persistance. Monsieur oserait-il résister à son frère? Quant au duc de Chartres, il savait que très-peu aimé à Versailles, en refusant l'alliance qu'on lui proposait, il offenserait le roi; la négociation, conduite par l'abbé Dubois et Mme de Maintenon avec une grande dextérité[1], aboutit au mariage désiré : il n'y eut d'opposante que la rude Allemande; la princesse Palatine alla jusqu'à souffleter son fils pour avoir accepté une union qu'elle disait et croyait déshonorante[2].

Le mariage assurait au duc de Chartres le titre d'Altesse Royale, qui ne dépassait jamais ordinairement la seconde génération de la famille; une dot considérable en argent, la propriété comme apanage définitif du Palais-Royal : cette résidence qu'aimait tant le duc de Chartres.

La nouvelle duchesse était bien ce qu'il y avait de plus paresseux, de plus nonchalant au monde, d'une figure charmante comme sa mère, Mme de Montespan, féconde comme elle de la plus jolie lignée, entourée d'enfants blonds et potelés, ainsi que nous les représente la peinture de Natoire, elle aimait la vie intime, bien rem-

1. J'en ai donné la preuve dans mon *Cardinal Dubois.*
2. C'est du moins ce que rapporte Saint-Simon.

bourrée de coussins de soie, dans des appartements chauds comme des serres remplies de fleurs. M. le duc de Chartres, comme un gentilhomme bien élevé, aimait assurément sa femme, il la traitait avec toute sorte de considération; mais son cœur mobile, facilement épris, courait à des conquêtes nouvelles; d'une belle figure, d'un esprit poli et séduisant, il aimait vite et facilement toutes les femmes qui pouvaient plaire [1].

Il se fit beaucoup de bruit autour de la passion de Son Altesse Royale pour Marie-Louise-Victoire Lebel de la Bussière de Séry [2], demoiselle d'honneur de la princesse Palatine, duchesse d'Orléans ; à travers toutes ses austérités nobiliaires, la princesse était facile, indulgente en amour; elle aimait les amusements des grandes fêtes, des beaux parcs, des mascarades sur l'eau. L'Allemagne chérit ces divertissements de la campagne, ces doux amours sous les hêtres et les charmilles ; c'était pour plaire à Madame que Lancret avait peint ces divertissements agréables des champs, et Watteau ces fêtes de la Comédie

1. Les *Souvenirs de Mme de Caylus* sont très-précieux sur le caractère de Mlle de Blois, devenue duchesse d'Orléans.

2. Elle était fille de M. de la Bussière, ambassadeur de Hollande.

italienne, où de jeunes filles sveltes, à la robe pimpante, au manteau de satin, font de belles révérences aux cavaliers en culotte de soie rosée. Ce fut chez Madame que le duc de Chartres avait connu Mlle de Sery [1], et il l'aima de cette passion galante, bien élevée, qu'on devait à une demoiselle de noblesse, à la façon de Louis XIV pour Mlle de la Vallière [2]. Madame ne s'y opposa pas; elle voulait détourner son fils de ses vilains sentiments pour les comédiennes, pour les baladines qui n'avaient d'autres distinctions que de bien danser les pas d'Amour, de Vénus et de Flore. Madame avait peur de la séduction exercée par de gracieuses artistes, du prestige de ces figures lutines qui enivraient les princes sous des panetières de fleurs et les conduisaient comme des agneaux rubantés du bout de leur houlette d'ivoire. La duchesse de Chartres prit le parti qu'avait adopté Madame, qui était de se taire; pas un moment elle n'avait été délaissée par son mari qui la rendait heureuse mère; toute jalousie eût dérangé sa nonchalance, sa paresse, sa douce et monotone quiétude d'esprit : n'avait-

1. L'amour du duc de Chartres avait hésité entre elle et Mlle de Grammont, depuis devenue lady Stafford.

2. Ce sentiment avait commencé avant le mariage du duc de Chartres.

elle pas dit avant son mariage : « Je ne tiens pas qu'il m'aime, il suffit qu'il m'épouse[1]. »

Mlle de Sery était, selon le médisant Saint-Simon, « une fille de condition, jolie, piquante, d'un air vif, mutin, capricieux, plaisant, et cet air ne tenait que trop ce qu'il promettait. »

Mme de Ventadour, dont elle était parente, l'avait placée comme fille d'honneur auprès de Madame[2]. M. le duc de Chartres aimait la joie, l'esprit, une gaieté mutine dans la douce vie des amours, et il voulait laisser s'écouler les jours de la galanterie comme des arabesques d'or brodées sur l'existence. Il chantait cette doctrine de Lafare et Chaulieu :

Plus inconstant que l'onde et le nuage,
Le temps s'enfuit, pourquoi le regretter?
Malgré sa pente volage
Qui le force à nous quitter,
C'est être sage d'en profiter.
Goûtons-en les douceurs,
Et si la vie est un passage,
Au moins semons-y des fleurs.

M. le duc de Chartres, presque poëte par l'amour, eut une passion sérieuse pour Mlle de Sery; il y a toujours un certain orgueil d'être

1. *Souvenirs de Mme de Caylus.*
2. Saint-Simon, année 1706.

aimé d'une demoiselle de condition, qui sacrifie son rang à la passion qu'elle éprouve et qu'elle inspire. M. le duc de Chartres, qui n'avait certes jamais fait des vers pour Mlle Desmares ou Florence, composa des madrigaux pour Mlle de Sery[1], et c'est une exception qui devait enorgueillir celles qui en étaient l'objet, vers simples, faciles, d'une forme toute galante.

Tircis me disait un jour :
Je ne connaîtrais pas l'amour,
Sans vous, Philis, je vous le jure,
Sans vous, Philis.
Quand on a dépeint la beauté,
On n'a jamais représenté
Que vous, Philis.
Je ne demande aucun emploi,
Je ne voudrais point être roi
Sans vous, Philis, etc.[2].
. . . . . .

On a beaucoup raillé les madrigaux, ces petites poésies dans lesquelles le sentiment s'exprime avec une afféterie d'amour en rimes cadencées ;

1. Un grand rechercheur de pièces curieuses, Laplace, les a insérés dans son recueil précieux *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire* 1784. Les petits érudits d'anecdotes de notre temps l'ont beaucoup pillé.

2. M. de Maurepas a recueilli ces vers dans sa collection; les critiques ne doutent pas qu'ils ne soient de M le duc de Chartres.

ce fut pourtant les madrigaux amoureux qui maintinrent en France l'esprit de galanterie, ce respect, cette adoration de la femme, noble fleuron du caractère national, avec l'élégance de nos mœurs; le madrigal, une fois ridicule, la femme perdit de son prestige et l'amour de son respect.

A l'époque de cette passion exaltée, un funèbre événement vint frapper comme de la foudre M. le duc de Chartres, au milieu de ses plaisirs. Le 1er juin 1701, Monsieur, frère du roi, mourut[1] subitement à la suite d'un débat animé qu'il venait d'avoir avec son frère à Versailles, au sujet de la succession d'Espagne. Le testament de Charles II ne mentionnait pas les droits que la maison d'Orléans[2] réclamait, comme héritière d'Anne d'Autriche, et Monsieur avait vivement protesté. Le roi, absolu comme toujours, avait imposé silence à son frère fort ému; la mort fut rapide et le château de Saint-Cloud se couvrit d'un voile de deuil : Monsieur, duc d'Orléans, laissa de grands regrets, car il était bon, doux, obligeant. La princesse Palatine, sa femme, signale sa paresse, son ignorance. « Monsieur écrivait si mal, que souvent il m'apportait ses propres

1. Monsieur avait soixante et un ans.
2. C'était le testament du 2 octobre 1700.

lettres à lire, en me disant : « Madame, vous êtes « accoutumée à mon écriture, lisez-moi un peu « cela, je ne sais ce que j'ai écrit. » Il avait une forte aversion pour la chasse ; et hors le cas où le service militaire l'exigeait, il ne pouvait se résoudre à monter à cheval. Les soldats disaient de lui à l'armée : « Il craint plus que le soleil ne le hâle, qu'il ne craint la poudre et le mousquet de l'ennemi [1]. »

A travers ses expressions un peu amères, Madame n'a fait que peindre le prince élégant qui tenait à son beau visage plus qu'à sa vie. Et cela se rencontrait parfois chez ces gentilshommes qui en offrant la poitrine cachaient la tête.

1. Pour l'honneur de la princesse Palatine je continue à croire à la fausseté ou à l'altération de ses lettres, sur lesquelles s'appuient toujours les écrivailleurs modernes de l'*Histoire de Louis XIV*, pour rabaisser le règne et le caractère du roi.

V

LE NOUVEAU DUC D'ORLÉANS ET LA COUR, JUSQU'A LA MORT DE LOUIS XIV.

1701-1714.

Par la mort de Monsieur, frère du roi, le duc de Chartres devenait duc d'Orléans avec les plus somptueux apanages : Saint-Cloud, le Palais-Royal, etc.; et de plus comme héritier de la grande Mademoiselle [1], la plus riche propriétaire de fiefs. Son Altesse Royale allait posséder encore le Luxembourg, la Muette du bois de Boulogne, le château et le parc d'Asnières avec trois millions de revenus en terre. C'était une situation bien élevée pour un prince que Louis XIV n'aimait pas, à cause de cette liberté d'esprit, de cette

1. Par son testament du 5 mai 1693, la grande Mademoiselle révoquait la donation qu'elle avait faite au duc de Lauzun et instituait Monsieur pour son héritier universel.

licence de mœurs qu'affichait le duc d'Orléans dans sa vie privée et publique. La cour était pieuse et dans une sorte de repentir perpétuel de son passé de galanterie; le roi sous l'influence de Mme de Maintenon, devait donc se blesser de ces passions, de ces caprices de théâtre, de ces aventures de coulisses : le duc d'Orléans n'était-il pas l'époux infidèle d'une des filles de Louis XIV [1]?

Cette situation particulière avait créé pour M. le duc d'Orléans, la nécessité de se faire une cour exceptionnelle associée à la facilité de ses mœurs et parfois aux projets de son ambition. En tête de ses amis dévoués était toujours l'abbé Dubois; le confident de ses plus secrètes pensées, esprit habile, qui comprenant la difficulté de la situation du prince vis-à-vis le roi, cherchait à la dominer [2]; négociateur du mariage du duc de Chartres avec Mlle de Blois, l'abbé avait conservé une bonne position auprès de Mme de Maintenon [3] et il la faisait servir à apaiser les griefs, les res-

1. La duchesse d'Orléans ne s'en plaignait jamais; elle gardait son indolence, son indifférence, consolée par son immense fécondité. Mais Louis XIV était bien informé.

2. Voy. mon travail sur *le cardinal Dubois.*

3. L'abbé Dubois avait reçu, comme marque de satisfaction, de Louis XIV, plusieurs abbayes d'un revenu environ de 40 000 livres.

sentiments, les colères de la cour; le duc d'Orléans avait une pleine confiance en l'abbé Dubois, non pas en échange d'ignobles services, mais parce qu'il le savait capable de servir ses intérêts et de couvrir sa position délicate.

Les amis de M. le duc d'Orléans étaient les marquis de Nocé et de la Fare, les comtes de Brancas et de Broglie, braves gentilshommes au cœur facile et indulgent; Nocé, fils du sous-gouverneur du duc de Chartres, avait été le camarade des jeux, des études du prince; blessé à ses côtés dans ses premières campagnes, le prince l'avait pris en grande faveur; esprit joyeux, un peu impie, il tenait le milieu entre Mgr le duc d'Orléans et la société du duc de Vendôme, que le Palais-Royal prenait trop comme modèle. Le marquis de la Fare[1] plus avancé dans la vie avait bravement servi contre les Turcs dans deux campagnes; sous-lieutenant des gens d'armes de Mgr le Dauphin, il s'était battu en diable à quatre aux combats de Senef, Mulhausen; Monsieur l'avait choisi comme capitaine des gardes, et l'avait donné à son fils pour le diriger; gracieux

1. Les la Fare étaient d'une ancienne famille du Nivernais dont on voit les noms sous les règnes de Hugues Capet et Henri Ier, il était né en 1644. Il y avait des la Fare en Provence.

esprit, ami de l'abbé de Chaulieu, il faisait des vers charmants sans prétention pour occuper ses loisirs, comme il le disait avec une modestie ravissante :

Présents de la seule nature,
Amusements de mon loisir,
Vers aisés par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir ;
Coulez enfants de ma paresse,
Mais si d'abord on vous caresse,
Refusez-vous à ce bonheur ;
Dites qu'échappés de ma veine
Par hasard sans force et sans peine,
Vous méritez peu cet honneur [1].

Ami de la volupté à la manière d'Horace, le séjour qu'il préférait pour ses plaisirs ce n'était pas la ville bruyante, les cours somptueuses, mais la solitude, la campagne, avec l'objet de son amour :

Quand je regarde ces prairies
Et ces bocages renaissants,
J'y mêle aux plaisirs de mes sens
Le charme de mes rêveries ;
J'y laisse couler mon esprit,
Comme cette onde gazouillante,
Qui suit le chemin de sa pente,
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

1. Les poésies de la Fare ont été plusieurs fois imprimées. L'édition Cazin commence à être assez rare.

Et le marquis de la Fare, à la manière des poëtes antiques, entonnait l'hymne à l'amour, l'âme de l'univers [1] :

Puissant et premier génie
Par qui tout fut animé ;
Toi qui maintiens l'harmonie
Du monde par toi formé :
Amour, d'un trait de ta flamme
Pénètre aujourd'hui mon âme,
Et fais couler dans mes sens
Le feu dont brûla Catulle,
Et qui, du jeune Tibulle,
Forma les tendres accents [2].

M. le duc d'Orléans avait pris la Fare en grande amitié, malgré la différence des années, et avec lui le comte de Broglie, cornette de cuirassier à quatorze ans, blessé à dix-huit, gagnant partout des grades sur le champ de bataille, et Brancas, de la race des Villars, brave officier, aussi toujours l'épée à la main; et ce sont ces quatre gentilshommes qu'on a nommés les roués de la Régence ; sans doute, ils ne dédaignaient ni les plaisirs, ni les charmantes distractions qui font la vie. M. le

1. On dit même que la Fare fit fort âgé des vers pleins de feu.

2. On ne trouve, dans les poésies du marquis de la Fare, rien de positivement licencieux; il chantait l'amour à la manière athénienne.

duc d'Orléans aimait les beaux-arts, les vers, les petits soupers, l'opéra, la comédie ; les gentilshommes ses amis partageaient ses goûts et animaient son existence. Le matin aux études, au devoir ; la nuit venue aux plaisirs. Cette habitude du souper faisait oublier les travaux de la journée : les vins délicats, les mets exquis, les femmes gracieuses, mille bons mots, de l'esprit à foison, une hymne perpétuelle à la volupté, telle était la vie du Palais-Royal :

Quelques femmes toujours badines,
Quelques amis toujours joyeux,
Une fille en attendant mieux,
Voilà comme on doit sans cesse
Faire tête au sort irrité.
Et la véritable sagesse
Est de savoir fuir la tristesse
Dans les bras de la volupté[1]

Ainsi le duc d'Orléans, cherchait à se faire oublier au milieu des méfiances de la cour ; Louis XIV n'était pas sans savoir qu'avec les marquis d'Effiat et Canillac, deux encore de ses amis, le duc se livrait à de fortes études stratégiques ; quand après le testament de Charles II

1. Ce mot de volupté se prenait dans le sens large que lui donnait Épicure et s'étendait ainsi aux bonnes actions. (*Poésies de Chaulieu et de la Fare.*)

une formidable coalition se forma contre la France, et que les revers vinrent accabler nos drapeaux, le roi sentit que ce serait une faute de se priver des services et des talents de son neveu, et il l'envoya en Italie avec le maréchal de Marchin, pour combattre le prince Eugène[1] ; les malheurs même de cette campagne grandirent la renommée du duc d'Orléans, ses conseils stratégiques avaient été méprisés. Le duc avait déployé un impétueux courage, il reçut deux blessures à travers le corps, qui laissèrent de profondes empreintes ; il fut donc très-bien accueilli à la cour de Versailles : on lui donna presque aussitôt un commandement en Espagne[2], épreuve difficile à laquelle on le soumettait, car le duc d'Orléans avait été profondément atteint par les dispositions du testament de Charles II, qui ne faisait aucune mention de ses droits à cette succession ; en Espagne, le prince combattit à outrance, il prit Valence, Xativa, Lérida. Belle gloire qui n'empêcha pas une éclatante disgrâce et la menace d'un procès criminel , à la suite de

1. Dans la campagne de 1706, le duc d'Orléans avait le commandement nominal et le maréchal Marchin avait des instructions directes du roi Louis XIV.

2. Dans la campagne de 1707 et 1708 : le duc d'Orléans arriva le jour de la bataille de l'Almanza.

sa revendication légale d'un droit héréditaire sur la couronne d'Espagne comme descendant d'Anne d'Autriche. La question devenait active et brûlante.

Dans les conférences avec les plénipotentiaires de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Empire, pour la paix, Louis XIV, accablé de malheurs, avait consenti à l'abdication de son petit-fils. Le roi des Espagnes, Philippe V, dégoûté des ennuis d'une royauté noble, élevée, mais bien triste, désirait quitter le palais de Saint-Lorenzo de l'Escurial pour revoir le Versailles de son enfance[1]; le duc d'Orléans, parfaitement instruit de ces résolutions, indigné surtout d'une renonciation pleine de faiblesses, coup de désespoir de Louis XIV, voulut revendiquer pour sa propre maison cette couronne qui allait passer dans les mains d'un archiduc d'Autriche. La cour de Versailles, instruite de ces négociations par la princesse des Ursins, s'en montra profondément irritée, et il fut même décidé de faire au duc d'Orléans un procès de haute trahison; le sens droit du duc de Bourgogne, dans le conseil du roi, empêcha une résolution funeste; le roi exigea

1. Toutes les correspondances de la princesse des Ursins constatent le dégoût de Philippe V pour la couronne d'Espagne et son désir de revoir la France.

la renonciation formelle du duc d'Orléans à la couronne d'Espagne du chef de sa maison [1].

Il existait donc une haine vive, profonde à la cour de Louis XIV contre le duc d'Orléans; le parti des princes légitimés que dirigeait Mme de Maintenon, tentait habilement tous les efforts pour éloigner du trône le propre neveu du roi; on ne cessait de l'accuser de mauvaises mœurs, d'impiété publique; ses liaisons de plaisir, ses études même de sciences étaient calomniées; s'il pratiquait la chimie avec ardeur sous le savant professeur Humbert (car pour les esprits avides de choses étranges, la chimie a un attrait particulier), on disait que le but du prince était de chercher les éléments d'un poison subtil, pour préparer quelque crime secret; s'il aimait l'astronomie, l'histoire naturelle, pour satisfaire cette curiosité incessante qui le poussait vers l'inconnu, on disait encore que comme sous les Valois il se servait de l'astrologie pour pressentir et préparer de nouvelles voies à son ambition; son goût pour la peinture et le dessin n'était, selon ses ennemis, qu'un moyen de reproduire les scènes licencieuses, les priapées de l'anti-

1. Le duc de Saint-Simon, très-instruit de tout ce qui touchait à la maison d'Orléans, est entré dans des détails fort curieux sur le conseil de Versailles à cette occasion (liv. XIII).

quité ; son charmant talent pour la musique servait ses passions d'Opéra, de coulisses et de petits soupers [1] ; et plus le duc d'Orléans savait ces mauvais propos, plus il cherchait à s'oublier lui-même dans cette vie dissipée. Souvent il est bien des tristesses dans le fond de la coupe dont on s'enivre !

La passion d'amour très-sérieuse du duc d'Orléans était toujours Mlle de Sery, créée depuis quelque temps comtesse d'Argenton ; le prince la traitait avec un respect particulier entre toutes ses passions passagères ; elle vivait au Palais-Royal avec l'enfant qu'elle avait du prince, dans une sérénité parfaite, et l'on disait même que, pour elle, M. le duc d'Orléans à la fin, se ferait sage et fidèle ; plus cette liaison était sérieuse, plus la duchesse, la femme légitime, devait s'en blesser. Malgré son extrême nonchalance et ses mœurs paresseuses, elle s'en était plainte à Mme de Maintenon et au roi, qui traitait toujours plus mal le duc d'Orléans, pour ainsi dire exilé à Saint-Cloud et au Palais-Royal. Les amis du prince et le duc de Saint-Simon fort dévoués à sa maison, lui firent de vives remontrances ; pour éviter le

1. Toutes ces opinions vulgaires, ou, pour mieux parler, toutes ces calomnies, servirent plus tard à la Grange-Chanel pour rédiger son pamphlet *les Philippiques*.

triomphe des princes légitimés ils brusquèrent la rupture[1]. Ce fut avec la douleur de briser une douce liaison que le prince se sépara de la comtesse d'Argenton; la duchesse de Ventadour sa parente, devint l'intermédiaire bienveillante et affligée de cette séparation[2].

La comtesse passait pour la meilleure, la plus discrète conseillère du prince; celle qui l'empêchait de se jeter dans les débauches effrénées de son tempérament et l'on disait de M. le duc d'Orléans :

> Malheur instruit plus en un jour
> Que tous les maîtres de la terre :
> Turin le fait homme de guerre,
> La d'Argenton, sage en amour,
> Et la duchesse, homme de cour.

La duchesse dont les pasquils, les noëls parlaient ici, c'était la femme même du prince, et l'on faisait allusion à la disgrâce de la comtesse d'Argenton au reste fort populaire à la cour du Palais-Royal, par les délicatesses de ses senti-

1. Plus de vingt pages des *Mémoires de Saint-Simon* témoignent de ses démarches actives auprès du duc d'Orléans pour amener ce difficile résultat.

2. Cette rupture à l'amiable se fit dans d'excellentes conditions. Le duc se montra fort généreux; il assura quarante-cinq mille livres de rentes à la comtesse d'Argenton, réversible à son fils légitimé le chevalier d'Orléans.

ments et l'heureuse influence qu'elle exerçait sur les mœurs du prince.

D'Orléans va bien s'amuser
Avec les maîtres à chanter,
Et le grand œuvre il pourra faire
Lère, là, lanlère.
Quand la Sery, (Mme d'Argenton) le possédait,
Mieux des trois quarts il en valait ;
Maintenant il n'est bon qu'à faire
Lère, là, lanlère[1].

Cette rupture avec la comtesse d'Argenton, fut d'un heureux effet à Versailles au milieu des grands deuils de la maison royale ; elle protégea le duc d'Orléans, premier prince du sang, dans les plus difficiles épreuves, ces clameurs soudaines et implacables qui le poursuivirent à la suite de la mort subite de toute la ligne directe : enfants et petits-enfants de Louis XIV[2]. Le duc, avec une grande énergie, demanda des juges, et Humbert, le chimiste, son maître, subit un long interrogatoire à la Bastille. Il en résulta la justification absolue du duc d'Orléans.

1. *Recueil de Maurepas.* Cette collection, qu'on a tenté de publier, ne pourrait jamais l'être dans son entier; elle est licencieuse et obscure bien souvent, car elle fait allusion à des faits et à des personnages aujourd'hui inconnus.

2. J'ai dit, dans mon livre sur *le cardinal Dubois*, la gravité de ces accusations.

Cette haine des princes légitimés qui l'avait poursuivi dans son honneur, dans sa vie, lui fit apprécier davantage ses sincères amis; dans le malheur on les reconnaît, on s'y attache; souvent les coteries naissent des épreuves qu'on a subies, et ce qu'on appelle des favoris sont des cœurs nobles qui nous ont servi de leur courage et de leurs sacrifices ; c'est l'ordre naturel, et le vulgaire appelle cela des mignons [1].

Il y avait encore une cause qui faisait de M. le duc d'Orléans la tête d'un grand parti; la vieillesse de Louis XIV avait été dominée par une seule pensée : le triomphe des princes légitimés qu'il voulait placer à la tête du gouvernement; pour arriver à ce but, le vieux roi avait tout sacrifié jusqu'à la dignité de la famille, et l'antique droit public de la France. Louis XIV s'était tellement habitué à l'exercice du pouvoir absolu qu'il n'avait tenu aucun compte des résistances, sans songer que toute chose a sa réaction et que souvent au pouvoir absolu succède la liberté la plus hardie. Il y avait donc une vive opposition parmi les princes du sang, les ducs et pairs, le parlement. Tout en paraissant s'absorber dans

1. C'est ce que je démontrerai dans mon travail sur *les Amoureuses et les Mignons de Henri III.*

les plaisirs et s'envelopper sous les plis des robes de gaze de l'Opéra, le duc d'Orléans préparait une énergique résolution[1]. Tout fut prêt à la mort de Louis XIV ; et la régence proclamée, après la nullité du testament de Louis XIV en plein parlement, fut un véritable coup d'État : Louis XIV avait imposé toutes sortes de liens à la régence, ils furent publiquement brisés ; le gouvernement passa tout entier dans les mains du duc d'Orléans ; nul prince ne montra donc plus de capacité et de fermeté dans la préparation du coup d'État.

1. Dans toute cette partie, les *Mémoires de Saint-Simon* sont très-curieux ; l'abbé Dubois servit avec fermeté les intérêts du duc d'Orléans.

VI

LES COMMENCEMENTS DE LA RÉGENCE. — MADAME LA COMTESSE DE PARABÈRE.

1714-1715.

Réveil d'étonnement et de surprise que le lendemain de ce coup d'État, qui mettait le pouvoir et la régence absolue dans les mains de M. le duc d'Orléans; un prince qui avait paru jusqu'ici, comme l'expression de la paresse et de la volupté, se retrouvait dans les conditions d'un esprit politique et de vigueur; en moins de trois jours tout le gouvernement de la Régence était organisé, tous les obstacles venus des volontés de Louis XIV s'étaient assouplis et plus tard complétement brisés[1]. Voltaire, enthousiaste de

1. Le Régent organisa une hiérarchie de conseil et s'entoura des parlementaires et des jansénistes. (Voy. mon travail sur *le cardinal Dubois*.)

tous les pouvoirs qui pouvaient grandir sa fortune, adressait au Régent des vers aussi louangeurs, aussi abaissés, aussi ternes que ceux de la *Henriade*.

Prince chéri des dieux, toi qui sers aujourd'hui
De père à ton monarque, à son peuple d'appui,
Toi qui de tout l'État portant le poids immense,
Immoles ton repos à celui de la France [1].

Ce qui faisait du Régent un caractère d'exception, c'est qu'avec ce poids immense des affaires, le prince ne changea pas ses habitudes; le matin les affaires, le soir les plaisirs, les soupers (la joie, la distraction de ce temps); point d'orgie comme on l'a écrit, mais une charmante liberté des propos entre des femmes élégantes et des gentilshommes bien élevés. Point d'autres vins que le tokay glacé, le sillery ou le chypre de la Commanderie, et quelquefois le vin d'Espagne ; point d'autres liqueurs que le marasquin, tant aimé du président de Montesquieu et la liqueur des Barbades que Bolingbroke avait mise à la mode, au dernier temps de Louis XIV; l'eau-de-vie était laissée aux laquais, et le rhum aux matelots; des plats légers et exquis, le filet de faisan

1. Épître de Voltaire, 1715. Cette petite et plate flatterie ne sauva pas Voltaire d'un peu de Bastille.

à la financière, les laitances de carpe au coulis d'écrevisses inventées par le Régent, les essences de gibier, la grive et la caille désossées autour du perdreau farci de truffes; et, pour les plus rudes estomacs, des aspics de poularde du Mans, et le cuissot de chevreuil légèrement trempé de madère sur des tranches d'oranges[1].

La table était tout ornée de cristaux et de porcelaine d'un travail exquis : point de vaisselle plate, le grand moyen d'économie des riches avares (avoir son argent sous sa main et aucune vaisselle brisée), mille objets de fantaisie, des coupes de Venise, des Watteau au fond de chaque assiette, des Vanloo et des Lancret à chaque panneau et dessus de portes; les chaises d'une perfection admirable, des tapis de Smyrne, des paravents tout pleins d'oiseaux de paradis, des consoles en mosaïque, avec d'incomparables arabesques[2], des

1. Les menus du Régent ont été conservés dans un livre de cuisine publié en 1722. Louis XIV, le plus gros mangeur de son royaume, était sans distinction pour son menu.

2. Le Régent fut le premier des princes de la maison de Bourbon qui mangea familièrement et à la même table que ses convives. Louis XIV était servi seul et il faisait transporter sa table partout. Il n'y avait pas alors la coutume bourgeoise d'une unique salle à manger. On mangeait, l'hiver, au midi, dans une salle abritée et couverte de tapis épais; au printemps on servait au milieu de fleurs; l'été dans les salles de marbre ou dans des pavillons ombreux. Les mille apparte-

rideaux de perse relevés de malines d'Angleterre, des lustres entourés de petits miroirs ; l'art partout, dans les salons, comme dans la parure une fantaisie de soie, de dentelles, de diamants, un fouillis de chiffons autour de ces figures si nobles dont la race est perdue.

Ce fut dans un de ces charmants soupers que la comtesse de Parabère s'assit avec l'aisance d'une grande dame, non pas à la suite d'une aventure, mais comme une noble invitée vers le mois de septembre 1716 ; le Régent la connaissait depuis longtemps, car Mme de la Vieuville, mère de Mme de Parabère, avait toujours été attachée à la maison de la duchesse de Berry. La princesse Palatine (si la correspondance qu'on lui attribue, je le répète, est authentique), et qui, certes, n'aimait pas Mme de Parabère, fait ainsi son portrait : « Elle est de belle taille, grande et bien faite ; elle a le visage beau, elle ne se farde pas, une jolie bouche, de beaux yeux; elle a peu d'esprit, mais c'est un beau morceau de chair fraîche[1]. » Le duc de Lauraguais, qui l'avait connue ou au moins qui avait retenu la tradition, ajoute : « Mme de Parabère était

ments ou galeries de Versailles, de Saint-Cloud, n'avaient pas de salle à manger.

1. La lettre de Madame porte la date du 23 mars 1716.

vive, légère, emportée, le séjour de la cour et la société du Régent eurent bientôt développé cet heureux naturel; l'originalité de son esprit éclata sans retenue, ses traits malins atteignaient tout le monde, excepté le Régent et, dès lors, elle devint l'âme de ses plaisirs, quand ses plaisirs n'étaient pas des débauches. Il faut ajouter qu'aucun vil intérêt, qu'aucune idée d'ambition n'entraient dans la conduite de la comtesse; elle aimait le Régent pour lui, elle trouvait en lui, le convive charmant, l'homme aimable, et se plaisait à méconnaître, à braver même le pouvoir et les transports jaloux du prince[1]. »

Ce qu'on ne saurait refuser à la comtesse de Parabère, c'était une tenue parfaite qui ne la faisait jamais s'oublier elle-même dans les joyeux soupers, où quelquefois les convives coudoyaient les excès; elle riait toujours, sablait le vin gaiement et mangeait d'un charmant appétit, sans se fatiguer ni se ralentir, signe d'excellente santé; elle n'avait ni la paupière fatiguée, ni l'œil appesanti, même à cinq heures du matin; l'esprit d'à-propos ne lui manquait jamais et sa bouche ravissante s'ouvrait toujours pour des

1. Le petit écrit du comte de Lauraguais porte pour titre : *Relation de la rupture de Mgr le Régent et de Mme de Parabère et de leur raccommodement.*

riens spirituels ; jamais une pensée triste, ni un propos sérieux, et pour une tête d'affaires et de préoccupations comme celle du Régent, il était heureux de trouver des lèvres roses qui montraient les plus belles dents du monde en disant une plaisanterie sur ses ennemis, quand ils menaçaient son pouvoir[1].

Le Régent, qui ne se piquait ni de constance, ni de fidélité, aimait ce caractère de la comtesse : on en retrouve la preuve dans un autre témoignage de la princesse Palatine. « Mon fils a une maudite maîtresse qui est capable de manger et de boire comme un trou et de débiter mille étourderies[2]; cela divertit mon fils et lui fait oublier ses grands travaux. Mon fils dit qu'il est attaché à la Parabère, parce qu'elle ne songe à rien, si ce n'est à se divertir et qu'elle ne se mêle d'aucune affaire : ce serait bien si elle n'était pas si ivrognesse. »

Dans cette langue ignoble, la princesse com-

1. Le Régent, préoccupé des projets de ses ennemis, avait souvent besoin d'un caquetage, d'un bon mot de femme pour obtenir le courage et la force de les réprimer.

2. Ce passage, si grossier d'expression, me fait croire de plus en plus à la fausseté des lettres attribuées à la princesse Palatine ; elle parle de Mme de Parabère comme d'une dame inconnue, et cependant la comtesse avait été longtemps attachée à sa personne et avait été longtemps parmi ses filles d'honneur.

pose une espèce de conte licencieux qui, par malheur pour sa nouveauté, se trouve emprunté au *Décameron* de Boccace : une grande dame qui reçoit des diamants précieux d'un prince, son amant, et se les fait payer à un très-bas prix par son mari, trompé et tout fier de cette bonne affaire. Le Régent, fort généreux, était par-dessus tout aimable et séduisant. Pourquoi jeter un ridicule sur M. de Parabère, brave officier, qui mourut moins de ses excès d'ivresse que d'une maladie fréquente alors, la petite vérole. Il y a des esprits qui ne voient que le bas côté dans le cœur humain[1].

Ici apparaît encore ce petit fat de Richelieu, le ridicule personnifié dans ses amours. Autant plus tard, sous Louis XV, le maréchal montre un ferme conseil, un grand courage[2], autant cette poupée toute fardée fut insupportable sous la régence. Les collecteurs d'autographes, qui prennent de toute main, ont publié trois lettres attribuées à la comtesse de Parabère et adres-

1 Le comte de Parabère mourut en 1718 d'après le journal exact de Mme Lacour et de M. de Maurepas. Saint-Simon se borne à dire : « Parabère mourut; pour le personnage qu'il faisait sur la terre il eût mieux vallu qu'il la quittât plus tôt. »

2. Voir le petit volume que j'ai publié sur *le maréchal de Richelieu.*

sées à Richelieu[1]. Qui prouve leur authenticité ? Elles sont signées du pseudonyme de Mlle de Villeroy : ce grand bavard de bonne fortune, qui a pris la peine d'écrire plus de vingt pages sur ses amours avec une pauvre tapissière du faubourg Saint-Antoine, Mme Michelin, ne dit pas un mot de la vaniteuse conquête de Mme de Parabère ! et cependant Richelieu n'oublie pas de se vanter d'avoir soufflé les filles d'Opéra et Mme d'Averne à M. le Régent ; que n'aurait-il pas écrit sur sa bonne fortune avec Mme de Parabère, si elle avait été vraie !

Veut-on un autre scandale ? Un faiseur de pamphlets, qui a écrit la *Vie privée du maréchal de Richelieu*, raconte « que Mme de Parabère était devenue enceinte après sa séparation, il fallait que le mari se crût le père de l'enfant ; or, on grisa le comte à ce point, qu'on put le transporter ivre mort dans le lit de la comtesse. » Et c'est pourtant avec ces saletés qu'on est parvenu, en 1792, à flétrir une noblesse brave, spirituelle, élégante, et à peindre un temps qui, s'il eut ses

1. La collection de M. Feuillet de Conches, plus abondante que choisie, contient une multitude de pièces plus que hasardées. La passion du collectionneur aveugle. On sait qu'il a existé une manufacture d'autographes, faux billets de banque de l'histoire, art affreux quand il s'agit de calomnier le passé et la mort.

vices, ne fut jamais une orgie de laquais avinés ou attardés au cabaret[1].

Les soupers du Régent furent gais, spirituels, libres surtout dans les convives les plus aimables; le Régent, familier avec ses amis, donnait à tous des noms de fantaisie : Broglie, à cause de son esprit un peu remuant, était appelé le *Brouillon*; Nocé, toujours sur son épée, fut *Braquemarde*, des romans de chevalerie; la Fare fut le *Gros poupart*; Canillac, un peu bavard d'anecdotes sentimentales, la *Caillette triste;* le joyeux comte de Brancas, la *Caillette gaie*; Mme de Parabère, à cause de ses beaux yeux et de ses cheveux brillants comme l'ébène, le *Corbeau noir*, il n'était pas jusqu'à la duchesse de Berry à qui son père n'eût donné un nom de fantaisie familière, c'était la *Joufflotte*, à cause de ses bonnes et grosses joues; puis le *Beau paon*, à cause de son orgueil royal, qui la faisait se promener dans Paris avec timbaliers et gardes[2].

1. *La vie privée du maréchal de Richelieu* est d'un auteur fort obscur nommé Faure; Soulavie, abbé défroqué, jacobin ardent, mérita bien de la commune de Paris en publiant, en 1792-1793, les mémoires tronqués du maréchal de Richelieu. C'était le temps où le girondin Louvet créait son petit Richelieu dans son roman scandaleux du *Chevalier de Faublas.*

2. C'est ce qui excitait la grosse colère de Saint-Simon, tome VII.

Un des piquants noëls recueillis par le comte de Maurepas, parle ainsi des roués :

Ce sont messieurs les libertins,
Gens à bombance et à festins,
Gros garçons à vastes bedaines;
Aimant bien gentilles fredaines,
Tout malins et joyeux propos.
Bref, gens tous ronds et point cagots.

Dans ces soupers, le Régent admettait les gens d'esprit, les artistes, les littérateurs. Souvent au dessert, quand les verres s'entre-choquaient, on avait, comme intermède, une représentation d'opéra, où les danseuses déployaient leur grâce; une porte s'ouvrait, et les convives pouvaient entrer dans le bal masqué, devenu fort à la mode; le Régent s'occupait avec Watteau et Lancret à dessiner les costumes que nous trouvons encore aujourd'hui si charmants et si frais : la Colombine, toute pimpante, l'Arlequin de Bologne, et ces gracieuses bergères en déshabillé de soie, dansant le menuet, le petit manteau jeté sur les épaules, serrées dans leur corset long de taille, comme de belles abeilles d'or, sous le jupon ramagé de mille couleurs! Est-ce que toute cette société de la régence, qui ressemblait à un bel éventail, avait besoin de l'orgie pour se distraire? Est-ce que l'élégance n'est pas une

joie? Est-ce que l'orgie ruisselante de vin des tableaux de l'école flamande, où les chiens rejettent le trop plein de leurs estomacs, convenait à ces beaux gentishommes au jabot en point d'Angleterre, aux manchettes de malines et à ces jeunes femmes aux traits délicats? Est-ce que le vin d'Aï, frappé de glace, ou le tokay, jaune comme de l'ambre, n'a jamais inspiré autre chose que ce sensualisme délicat qui se couronne de roses, légèrement pourprées dans les douces sensations de l'amour?

VII

LES MAITRESSES SOUS LE SYSTÈME DE LAW.

1718-1722.

Il se fit, dans le commencement de la Régence, de hardies opérations financières qui modifièrent les conditions du crédit. Il y eut des affaires d'argent auxquelles se mêla presque toute cette cour galante ; les femmes aiment ces petites bourses secrètes, qu'on leur jette ainsi par galanterie sans les compromettre ni les humilier, par les coups de la spéculation heureuse ; les fortunes de hasard leur plaisent singulièrement et l'insouciance gracieuse du Régent en laissait beaucoup s'accomplir ; il donnait peu de son trésor particulier, mais il laissait beaucoup donner autour de lui ; de bonnes affaires préparaient de douces récompenses et jamais un financier n'hésita à jeter quelque mille louis à qui

procurait un bail de fermes sous l'influence des amours.

Aux acclamations du peuple, le conseil de la régence avait pris une mesure contre les traitants [1] : dans le langage énergique des halles, « on faisait rendre gorge aux maltôtiers, » et l'on était applaudi alors même qu'il s'y mêlait de l'arbitraire. Les gens de finance avaient beaucoup gagné à la fin du règne de Louis XIV, fait incontestable ; mais ils avaient rempli leur engagement avec fidélité. Dans les périls de la monarchie, quand l'Europe entière menaçait la France et foulait son territoire envahi, lorsque les finances de l'État étaient en tout point épuisées, le roi s'était adressé aux traitants afin d'assurer la solde des armées, la fourniture des camps : vin, fourrage, viande [2]. La spéculation avait répondu à cet appel sous l'impulsion d'une double idée : l'espérance des bénéfices et la faveur du roi. Ceux qui prêtent font leur condition, et plus ils courent de hasards en s'exposant aux chances de pertes, plus ils peuvent légitimement stipuler un large bénéfice. Lorsqu'on lit l'état

1. Août 1715.

2. La fourniture des vivres et viandes avait été l'origine de la famille d'Étiole. Voy. mon livre sur *Madame de Pompadour*.

des finances en 1714, on s'étonne de voir les fortunes se compter par millions[1]. Pendant les dernières années du règne de Louis XIV, la dette s'était accrue de 1 800 000 000 de livres.

Dans la grande pénurie d'argent où se trouvait la régence à son origine, et pour arriver à une réforme radicale, le conseil des finances, présidé par M. de Noailles, résolut de composer une chambre spéciale siégeant à l'arsenal, avec la mission discrétionnaire de rechercher la fortune de chaque traitant et de fixer une somme d'argent comme taxe qui leur serait imposée : la liste fut dressée avec un grand soin. Les rôles de cette contribution violente s'élevaient à 147 355 433 livres répartis sur une centaine de noms : par exemple, pour n'en citer qu'un exemple, Samuel Bernard fut taxé pour 4 000 000 et le fournisseur Farges, son gendre, pour 2 000 000[2]. Les acclamations du peuple furent grandes devant chaque arrêt de la chambre de l'arsenal : on servait les intérêts, les passions des multitudes en attachant au pilori ceux qui

1. Le conseil des finances, sous la Régence, publia l'État de la fortune présumée des capitalistes. Je l'ai donné dans mon *Histoire des Fermiers généraux*.

2. On dressa sept catégories ou listes différentes pour fixer le contingent de chacun des financiers.

avaient pressuré l'État. De belles estampes du temps reproduisent les traitants exposés au poteau d'infamie et même suspendus à la potence avec des couplets populaires qui se chantaient dans les rues pour célébrer la justice du roi[1].

A l'occasion de ces taxes, autour du Régent il se fit bien des négociations clandestines afin d'obtenir des allégements à la contribution : Son Altesse Royale pouvait amoindrir les rôles, les modifier, les financiers taxés durent acheter cette faveur. Les chroniques et les chansons disent que le comte de Nocé et la comtesse de Parabère leur furent souvent d'utiles intermédiaires auprès du Régent. On lit dans les Mémoires du comte de Maurepas : « Hénault le financier, le père du président Hénault, alla trouver Nocé et Mme de Parabère, leur promettant 300 000 livres s'ils obtenaient du prince que sa taxe ne dépassât pas un million, qu'il offrait de payer comptant au lieu de trois ou quatre, à quoi il savait bien qu'il serait taxé; Mme de Parabère alla trouver le Régent et obtint cette concession[2]. » Telle était du moins l'opinion populaire, et l'on chantait la

1, Collection des Estampes (Bibliothèque impériale), 1715-1716.

2. C'est au moins ce que disent les *Mémoires de M. de Maurepas*, publiés en 1793, en pleine révolution.

liaison du comte de Nocé et de la comtesse, tous deux adorateurs de la bouteille.

Nous nous enivrerons, don, don,
Nocé même y sera, là, là,
Avec la Parabère.

Celle des favorites éphémères du Régent qui se montra la plus intéressée, la plus âpre, la plus avide dans ces sortes de négociations, ce fut Mme de Tencin, espèce de courtisane philosophe, dont le salon était célèbre par son faste, l'amie de Montesquieu, lui-même gros spéculateur, bon convive; la belle nymphe, célébrée par Fontenelle, ce faux bonhomme, écouteur aux portes pour l'abbé Dubois[1]. Mme de Tencin, caractère cynique, prenait l'argent de toute main; active dans ses démarches, féconde dans ses ressources, elle gagna plusieurs millions dans de vilaines affaires; on soupait chez elle fort bien, on disait mille aventures scandaleuses; elle prenait des amants de toute main; mère dénaturée, elle déposait un enfant sur les marches de l'église Saint-Roch, ce qui n'empêchait pas qu'elle fût accablée des éloges et de l'encens philoso-

1. J'ai donné la preuve, dans mon *Cardinal Dubois*, du vilain rôle que joua toujours Fontenelle. Il fut un des dénonciateurs de la conspiration de la duchesse du Maine.

plique qui pardonnait beaucoup à qui niait Dieu[1].

Bientôt arriva la grande agitation financière de ce temps, le système de Law, qui bouleversait toutes les idées de crédit jusqu'alors reçues, par la création d'un papier monnaie représenté par des actions mobiles et agiotées comme valeur de jeu. Accueilli avec un enthousiasme difficile à décrire, le système accomplit un progrès immense dans le luxe par une active circulation : ce qui se gagne vite se dépense de même. Il se fit des fortunes merveilleuses; les femmes aiment les temps de hasard ; leur beauté, leur imagination les exploitent à merveille ; elles y prennent une place naturelle; l'argent s'y prodigue comme sur une table de jeu; elles entouraient, elles enlaçaient le contrôleur général Law de couronnes tressées de leurs belles mains, en échange d'un mot, d'un secret de spéculation qui leur faisait gagner des millions en quelques semaines : une vente, un achat de ces actions, qui variaient sur une échelle de 1000 livres dans le cours du mois, pouvaient vous enrichir sans effort avec un mot du contrôleur général. Mme de Parabère, il ne

1. Montesquieu qui avait beaucoup perdu dans le système, parce qu'il avait beaucoup joué, parle en termes admiratifs de Mme de Tencin.

faut pas en douter, profita de son crédit et surtout de celui du comte de Nocé[1]; trop insouciante, trop légère pour se mêler elle-même d'affaires, Nocé s'en chargeait : il avait demandé pour elle douze actions *de la Compagnie des Indes* au Régent, et avec ces actions, à l'aide de l'impulsion donnée par Law à la spéculation, la comtesse gagna 80,000 livres de rente. Dans une même année, elle acheta le duché de Damville, de M. le comte de Toulouse, pour 300 000 livres, et pour 100 000 livres la terre et la seigneurie de Blain, en Berry, qui rapportait 300 000 livres de rente. Ainsi, bien conseillée, Mme de Parabère n'avait jamais mal opéré[2].

Si les temps de surexcitation du crédit peuvent produire des ruines particulières, elles donnent à la société un caractère de splendeur aventureuse. Jamais Paris n'avait été plus gai, plus

1. Mme de Parabère n'avait pas été favorable aux spéculations de Law.

> Laisse la Prie (la marquise) engloutir notre argent.
> Viens, Parabère, et joue un plus beau rôle,
> Sauve l'État, conseille à ton Régent
> De quitter Law....

2. Sur cette spéculation, le journal de Mathieu Marais entre dans quelques détails; mais il faut un peu s'en défier, car ce n'est pas avec douze actions que Mme de Parabère put faire sa fortune, le plus haut prix des actions de la Compagnie des Indes fut 13 100.

animé, plus actif que sous le système de Law : des hôtels nouveaux et somptueux s'élevaient partout, depuis la place Vendôme jusqu'à la place des Victoires. La foule inondait les rues à travers les équipages ; on prodiguait l'or à pleines mains, aux artistes, aux théâtres, aux femmes à la mode : on était enivré d'actions, de papiers ; chacun buvait à la coupe dans cette bacchanale de la spéculation. Le régent en faisait profiter tous ceux qui l'entouraient.

Ce pêle-mêle de sentiments sans préjugés, sans passions, sans jalousie, le Régent l'aimait au plus haut degré ; la vieille princesse Palatine s'en étonnait chaque fois qu'elle lui en parlait : « Je soutiens à mon fils que jamais de sa vie il n'a été amoureux et que son amour ne consiste que dans la débauche. » Il répond : « il est vrai que je ne saurais être comme un héros de roman, comme Céladon ; mais j'aime à ma mode. — Votre mode est d'aller comme à votre chaise percée, et il rit lorsque je lui dis cela[1].... Mon fils n'est pas du tout jaloux ; les tours que lui jouent ses maîtresses ne le chagrinent ni le mettent en colère ; cela le divertit et il ne fait qu'en rire. » Le Régent n'avait donc pas de maî-

1. *Mémoires* attribués à la princesse Palatine.

tresse de prédilection dans laquelle il absorbait son amour et ses prodigalités; il distribuait sa passion et sa pluie d'or entre une multitude de Danaé.

Ce fut en passant à travers ces galants épisodes qu'on arriva jusqu'à la crise du système de Law. A l'enthousiasme avait succédé l'opposition, le découragement; les chansons devenaient insultantes et l'émeute ardente rugissait; on chantait dans les rues de Paris, autour même du Palais-Royal[1].

Law, le fils aîné de Satan,
Nous met tous à l'aumône,
Il nous a pris tout notre argent,
Il n'en reste à personne.
Mais le Régent humain et bon
La faridondaine, la faridondon!
Nous rendra ce qu'on nous a pris, biribi
A la façon de Barbari, mon ami.

Oui, le régent rendait l'argent à la façon de Barbari, c'était vrai; mais devait-il autre chose? était-il responsable des folies de la spéculation? Le Régent avait été de bonne foi et parfaitement convaincu en soutenant le système de Law. Ce n'était pas sa faute si l'engouement l'avait exagéré jusqu'à la folie. En France, où tout se fait

1. Dans le recueil de Maurepas.

par passion, on avait été à l'extrême dans le succès, et maintenant on allait à la terreur, en frissonnant sur chaque secousse de bourse. On accusait Nocé et Mme de Parabère d'avoir soutenu le système de Law. La spéculation n'en avait pas besoin; le système, à son origine, était très-populaire. Le comte de Nocé, esprit avancé, était dans cette conviction qu'un papier de crédit était un grand élément de fortune publique, pourvu qu'on n'en exagérât pas la valeur par la passion aveugle [1].

Dans cette crise soudaine et profonde, le Régent, menacé, eut besoin plus que jamais de fermes conseils, et parfois de distractions; c'est une faute et une faiblesse dans les caractères politiques, violemment secoués par une crise, de s'absorber en eux-mêmes, sans se distraire dans la vie extérieure; ils se découragent alors, ou bien se jettent dans la violence. Le plaisir, comme le sommeil de la nuit, porte conseil. Ainsi, lorsqu'après le long ennui des affaires, le Régent se trouvait le soir à souper au milieu de ses amis, il retrouvait le calme et la force nécessaires pour prendre une résolution le lendemain; là étaient

1. J'ai développé et jugé le système de Law dans mon *Histoire des financiers.*

tous ses gentilshommes dévoués sur lesquels il pouvait compter pour un coup de main ; il retrouvait une gaieté pleine de courage et de force ; on avait vu quelquefois le Régent pâlir quand il fallait engager une grande lutte [1] ; le souper venait le rassurer et le raffermir : que peut-on craindre lorsque de jeunes et gais visages vous disent en souriant : « qu'avec la volonté jointe à l'épée on peut traverser les plus fortes crises publiques? » Les gais propos, le vin qui petille dans la coupe, donnent un courage particulier à l'homme d'État, comme l'odeur de la poudre, dans la bataille, entraîne le soldat. Le Régent avait besoin qu'on lui rappelât ce qu'il se devait à lui-même et à la couronne, et ce courage particulier lui était d'autant plus nécessaire, qu'un vaste complot s'appuyant sur la vive agitation des esprits allait menacer son pouvoir. A la tête étaient les princes légitimés, sous la direction encore d'une femme, car dans ce temps tout se faisait un peu sous la puissance de l'éventail.

1. Comme on l'avait vu lors de l'émeute du Palais-Royal et de la rue de Richelieu autour de la banque de Law. Le Régent voulait céder. Ce fut le comte de Nocé qui fit entrer à Paris les régiments des gardes qui continrent la multitude.

VIII

LA CONJURATION DES LÉGITIMÉS. — LE CHATEAU DE SCEAUX.

1719-1721.

De tous les fils légitimés de Louis XIV, le plus tendrement préféré fut Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, né des amours du roi avec Mme de Montespan [1]; studieux enfant, un peu souffreteux et par cela même plus aimé, il avait été confié aux soins un peu sérieux de Mme Scarron; il avait pris des impressions particulières de cette éducation dévouée, une admiration, un culte pour le roi, l'obéissance absolue à ses volontés. L'esprit contenu du duc du Maine ne laissait rien aux fougues, aux impétuosités des

1. Le duc du Maine était né le 30 mai 1670 à Versailles et légitimé le 29 septembre 1673.

passions qui seules pourtant forment les hommes supérieurs; il s'était montré brave, déterminé, le front haut dans les batailles [1], et le roi qui l'adorait le fit successivement prince souverain de Dombes [2], grand maître d'artillerie, gouverneur du Languedoc. A 22 ans, il avait épousé Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon, petite-fille du grand Condé. Première fusion des légitimés au sein de la famille royale.

C'était une jeune princesse à l'esprit hardi, fort instruite, fort littéraire, comme toute la race des Condé, aimant les petits vers si chéris de la Fronde et de la grande Mademoiselle. Ce qui préoccupait surtout la duchesse du Maine c'était la conservation et l'agrandissement des prérogatives de son sang; identifiée aux droits, aux prétentions du duc de Maine, son mari, elle travaillait d'une manière infatigable à les soutenir; entourée de légistes, de littérateurs, de poëtes : Malezieux, Fontenelle, le vieux Saint-Aulaire, le jeune Arouet de Voltaire, esprit toujours frondeur et mécontent, elle allait droit à son but [3].

1. A la bataille de Fleurus, M. de Jussac, gouverneur du Prince, avait été tué à ses côtés.

2. Principauté confisquée sur le connétable de Bourbon.

3. C'est à la duchesse du Maine qu'est due la rédaction du fameux *Mémoire contre les ducs et pairs* qui souleva l'indignation de l'héraldique Saint-Simon.

A travers tous ses petits ridicules de poésies et de théâtre, rien de plus élevé et de plus gracieux que la duchesse du Maine. Le joli portrait qui nous en est resté la reproduit, les cheveux tout relevés sur un front très-haut, surmonté d'un petit plumet semé de diamants et d'un croissant de perles fines; ses yeux sont longs et fendus, son nez à la Condé, sa bouche moyenne et le menton un peu accentué: un splendide collier mêlé de topazes et d'émeraudes descend en girandoles sur ses épaules nues et noblement effacées, ce qui suppose la grande naissance; la duchesse resplendit sous une robe de brocart rouge et or[1].

La vie de la campagne était alors celle des princes et de la haute noblesse; le séjour continu dans les marquisats, comtés, baronnies de chaque province donnait une animation, une joie, une prospérité immense à toutes les contrées; le château était la providence du paysan, moins pressuré par les généreux seigneurs du vieux régime que par les avares et rustres fermiers des temps modernes : fêtes, plaisirs, félicité étaient pour tous, dans le parc et les jardins; au foyer, secours pour le pauvre et la vieillesse; il n'est pas jusqu'au droit du seigneur, coutume rare et pres-

1. Ce portrait est attribué à Natoire.

que chimérique, qui ne soit plus grossièrement prélevé aux temps modernes par les mauvaises mœurs de la manufacture ; quand le théâtre peint aujourd'hui ses paysanneries, tout est triste, grossier, platement ennuyeux, tandis que lorsque la scène du dix-huitième siècle reproduit les tableaux de la campagne, tout est pimpant et joyeux. Quelle différence entre les toiles de Watteau ou de Boucher et l'affreux réalisme qui prend pour type les vaches sales, la photographie de l'étable.

Au château grande compagnie, l'hospitalité offerte avec grâce, acceptée avec charme [1]. Voltaire tout jeune homme passait l'année chez M. de Caumartin, à la splendide terre de Saint-Ange ou bien chez le maréchal de Villars, Samuel Bernard ou chez le duc de Sully à qui il adressait ses spirituelles épîtres :

J'irai chez vous, duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté
Et la douceur inaltérable
Font respecter la volupté
Et rendent la sagesse aimable.
Et dans ce champêtre séjour

1. La haute noblesse restait à peine trois mois de l'année dans ses beaux hôtels du faubourg Saint-Germain.

Je me suis fait un plaisir extrême
De parler, sur la fin du jour,
De vers, de musique et d'amour
Et pas un seul mot du système [1].

Voltaire venait aussi à Sceaux, le château de prédilection de la duchesse du Maine, vaste bâtiment un peu lourd et fastueux comme le maître qui l'avait fait bâtir, le surintendant Colbert. Le château se composait d'un pavillon du centre, carré, qui par des galeries un peu moins élevées joignait deux autres pavillons également carrés, ornés de fenêtres ornementées [2]. Des colonnades soutenaient un balcon de pierre et au-dessous un perron descendait en large escalier dans le jardin, dessiné par le Notre, peuplé de belles statues : l'*Hercule gaulois* de Puget, l'*Antinoüs* et le *Silène* antique. Colbert avait dépensé plus de trois millions en pierres de taille pour le bâtiment, car le triste dénonciateur de Fouquet, Colbert qui jouait l'économe sous la Fronde, avait largement profité de sa position de finances. Plus riche que Fouquet, il usait de sa fortune avec moins de délicatesse et de distinction [3]. Ce qui embellissait Sceaux

1. Il s'agit ici du système de Law.
2. C'est ainsi qu'il est reproduit dans une gravure contemporaine représentant les fêtes de la duchesse du Maine.
3. Louis XIV vint deux fois à Sceaux pour visiter Colbert

surtout, c'étaient ses jardins ornés et un parc de six cents arpents admirablement boisé. Le fils de Colbert, le marquis Seignelay avait vendu cette propriété au duc du Maine qui en fit son séjour de prédilection.

La présence de la duchesse du Maine dans la société de Sceaux l'avait transformé en un nouvel hôtel Rambouillet sous l'ordonnateur des fêtes Malezieux ; on y jouait la comédie sur un grand théâtre ; les fêtes se prolongeaient jusqu'au delà des nuits avec des feux d'artifices sur des pièces d'eau que les aqueducs amenaient à grande chute d'Aulnay et de Plessis-Piquet. Tout ce qui se faisait, tout ce qui se disait à Sceaux était en l'honneur de la duchesse du Maine, délicieux esprit à travers ses affectations littéraires, reproduite sous les traits de Minerve et de Vénus par Watteau. Une des femmes de compagnie de la duchesse, Mlle de Launay, composa un ballet en son honneur où le génie du bon goût venait la féliciter de la magnificence [1] qui présidait aux fêtes de Sceaux. On jouait à l'amour extase, aux senti-

qui lui donna des fêtes splendides, mais le roi n'agit pas avec lui comme avec Fouquet. Voy. mon livre sur *Mademoiselle de la Vallière*. L'acquisition de Sceaux par le duc du Maine est de l'année 1700.

1. Le duc du Maine se mêlait peu à ces fêtes; fort savant, il s'absorbait dans les études de géométrie et d'astronomie.

ments extrêmes dans les scènes de chevalerie. La duchesse institua même pour Sceaux, un ordre particulier sous le titre un peu bizarre de la *Mouche à miel*, symbole du travail et de la douceur; comme grande maîtresse, la princesse devait porter une robe satin vert brodé d'abeilles d'argent, un manteau de drap d'or et un diadème formé de mouches en émeraudes [1]. Le vieux marquis de Saint-Aulaire, le commensal de Sceaux à qui la duchesse du Maine demandait le secret de sa pensée, répondit par ce madrigal qui sentait tous les parfums de l'hôtel Rambouillet.

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon ne serait point ma muse,
Elle serait Thétis et le jour finirait.

« Pauvre marquis, répétait Mme du Maine, que ferait-il de moi, si j'étais Thétis et si le jour finissait. » Par ces fêtes de bel esprit et de pure galanterie, la duchesse cherchait à faire contraste avec les soupers libres et gais du Régent au Palais-Royal et de la duchesse de Berry au Luxembourg; elle espérait dissimuler surtout, le

1. Cet ordre portait une devise italienne : *Picola si, ma fai pui gravi la ferite;* je suis petite, mais les blessures que je fais sont plus graves.

vaste complot auquel toute cette coterie de beaux esprits et de gens de lettres s'était associée contre le pouvoir du Régent au Palais-Royal, réaction qui se préparait depuis deux années.

Il faut remonter à l'origine de cette conjuration active. Le Régent par un coup hardi, on l'a vu, s'était emparé du pouvoir après avoir fait casser le testament de Louis XIV ; si le duc du Maine avait montré en cette circonstance une timidité extrême, il n'en avait pas été ainsi de la duchesse du Maine, colère, emportée jusqu'à la menace [1]. Dès ce moment, dans son esprit fertile en ressources, elle avait décidé d'attaquer le pouvoir du régent pour le renverser à l'heure voulue. S'il était difficile d'arriver à son but quand toute la popularité du parlement et du jansénisme environnait le Régent, il n'en était pas de même au milieu de la décadence du système de Law, lorsque mille imprécations éclataient de toute part contre lui. La duchesse crut alors le moment arrivé; elle et ses amis préparèrent tous les éléments d'un succès dans le parlement, l'armée et les provinces; la duchesse du Maine

1. Saint-Simon, fort ennemi de la duchesse du Maine, dit qu'elle traitait son mari comme un nègre; et c'était à coups de bâton qu'elle le poussait en avant. Saint-Simon était fort dévoué au Régent.

s'appuya même sur l'Espagne pour atteindre le but d'une nouvelle et forte organisation de la régence placée aux mains des princes légitimés.

Lagrange-Chancel venait de publier, sous les auspices et avec les encouragements secrets de la duchesse du Maine, son épouvantable satire contre le régent, ses mœurs, ses habitudes, ses favorites. Le poëte, extravagant calomniateur, dénonçait comme les orgies de l'île de Caprée, les soupers du Palais-Royal, dont la libre gaieté faisait le désespoir des beaux esprits de Sceaux.

> Suis le (le régent) dans cette autre Caprée
> Où non loin des yeux de Paris
> Vénus tu te vois mieux célébrée
> Que dans l'île que tu chéris,
> Vers cet impudique Tibère
> Conduis Sabran et Parabère [1].

Le nom de Mme de Parabère se trouvait ici comme une rime fort riche, accolée à l'épithète de Tibère, que certes le Régent ne méritait pas, lui si bon, si indulgent, si facile à vivre, si peu capable de cruauté. Le poëte, toujours plus animé, dénonçait les soupers du Palais-Royal comme des

1. Lagrange-Chancel était un mousquetaire, né en Gascogne, au service de la princesse de Conti ; il faisait également partie de la maison de la princesse Palatine.

priapées antiques célébrées au milieu du vin et de l'orgie.

Que parmi de lascives troupes
De tes sujets les plus zélés
Le vin se verse à pleines coupes,
Par la main des enfants ailés;
Que la nature sans nuages
Montre en eux tous ses avantages,
Comme en nos premiers aïeux;
Qu'ils tournent leurs mains irritées
Contre les modes inventées
Pour le supplice de leurs yeux[1].

Ces sujets les plus zélés, cette lascive troupe méritaient les colères des poëtes de la duchesse du Maine, car ces amis dévoués, les amoureuses du Régent lui donnaient l'énergie nécessaire pour sauver son pouvoir dans les périls qui l'environnaient. Le Régent dut à l'abbé Dubois non-seulement la découverte du complot du comte de Cellamare, mais encore la ferme résolution de ne s'arrêter, pour le réprimer, devant aucun obstacle, devant aucune prérogative, devant aucune considération; les papiers de l'ambassade es-

1. *Les Philippiques* de Lagrange-Chancel ne furent pas publiées simultanément, mais l'une après l'autre, à mesure que l'opinion s'irritait; elles ne sont complètes que dans l'édition de 1795. C'était le moment où le Directoire de la République française attaquait de face le parti du duc d'Orléans.

pagnole furent saisis, examinés, et l'ambassadeur en vain réclama, menaça de la guerre. On dut à l'activité, au zèle du marquis de la Fare, capitaine des gardes, l'exécution prompte et secrète des lettres de cachet lancées contre les membres du parlement compromis dans le complot qui devait proclamer une nouvelle régence.

Le comte de la Fare arrêta sans crainte, sans scrupules, le duc et la duchesse du Maine au château de Sceaux[1]. Il n'y eut pas un seul convive du Palais-Royal, même les femmes, la duchesse de Berry en tête, qui ne prît une part active à cette répression vigoureuse; il fallait bien se venger de cette cour pédante de la duchesse du Maine, qui avait flétri de ses épithètes odieuses les joyeux bals, les libres fêtes : les nerfs de ces jeunes femmes s'irritaient des injures que leur prodiguait depuis si longtemps l'ambitieuse duchesse du Maine.

Cette sérénité si grande que montra le Régent au milieu des périls, cette continuité de bals, de soupers contribuèrent à rassurer Paris, profondément remué par l'intrigue de Sceaux; on vit que le pouvoir était fort, puisqu'à travers les

1. Voy. mon *Cardinal Dubois* pour les détails de la conjuration Cellamare.

dangers le Régent et ses amis buvaient et chantaient encore. On montra une extrême indulgence une fois le péril passé ; le plaisir rend doux et bon; le Régent pardonna même au seul convive de ses fêtes qui avait trahi ses devoirs, le petit Richelieu : ce jeune fou, entré dans la conjuration, avait mis son régiment au service de la duchesse du Maine, et, par une indigne trahison, il avait reçu des subsides de Philippe V d'Espagne, crime capital; le régent n'avait jamais pris au sérieux cette poupée qui, après un peu de Bastille, retrouva son régiment avec l'oubli du passé [1]. Pour cela, le Régent était admirable ; le péril passé, il pardonnait à tous.

1. J'ai démontré dans mon petit volume sur le ***Maréchal de Richelieu***, qu'il ne dut pas cette indulgence au fol amour de quelques femmes, mais au grand nom du cardinal qui protégeait sa race.

IX

LA VIE ET LA FAMILLE DU RÉGENT.

1719-1723.

Un coup d'État bien réussi raffermit le pouvoir et lui donne pleine sécurité dans ses résolutions de gouvernement; tout avait marché à souhait. Après une grande clémence et une certaine répression, le Régent reprit ses doux loisirs, car il pouvait se fier à des amis éprouvés. Le prince avait une si haute confiance dans l'abbé Dubois, qu'il était résolu de lui laisser la direction suprême des affaires; la comtesse de Parabère ne fut pas étrangère à la résolution que prit le Régent de donner une marque publique de son estime et de sa confiance à l'abbé Dubois, choisi pour l'évêché de Cambrai. Son Altesse Royale voulut assister en personne à son sacre au Val-de-Grâce. Les pamphlets entrent dans de tristes

détails sur les causes qui décidèrent le Régent à donner ce témoignage de haute estime, et le duc Saint-Simon s'en est fait le scandaleux écho. Il raconte que la promesse fut faite entre deux baisers de Mme de Parabère[1]. Le Régent n'avait pas besoin de ces aspirations mondaines pour récompenser le ministre qui, par sa fermeté et sa capacité, venait de sauver son pouvoir.

Entouré de complots incessants, jamais le Régent n'avait montré plus de courage; il multipliait ses excursions, ses promenades, partageant ses soupers entre le Palais-Royal, le Luxembourg, la Muette et le petit château d'Asnières: nulle escorte, nulle garde autour de lui; il allait peu à Saint-Cloud, qu'il n'avait jamais aimé; sa mère, la princesse Palatine, pour laquelle il conservait un profond respect, avait choisi ce château pour résidence d'apparat, quand elle n'avait pas pour habitation le Raincy où elle s'abritait comme dans sa retraite chérie; parc un peu bizarre et sauvage qui ressemblait à une résidence allemande, de Weimar, Augsbourg ou Dresde[2].

1. *Mémoires de Saint-Simon* (liv. XVII). La princesse Palatine, si rigoriste, assista elle-même à la cérémonie du Val-de-Grâce.

2. Le Raincy avait d'abord été une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît; elle fut démolie et achetée par Bordier, con-

Là, sous les grandes voûtes ombrées, sorte de caverne féerique, elle put écrire sa correspondance ou plutôt les mauvais propos qu'elle écoutait. Madame avait des haines, des griefs violents, des passions un peu jalouses contre tout ce qui avait la confiance de son fils ; comprenant mal les affaires, elle les prenait toutes au point de vue de l'étiquette et des formules aristocratiques ; elle ne pouvait s'expliquer, par exemple, que le Régent eût mis toute sa confiance en l'abbé Dubois, né de rien, un pauvre hobereau de Brive-la-Gaillarde[1] ; et jugeant tout de ce point de vue restreint, elle restait acariâtre, mauvaise comme une de ces vieilles sorcières du Nord, dure et malfaisante même contre les ravissantes filles du Régent et ses petites-filles à elle. Autant une grand'mère allemande douce et bonne est entourée d'amour, autant est odieuse cette douairière singulièrement attifée, déchirant tout de

seiller d'État, qui avait dépensé des sommes folles, plus de 4 000 000, à y construire un beau château. La princesse Palatine l'avait acheté. Delille a chanté le Raincy dans ses vers prétentieux.

1. Mme la princesse Palatine résumait ses opinions sur Dubois, ministre, par ce mauvais quatrain (calembour) :

Je suis Dubois dont on fait les cuistres,
Et cuistre je fus autrefois,
Mais à présent je suis Dubois
Dont on fait les ministres.

ses griffes blasonnées, comme un léopard héraldique des vieux margraves du Rhin.

Les plus chères visites du Régent étaient au Luxembourg, chez sa fille, la duchesse de Berry[1]. La duchesse était bien la plus gracieuse et la meilleure créature du bon Dieu, un gros enfant gâté par son père, avec beaucoup d'orgueil de ses prérogatives d'Altesse Royale, si bien que, comme fille de France, elle traversait Paris avec ses timbaliers, ses gardes du corps, au grand désespoir de Saint-Simon qui lui disputait son droit à tant d'honneur[2]. Aimante et rieuse, elle chérissait les distractions, la chasse, la table, les grandes illuminations, les fêtes de nuit où elle bravait tout pour s'amuser : le froid, le chaud, la pluie. Cette prédilection pour la nuit était une des passions des gentilshommes et des femmes de la régence ; le silence interrompu par l'éclat et le bruit des festins, des bals, des mascarades, plaisait à ces jeunes princesses qui couraient les bois un fusil à la main, pour chasser le cerf et le daim.

1. Le Luxembourg était dans les apanages d'Orléans, par la succession de la grande Mademoiselle.

2. Cependant il faut être juste envers Saint-Simon ; son portrait de la duchesse de Berry est plein de délicatesse. Il n'en est pas de même de quelques phrases de la princesse Palatine. Mme de Saint-Simon était dame d'honneur de la duchesse de Berry.

Dans les grandes charmilles, durant ces belles nuits d'été, on aimait le doux son de la musique; la duchesse de Berry, comme la duchesse du Maine, ne se couchait qu'à l'aurore naissante, toutes deux fatiguées de plaisir et de fête[1].

Le Régent aimait sa fille à l'adoration; il l'admettait dans ses conseils, elle faisait quelquefois les honneurs de ses soupers, avec une grâce et un esprit infini; et cette tendresse qui s'expliquait par la nature affectueuse et faible d'un bon père, les pamphlets la calomniaient comme une passion infâme. Voltaire, alors tout dévoué à la duchesse du Maine, faisait d'atroces allusions dans son *Œdipe*, quand le Régent surtout fut menacé de perdre la vue. Voltaire, comme s'il se défendait d'avoir choisi le sujet d'*Œdipe* et d'y avoir trouvé des similitudes avec le Régent, écrivait cette triste et sanglante épigramme :

Ce n'est pas le fils, c'est le père
C'est la fille et non pas la mère,
A cela près tout est au mieux;
Ils ont déjà fait l'Étéocle,
Et, s'il vient à perdre les yeux,
C'est le vrai sujet de Sophocle[2].

1. Quelques tableaux de ces fêtes de nuit se retrouvent dans le musée de Versailles.

2. Voltaire ne se borna point à cette épigramme : il en fit d'autres plus abominables encore :

Enfin votre esprit est guéri

L'abominable pamphlet de Lagrange-Chancel était encore plus incisif et moins mythologique sur la tendresse du Régent pour sa fille.

Et pour achever l'allégresse,
Mène Priape à la Princesse
Sous la figure de Rions.

Le comte de Rions était un brave gentilhomme méridional de la famille des Lauzun, que la duchesse de Berry aimait avec une résignation passionnée ; et cette princesse, qu'on a peinte si oublieuse d'elle-même, n'avait eu d'autre désir, d'autre volonté que d'épouser le comte de Rions par un mariage morganatique ; et c'était ce qui précisément excitait la colère de la princesse Palatine ; elle eût pardonné un amant, deux amours peut-être, mais un mari, simple gentilhomme qui devenait l'époux d'une fille de France, c'était une tache au blason superbe. Un portrait contemporain reproduit la duchesse de Berry dans une

Des craintes du vulgaire,
Belle duchesse de Berri,
Achevez le mystère.
Un nouveau Loth vous sert d'époux.
Mère des Moabites,
Puisse bientôt naître de vous
Un peuple d'Ammonites.

C'était infâme ; mais que ne pardonnait-on pas aux philosophes !

attitude ravissante : elle est accoudée sur une console que surmonte un beau vase de forme antique; son vêtement est riche et drapé; elle tient dans ses mains une guirlande de roses[1]; ses traits sont d'une grande perfection; ses yeux noirs à la Montespan sont parés de grands cils, son nez aux narines un peu fortes s'harmonie avec sa bouche mignonne; la lèvre inférieure un peu épaisse; son menton est ovale, son front large est encore rehaussé par cette jolie coiffure des femmes de la Régence, relevée en coques par masse de cheveux[2]; son regard est fort modeste, d'une distinction parfaite, et cependant on chantait d'elle :

Quel plaisir à mon âge
D'avoir tous les bergers du village,
C'est un pur abus que la constance,
Les derniers venus sont ceux qui dansent[3].

Si le Luxembourg était la demeure habituelle de la duchesse de Berry, sa résidence de prédilection était la Muette du bois de Boulogne, charmant rendez-vous de chasse plein de cerfs, de biches et de daims. C'était même à la mue des

1. C'est l'ornement presque obligé de tous les portraits des femmes de la Régence.
2. Musée de Versailles.
3. Collection de Maurepas (Biblioth. imp.).

cerfs qu'elle devait son nom[1]. La Muette alors n'était pas cette maison lourde et bourgeoise bâtie sur les anciens communs, mais un ravissant pavillon, avec un beau perron aux colonnettes à la Médicis, et deux ailes qui se rattachaient à deux autres pavillons ornés de sculptures; le parc se développait tout autour, incessamment varié sous des massifs de verdure s'ouvrant sur le bois de Boulogne, presque une forêt peuplée de gibier. On prenait alors un grand soin des belles chasses. Les habiles forestiers savaient planter les bois de certaines essences aimées des bêtes fauves et du gibier: pour le sanglier, il fallait les mares fangeuses et l'herbe touffue; pour le cerf et le daim, les taillis à écorces tendres; les arbres à graine pour le faisan et la perdrix; la vigne pour la caille; la terre labourée pour le lièvre; le genièvre pour la grive. La chasse était une grande étude à la Muette, le rendez-vous des jeunes princes qui venaient y faire leurs études dans l'art de la vénerie. Des gravures contemporaines représentent la chasse des princes et princesses dans leurs ravissantes toilettes; tous entourent le jeune roi en chapeau

1. J'ai sous les yeux un dessin qui représente *la Muette* embellie par le Régent.

tricorne, à grandes bottes, cravache pendue à la ceinture, un petit fusil qu'il peut à peine tenir de ses mains d'enfant [1].

A la Muette, le Régent s'y plaisait beaucoup; il aimait l'entrain charmant de sa fille qui cherchait à le distraire, sans prendre garde à sa santé fatiguée. La nuit, de longues promenades sous la fraîcheur des ombrées avec sa charmante cour; les chasses au flambeau et des soupers à deux heures du matin assaisonnés de rires, de gaieté [2]. Avec cette nature de plaisirs, la duchesse de Berry restait très-sérieuse dans les affaires. Les caractères les plus frêles, les plus féminins, ont des crises nerveuses de force et de résolution qui préservent souvent des périls réels les natures faibles et hésitantes comme était celle du Régent.

A deux petites lieues de Paris, dans un recoin charmant que baigne la Seine, couverte d'îlots fleuris, le Régent avait choisi et orné un petit parc, autrefois la propriété du marquis d'Argenson, un de ses fidèles du Parlement. Ce petit pays n'avait d'autre renommée dans les

1. Collection d'estampes (Biblioth. impériale) (1714-1720).

2. D'après le dire de la princesse Palatine, la duchesse de Berry était grosse mangeuse; elle aimait surtout les boudins de sangliers et s'en donnait des indigestions.

chartes du moyen-âge que sa grande famille d'ânes[1], d'où lui était venu le nom d'*Asnières;* à ses pieds se déployait la rivière, riche de sa pêche; à ses côtés la vaste garenne de Colombes, parc naturel enlacé d'eau. Le Régent résolut de transformer le vieux château en petite maison de fantaisie[2]; dessiné sur les cartons de Watteau, le peintre de la Comédie italienne, c'était en effet un petit décor que le pavillon d'Asnières, qui ne ressemblait à aucun des châteaux fastueux, pas plus à Versailles qu'à Saint-Cloud, ni même à la Muette. Asnières était un petit château, paravent et éventail en pierres de taille, admirablement orné; de tous côtés des grandes portes en glace s'ouvraient sur le parterre; les appartements, hauts de plafonds, très-simples, fond blanc, baguette d'or avec de petits médaillons suspendus, chef-d'œuvre de Lancret; les dessus de porte représentaient les plaisirs de la campagne, les balançoires charmantes qu'agitaient les bergers et les bergères enrubantés, le jeu de l'arc, les petits oiseaux en cage que

1. L'érudit Valois, qui avait étudié les étymologies des environs de Paris, dit : *Asinariæ a gregibus asinorum dictæ;* comme cette étymologie n'avait rien de très-élevé, on voulut l'appeler un moment Belle-Isle; cela ne réussit pas.

2. On disait que Mlle de Fontanges avait habité Asnières.

la jeune fille laissait envoler [1]. On aurait dit le palais d'Alcine décrit par l'Arioste dans l'île d'amour.

Ce petit bijou, le Régent le donna généreusement à la comtesse de Parabère, pour laquelle il avait toujours son goût amoureux. Son Altesse Royale y allait souper sans façon et passait le bac le soir au flambeau. La châtelaine, qui connaissait les goûts du prince, le recevait sans éclat, sans bruit, avec une familiarité adorable. Le menu était fin et choisi ; le souper servi sur porcelaine de Chine ; les verres et cristaux de Bohême, que Madame avait apportés d'Allemagne, et les hanaps des Reingraves et Margraves armoriés du temps des chanoines de Nuremberg [2]. Après souper, l'été on allait pêcher sur de jolies barques pavoisées : on se laissait aller au doux balancement des eaux. Mme de Parabère s'y multipliait d'entrain et de grâce ; jamais sa bouche ne disait une parole inquiète et tremblante ; toujours des sourires et du courage. Le Régent se conduisait en brave étourdi ; nulle garde, nul

1. Le château d'Asnières n'avait qu'un seul pavillon à plusieurs faces.

2. Les deux chroniqueurs bourgeois : Barbier et Mathieu Marais sont entrés dans quelques détails sur les visites du Régent au château d'Asnières ; mais ils n'ont pu parler que par des ouï-dire.

guide, alors même que la conjuration en voulait à ses jours.

Un soir, en sortant du château pour se promener dans le parc en pleine nuit, il se laissa choir dans un fossé, et se fit une blessure à la jambe, deux fois traversée par les balles sur le champ de bataille; les pamphlets s'empressèrent de dire que la bacchanale avait été complète. Une autre fois, durant les émeutes du système de Law, le Régent se trouvait sur le bac d'Asnières avec Mme de Parabère, et les bateliers les menaçaient de les jeter à l'eau; le prince tint tête à l'orage avec le plus grand sang-froid. Il ne fut pas un moment détourné de ses plaisirs, de ses excursions nocturnes à Asnières, au bois de Boulogne[1]. Avec son culte pour la fatalité, pour l'inconnu, le prince croyait que ses jours étaient comptés, et que, s'il devait être atteint, il le serait partout, et que la mort viendrait sur sa cavale effarée, au jour et à l'heure prédite.

Cette indifférence du Régent faisait frissonner sa mère, ses filles, ses amis, ceux qui croyaient possible un complot de ses adversaires implacables; l'attrait pour lui de la comtesse de Para-

1. Une nuit, le Régent manqua d'être enlevé dans le bois de Boulogne par quatre hommes masqués de la conjuration des Bretons. (*Mémoires de Maurepas.*)

bère venait précisément de ce qu'elle souriait aux alarmes des autres, et que comme lui elle croyait à l'inconnu, au hasard. Il y avait peu de querelles de jalousie[1], bien que les journaux secrets en parlent. Qui peut ajouter foi aux récits publiés sous le nom et sous le titre de *journaux* de Mathieu Marais et de Barbier[2], deux avocats vivant loin de la cour, et enregistrant les caquetages de leurs quartiers sur un monde qu'ils ne connaissaient pas. Je rapporte néanmoins ce qu'ils racontent, moins pour faire connaître la vérité que pour constater ce qui se disait à Paris : « Mme de Parabère ne veut plus recevoir le Régent depuis qu'il voit des filles de l'Opéra, et il a été prêt à la battre après souper, parce qu'elle n'a pas voulu faire sa volonté; il lui a écrit une lettre menaçante; elle lui a répondu fortement.... On a su que le Régent est allé chez Mme de Parabère, dans le carrosse du marquis de Biron, avec un seul laquais, et qu'il est entré par surprise dans la maison; qu'il l'a trouvée avec quatre jeunes gens, et entre autres le chevalier Beringhen, dont il est jaloux; qu'il

1. Lettres de Madame, 1717.

2. Le journal de Mathieu Marais fut publié en partie dans un mauvais recueil de pièces souvent controuvées ou fausses, la *Revue rétrospective*.

a battu sa maîtresse et jeté par terre, et qu'elle s'est relevée en lui chantant pouille. Il a voulu charger Nocé de les raccommoder ; il l'aime à la rage.... Le raccommodement est fait entre le Régent et Mme de Parabère ; il se porte mieux ; cet amour est nécessaire à sa santé et à son repos, aux affaires, qui vont mieux quand il n'y a pas de brouille [1]. »

Dans cette chronique, écrite en langage de rues, il se révèle pourtant un hommage rendu à l'action salutaire de la comtesse de Parabère sur l'esprit du Régent : « quand elle gouverne, les affaires sont mieux conduites. »

1. Journal de Barbier et de Marais.

X

LE GOUVERNEMENT POLITIQUE ET LE CARACTÈRE DU RÉGENT. — SA DIPLOMATIE.

1720-1722.

Quand on étudie la partie joyeuse, pleine de dissipation et d'oubli, dans la vie du Régent, on est tenté de croire qu'il n'existait dans le royaume confié à sa garde aucune agitation, aucun trouble, et que le pouvoir suprême s'exerçait pleinement sans obstacles. Il n'en était rien cependant; et ce qui fut surtout remarquable dans ce prince léger, aimable, spirituel, dans ce grand amoureux de toutes les femmes, c'est que les affaires, toujours fermement conduites, ne furent arrêtées ni par les oppositions, ni par les complots dans les voies que le Régent avait lui-même tracées[1].

1. Voy. les preuves dans mon *Cardinal Dubois*.

Après le coup d'État du Parlement contre le testament de Louis XIV, la Régence avait été fort populaire comme réaction à un système fini; mais il est dans la condition de tous les gouvernements de froisser presque aussitôt cette popularité par les actes indispensables à la bonne gestion des affaires. Les commencements de la régence avaient été fort parlementaires et jansénistes[1]. Les concessions entraînent toujours plus loin qu'on ne veut aller, et l'opinion qui vous a servi veut bientôt vous dominer. Le jansénisme était de sa nature inquiet, impératif; il fallait obéir à ses préventions, à ses haines, sous peine d'encourir ses ressentiments. Les parlementaires multipliaient leurs remontrances au jeune roi, et à chaque pas que la Régence faisait, elle trouvait devant elle une opposition criarde et maussade. Après avoir cherché à temporiser avec les chefs du jansénisme, le Régent se décida résolûment à fractionner, à exiler le Parlement à Pontoise; il frappait ainsi le pouvoir qui avait fondé sa propre autorité en brisant le testament de Louis XIV. Il est rare que cette séparation ne

1. Les jansénistes étaient très-émus de la bulle *Unigenitus*, et les évêques de Mirepoix, de Sénez, de Montpellier avaient eu recours au Parlement pour soutenir leur opposition à la bulle.

s'accomplisse pas tôt ou tard ; ceux qui ont fondé un pouvoir en gardent trop d'orgueil pour que celui-ci les supporte longtemps, et il s'en débarrasse aussitôt. Aussi les satires mordantes ne manquèrent pas sur l'exil des magistrats naguère si complaisants pour la régence.

Le Parlement fait pénitence
Je pense,
Pour quelque grand péché
Du testament qu'il a cassé,
C'est le feu roi qui prend vengeance,
Le Parlement est à Pontoise
Sur l'Oise,
Par l'ordre du Régent;
Il leur a pris tout leur argent [1],
Et puis après leur cherche noise.

C'était, en effet, la question d'argent qui préoccupait les esprits après la chute de Law : tant d'intérêts avaient été remués, tant de fortunes bouleversées, et l'État restait avec une masse de papier-monnaie sans valeur ; le Régent ne se découragea pas dans sa tâche immense : ce n'était pas sa faute si le public avait exagéré au delà de toute limite le système de Law ; néanmoins il prit des mesures pleines de sens et de

1. Recueil de Maurepas ; Barbier, homme du Palais, est très-développé sur les questions d'exil du Parlement.

modération pour atténuer la violence de cette chute immense du crédit public. L'opération du *visa* confié aux habiles frères Paris, fut d'un très-bon effet, en permettant un examen et un triage dans les obligations du trésor ; et néanmoins l'opposition éclatait de toute part en libelles et en railleries contre le prince qu'on accusait de perdre les finances pour satisfaire ses plaisirs et ses maîtresses.

Philippe, prince de renom,
Disciple d'Épicure,
Grand imitateur de Néron,
Toi qui sais la peinture,
Reconnais-toi dans ce portrait
Qui te sera fidèle ;
Celui qui te fait trait pour trait,
Est un second Appèle,
Parabère fait tous tes plaisirs
Personne n'en ignore ;
Sabran contente tes désirs,
Ce n'est pas tout encore [1].

Avec son insouciance accoutumée, le Régent prêtait peu d'attention à ces pamphlets ; il se faisait réciter les plus durs écrits, sans jamais

1. Recueil de Maurepas. Mmes de Sabran et de Parabère étaient seules considérées comme exerçant une influence sur les résolutions du Régent, et voilà pourquoi les pamphlets s'adressaient spécialement à elles.

sévir contre les auteurs ; il riait lui-même des accusations jetées contre lui. Au fond de son âme il y avait une certaine indifférence qui lui faisait tout oublier, même les complots de ses ennemis ; le duc et la duchesse du Maine, après une courte captivité, revinrent librement habiter leur résidence de Sceaux, sans qu'on eût touché à leurs riches apanages, même à leurs revenus. Le Régent n'alla dans les voies de la répression que tout juste ce qui était nécessaire à la sécurité et à la force de son pouvoir [1] ; sa conduite envers Richelieu fut admirable de patience et d'oubli ; comme il aimait à le dire : « s'il y avait de quoi faire tomber vingt têtes, Richelieu en avait une trop légère pour qu'on prît la peine de la lui couper [2]. »

La France avait alors une situation diplomatique qui appelait une vive sollicitude. C'est de cette situation dont s'occupait surtout le Régent, car il s'agissait de l'honneur et de la grandeur de la

1. Le Régent se montra très-sévère dans la répression des troubles de Bretagne, parce que la plupart de ces gentilshommes avaient traité avec l'étranger (voy. mon *Cardinal Dubois*) ; car ceux-ci voulaient donner la Bretagne à l'Espagne, crime d'État.

2. Comme le caractère de Richelieu l'amusait, le Régent l'admit à ses soupers comme par le passé ; Voltaire y allait quelquefois, il était aussi le convive assidu de la duchesse du Maine.

France. En se décidant à faire arrêter le comte Cellamare, l'ambassadeur de Philippe V, le régent avait dû pressentir qu'une guerre avec l'Espagne était inévitable; plus elle était difficile au point de vue de la famille (car il s'agissait d'attaquer un petit-fils de Louis XIV), plus il avait dû s'assurer de fermes alliances au dehors. De là les habiles ambassades de l'abbé Dubois à la Haye et sa rencontre préparée avec lord Stanhope; ces négociations avaient été assez longues et stériles, parce qu'il fallait vaincre l'opinion personnelle du roi George II, passionnément convaincu que le régent avait favorisé le prétendant dans tous les troubles d'Angleterre et d'Écosse. Quand les préventions furent détruites, l'alliance la plus cordiale se forma entre les deux couronnes, à laquelle vinrent adhérer la Hollande et l'Empereur[1].

Le but de cette alliance était le maintien du *statu quo* et la paix générale dont l'Europe avait le plus pressant besoin après ses grandes secousses, les longues guerres de Louis XIV et les perturbations de finances. Aux yeux des alliés, la puissance assez audacieuse pour briser cette

1. Si l'on excepte le rapprochement momentané de Charles II et de Louis XIV, ce fut la première alliance de la France et de l'Angleterre.

harmonie pacifique serait pour ainsi dire mise au ban de l'Europe.

Ce traité était dirigé contre la politique hardie et puissante du cardinal Alberoni[1], qui voulait rendre à l'Espagne son ancien lustre, et reconquérir ses provinces d'Italie. Sans hésiter, et conformément au traité de la triple alliance, le régent arma contre Philippe V, son parent si proche, et la guerre se fit aux Pyrénées. On ne peut dire quel effet cette résolution produisit sur les vieux admirateurs de la politique de Louis XIV. L'opposition grandit encore contre le régent et l'abbé Dubois, le principal négociateur de ces traités. La Grange-Chancel s'écriait dans son indignation lyrique[2] :

Poursuis, Néron, de tels ministres
Sont propres à te signaler.
Achève ; tant de pas sinistres,
Ne sont pas faits pour reculer.
Veux-tu t'assurer de l'Espagne ?
Cède l'Alsace à l'Allemagne,
Les Trois-Évêchés aux Lorrains[3]
Et sourd aux cris de la patrie

1. C'est un des grands caractères historiques que le cardinal Alberoni : je me propose de le faire connaître.

2. *Philippique.* L'épithète de *Néron* appliquée au Régent était absurde.

3. Il y avait encore des ducs de Lorraine. La maison de Lorraine fut ensuite appelée à l'Empire d'Allemagne.

Rends l'Aquitaine et la Neustrie
A leurs antiques souverains [1].

C'est ainsi que les pamphlets signalaient la politique si sérieuse de la triple alliance; on supposait que le Régent voulait céder des provinces à l'Empereur, et à l'Angleterre, pour s'assurer leur appui dans une guerre parricide contre l'Espagne.

Cette guerre victorieuse au reste, ne fut qu'un accident dans une situation exceptionnelle; elle cessa tout d'un coup par le renvoi du cardinal Alberoni et le consentement donné par l'Espagne au système de paix générale, stipulé dans le traité de la quadruple alliance et son but unique. Ce résultat une fois atteint, le Régent marcha ouvertement dans les idées d'un pacte de famille avec l'Espagne, par un double mariage [2].

Bien que très-jeune encore, et presque enfant, Louis XV était entré tout entier dans la politique de son oncle. Rien de plus respectueux et de plus délicat que les manières, les formes du Régent avec le roi; chaque jour il allait lui présenter ses hommages et lui soumettre succinctement l'état du royaume; ses paroles étaient douces, char-

1. On sait que les Anglais avaient possédé la Guyenne et la Normandie.

2. De Garden, *Histoire des traités de paix*, 1718-1722.

mantes, il ne se présentait devant lui que comme le premier et le plus soumis de ses sujets, et le roi, déjà, avec une précoce intelligence, discernait et décidait les affaires. Les Tuileries étaient pour le Régent un sanctuaire où ne pénétrait aucune passion mauvaise ou licencieuse : il gardait un culte pour l'innocence de Louis XV.

Après le roi, le Régent aimait sa famille ; il allait chaque semaine au Raincy visiter sa mère toujours plus rude en vieillissant : « Je n'ai jamais eu l'air d'une Française et n'ai jamais voulu en prendre les manières; je ne prends jamais ni chocolat, ni café; pour la table je suis restée Allemande de la vieille roche[1]. » Ainsi parlait Madame; par contraire elle aimait les chiens jusqu'à l'idolâtrie et les chats encore plus; elle avait fait faire pour le jeune duc de Chartres, un char de triomphe que traînait un gros chat et où était placé une jeune chienne, un pigeon servait de cocher, deux autres de pages, et un chien nommé Picart se tenait derrière et abattait la portière d'où descendait la chienne. A plus de soixante ans, Madame s'habillait en homme[2] et montait à cheval : on lui aurait pardonné tous

1. Lettre 17, attribuée à Madame.
2. Son portrait est aussi à Versailles.

ces ridicules, si elle n'avait pas été si inflexible pour ses petites-filles et surtout pour la pauvre duchesse de Berry; aimable et bonne jusque dans ses volontés capricieuses et morte si jeune femme, l'amour dans le cœur, le sourire aux lèvres; la fille du Régent aimait, je le répète, à veiller la nuit bien tard sous les grands arbres, à manger, à boire; gourmande comme un enfant gâté; était-ce un motif pour propager les mauvais propos de la calomnie qui l'enveloppait de ses ailes noires et suçait son sang comme le vampire[1]?

Madame n'épargna pas davantage la seconde fille du régent, Louise-Adelaïde d'Orléans, d'une beauté ravissante qui s'était faite religieuse à vingt ans. Après la mort de sa fille chérie, la duchesse de Berry, le Régent avait porté sa plus vive amitié sur Marie-Adélaïde, quoi de plus naturel? les partis implacables allèrent encore jusqu'à supposer un amour criminel; et s'il y avait quelque chose à reprocher à l'abbesse de Chelles c'était sa sévérité, le jansénisme outré de ses principes.

1. Je ne sais quelles infamies on n'a pas écrit contre la duchesse de Berry qui mourut à la Muette, le 19 juillet 1719. Elle montra de la résignation et de la fermeté dans ses longues souffrances.

Pour tous ces philosophes orduriers, une jeune fille ne pouvait se consacrer à Dieu chastement sans souiller le voile virginal, et l'on disait de Louise-Adélaïde :

De l'abbaye
Où réside Vénus
Nonne jolie,
Disant peu d'orémus,
Loin des soins superflus
Ne songeant tout au plus
Qu'à bien passer la vie,
Fait bons les revenus,
De l'abbaye !

. . . . . .

Du monastère
L'amoureux directeur (le Régent).

. . . . . .

Ce n'était pas une abbaye ordinaire que Chelles fondée par sainte Clotilde, restaurée par une autre reine Bathilde; elle avait vu quelques-unes de ces sauvages scènes qui marquèrent l'époque mérovingienne[1]; elle comptait parmi ses abesses, Hegilwige, mère de l'impératrice Judith de Bavière, et Gisèle, sœur de Charlemagne, et ces

1. Le drame de Frédégonde, Chilpéric, et du maire du palais Landri. J'aurai à rectifier bien des idées sur les Mérovingiens dans le livre que je prépare sur *sainte Clotilde et les femmes de la première race.*

grandes origines plaisaient à la noble et fière Louise-Adélaïde d'Orléans; située à quelques lieues du Raincy près la forêt de Bondy, l'abbaye de Chelles offrait un aspect de grandeur et de solitude qui prêtait peu aux railleries mondaines[1]. Mais la génération de poëtes et de philosophes du dix-huitième siècle ne prenait aucun devoir, aucune vocation au sérieux; elle ne voyait dans les vœux du monastère, qu'une manière de doucement passer la vie. Il existe plusieurs portraits contemporains de l'abbesse de Chelles, sous les habits de l'ordre de Sainte-Thérèse[2]. Sa figure est ravissante; le vêtement religieux encadrait si bien ces jolies têtes blondes ou brunes que la mode était venue de se faire peindre même en capucin[3]. A Versailles, on trouve encore le portrait d'un joli petit cordelier au riant visage, c'est celui de Mlle de Charolais, Louise-Anne de Bourbon (une Condé), et Voltaire avait improvisé ces vers païens :

Frère Ange de Charolais
Dis-nous par quelle aventure

1. Des anciennes gravures reproduisent l'abbaye de Chelles telle qu'elle existait au dix-huitième siècle; c'était presque une petite ville.

2. Le portrait est de Natoire.

3. L'impertinent Richelieu avait fait peindre ses maîtresses

Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture.

L'élégance, la forme étaient comme les attributs de la beauté et le Régent les adorait dans ses filles; la mort l'avait violemment séparé de la jeune duchesse de Berry si tendrement aimée; la seconde de ces charmantes enfants fiancée au duc de Modène le laissait encore pour habiter l'Italie et il l'accompagnait en pleurant. Si son orgueil était flatté de voir la dernière de ses filles princesse des Asturies, héritière de la couronne d'Espagne, c'était encore une séparation cruelle qu'il devait subir; quoi d'étonnant, qu'il allât voir souvent la seule de ses filles qui restait auprès de lui sous l'abri du cloître : est-ce que les cœurs les plus sensualistes n'aiment pas souvent à s'épurer par l'aspect des choses religieuses? Fort liée à la secte des jansénistes, l'abbesse de Chelles aidait le Régent dans les nombreux démêlés que surexcitait la bulle *Unigenitus*. A mesure que le cardinal Dubois adoptait plus franchement la doctrine romaine sur la bulle, le Régent avait besoin d'un intermédiaire auprès des jansénistes pour les calmer et

dans les divers costumes monastiques. Cette collection est fort rare.

les satisfaire; esprit très-juste et très-ferme, l'abbesse de Chelles lui inspirait les résolutions les plus salutaires dans ces difficultés de l'Église[1].

Son Altesse Royale traitait toujours avec un grand respect sa femme, duchesse d'Orléans, qui vivait au Palais-Royal et à Saint-Cloud dans cette douce paresse qu'elle aimait tant; nulle affaire ne la touchait assez au cœur pour la réveiller de sa gracieuse nonchalance; étendue sur un canapé, un livre à la main, mère d'une nombreuse postérité, elle s'occupait surtout de l'éducation du duc de Chartres[2], car ses filles avaient un tel orgueil d'elles-mêmes, de leur père Altesse Royale, qu'elles dédaignaient un peu la naissance équivoque de leur mère dont-elles auraient voulu déchirer le blason avec la barre de bâtardise; Madame voyait, protégeait les gens de lettre, et Voltaire en lui dédiant la tragédie d'*Œdipe* lui disait : « La protection dont vous honorez les succès ou les efforts des auteurs,

1. L'abbesse de Chelles était, au reste, fort instruite. Elle parlait couramment le latin et traduisait les Pères de l'Église grecque.

2. Le jeune duc de Chartres, d'abord jeté dans les tourbillons du monde et du théâtre, s'était tout à coup retiré au monastère de Sainte-Geneviève pour y achever son éducation d'érudit.

les met en droit de mettre sous votre nom des ouvrages qu'ils ne composent que dans le dessein de vous plaire. » Dans cette dédicace Voltaire avait son but : rendre hommage à Madame de son profond respect, pour trouver une protectrice auprès du Régent afin de détourner l'orage qui menaçait l'auteur d'*Œdipe*, tragédie-pamphlet dirigée contre les mœurs du Palais-Royal.

XI

LES PHILOSOPHES SOUS LA RÉGENCE.

1710-1724.

La transition du règne de Louis XIV à la Régence fut marquée d'un caractère particulier pour la littérature : on passait de la compression la plus sévère à la licence la plus effrénée. Il y avait assurément un peu d'ennui et d'hypocrisie dans les controverses du jansénisme, dans les livres ascétiques de Mme Guyon ; mais les mœurs publiques étaient préservées de toute atteinte : on ne permettait la publication d'aucun de ces livres qui remuent la société jusque dans ses entrailles ; la censure était sévère, surveillante[1] ; la chan-

1. Tous les livres qui blessaient la religion et la morale étaient imprimés en Hollande et en Angleterre. J'en ai parlé dans mon petit volume sur *Mademoiselle de la Vallière*.

cellerie faisait son devoir pour exécuter les ordres du roi, sans considération particulière, sans amitié personnelle. La licence n'allait pas au délà des satires de Boileau dans leurs naïvetés mordantes et classiques.

Il était impossible de nier que la Régence ne fût une réaction contre ce système exagéré, une explosion violente contre la compression trop tendue du règne de Louis XIV : l'esprit du Régent était d'une indifférence profonde dans les questions religieuses et de philosophie (il n'y a d'inflexible que les hommes convaincus). Les écoles purent alors librement agir dans leurs écrits et leurs libelles.

La première de ces écoles, purement épicurienne, chantait les joies des sens et présentait le plaisir comme le dernier terme de la destinée de l'homme ; elle perdait un de ses représentants les plus aimables, l'abbé de Chaulieu[1], qui avait fixé son séjour au Temple auprès du duc de Vendôme. Élève de Chapelle, Chaulieu faisait les plus jolis vers du monde et Voltaire, dans son *Temple du goût*, a délicieusement crayonné l'esprit de l'école charmante et enivrée

1. Chaulieu mourut le 17 juillet 1720, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Né en 1649, il avait vu la belle époque de Louis XIV.

de la Fare, Chaulieu et du chevalier Hamilton, le dernier représentant de la cour des Stuarts à Saint-Germain.

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en sortant de table,
Il osait caresser le dieu
D'un air familier mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait, dans sa douce ivresse,
Des beautés sans correction
Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion :
La Fare, avec plus de mollesse,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir et la paresse
Dictaient, sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif Hamilton [1]
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisant de l'humaine espèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aisé, le tendre Saint-Aulaire
Plus vieux encor qu'Anacréon [2],
Avec une voix plus légère;
On voyait la fleur de Cythère

1. Hamilton avait publié des contes charmants et inimitables et les *Mémoires du chevalier de Gramont.*

2. C'est dans la société de la duchesse du Maine que Voltaire avait connu le marquis de Saint-Aulaire, qui mourut

Et celles du sacré vallon,
Orner sa tête octogénaire.

Cette société, tout épicurienne et sans ennui, était celle qu'aimait le Régent, car, avec peu de souci des choses religieuses, elle ne les attaquait pas; on riait, on sablait le champagne au milieu des femmes élégantes qui jetaient leurs vives et insouciantes paroles dans des causeries brillantes; on ne mettait pas un certain orgueil à nier Dieu. Au fond du verre on ne voyait, comme disait la Fare, que les beaux yeux de sa maîtresse; on ne raillait pas ceux qui se vouaient avec conviction aux pratiques religieuses : le Régent les honoraient, les respectaient [1].

Mais, dès le commencement de la Régence, à côté de cette école toute française par l'esprit, on vit surgir une nouvelle secte ou cotterie, qui avait son origine en Angleterre et en Hollande :

centenaire en 1742. Saint-Aulaire n'avait jamais discuté sur la philosophie et il disait à la duchesse du Maine :

Bergère, détachons-nous
De Newton et Descartes;
Ces deux espèces de fous,
N'ont jamais le dessous
Des cartes.

1. Si l'on attribuait quelques propos libres et libertins au régent, on ne pouvait lui reprocher des paroles impies : les affaires de l'Église furent toujours traitées avec un grand respect du clergé ainsi que les négociations avec Rome. (Voy. mon *Cardinal Dubois.*)

les libres penseurs[1] étaient certains écrivains fort ennuyeux assurément, avec la prétention de pénétrer dans les grands mystères que Dieu a jetés en nous ; on se croyait supérieur parce qu'on détruisait tout, et qu'on apportait un esprit de critique superbe dans l'examen de toutes les croyances. Triste faculté qui, à force d'orgueil, enseignait à l'homme que la fleur brillante était produite par le fumier, que l'âme n'était qu'un morceau de matière sans destinée supérieure, après que les chairs seraient devenues la proie du sépulcre ; que l'univers se mouvait par des lois éternelles et mécaniques sans Dieu ; que tout ce qui nous berçait de douces consolations : la vie future, les saintes vertus, les légendes pieuses étaient des contes tout à fait à l'usage, comme le dit Juvénal, des enfants sans barbe.

Cette école désolante avait déjà son spirituel représentant dans Voltaire et son patriarche dans Fontenelle, ce grand égoïste ; Fontenelle publiait ses *Mondes*, théorie ou plutôt fantaisie astronomique, louée par Voltaire dans des termes admiratifs (toujours dans son *Temple du goût*).

C'était le discret Fontenelle
Qui par les beaux-arts entouré,

1. Lord Bolingbroke était à la tête de l'École anglaise de philosophie.

Répandait sur eux, à son gré,
Une clarté douce et nouvelle ;
D'une planète à tire-d'aile
En ce moment il revenait.

Fontenelle était l'hôte assidu des salons de trois courtisanes philosophiques qui, chacune, avait fait un moment le caprice de M. le Régent : l'intrigante Mme de Tencin, la froide et ennuyeuse Mme du Deffant et cette espèce de fille-mère, Mlle Aissé[1], Circassienne aux grands yeux noirs, aux chairs grasses et rebondies, sentimentale à plusieurs cœurs ; toutes trois à grande renommée, parce qu'elles donnèrent l'hospitalité aux libres penseurs.

Dans ces salons, et surtout dans celui de Mme du Deffant, venait avec assiduité un président au parlement de Bordeaux, encore jeune, sec, efflanqué, fort gourmand de soupers, de l'école du président Hénault, le baron Secondat de Montesquieu, qui s'était fait une réputation d'académie provinciale par quelques discours et un éloge du duc de Berwick, le fils de Jacques II, écrivain d'un esprit sautillant, à points d'interrogation et à antithèses ; il venait de lire un petit

1. On a voulu en vain rendre Mlle Aissé intéressante dans une préface prétentieuse et d'une vulgarité philosophique.

livre qui excitait l'admiration de l'aréopage féminin. Ni la forme, ni l'idée des *Lettres persanes*[1] n'étaient neuves ! Un ambassadeur turc venait d'être reçu à Paris avec de grands honneurs : les fêtes qui avaient accompagné cette réception étaient restées populaires[2]. Montesquieu supposait donc qu'un ambassadeur persan avait fait le même voyage ; que résidant à Paris, il en avait étudié les mœurs, les habitudes, et à l'aide de ce cadre fort vulgaire, Montesquieu publiait une série de *Lettres d'Usbeck à Ricca*, mélange spirituel de critique, de philosophie et de tableaux licencieux ; le tout assaisonné d'un peu d'impiété sournoisement placée dans la bouche d'un Persan. Ainsi un grave magistrat du Parlement se permettait l'œuvre d'un journaliste, attaquant les choses sacrées qu'il devait faire respecter.

Le succès des *Lettres persanes* fut immense. La cause en était simple : railler les mœurs, les habitudes de son pays, la religion, les prêtres, les abstinences du carême, n'était-ce pas caresser la coterie des libres penseurs. Le succès des *Lettres persanes* se fit dans les salons de Mme du

1. Les *Lettres persanes* furent publiées en 1720.

2. On peut voir encore à Versailles le tableau qui représente l'entrée de l'ambassadeur turc à Paris, par le jardin des Tuileries.

Deffant, qui en répandait elle-même les exemplaires[1]. Aussi, pour reconnaître toutes les bontés de ces dames, Montesquieu fit le vert galant dans un poëme en prose sous le titre de *Temple de Gnide* : aucune imagination, des tableaux de l'amour sans voile. Le président, gros joueur, qui avait beaucoup perdu dans le système, était à la tête de ces pamphlétaires qui attaquaient la régence et la politique générale de l'abbé-cardinal Dubois[2].

Une patience immense était, je le répète, ce qui distinguait le Régent à la lecture de tous les écrits d'opposition qu'on publiait contre lui ; il avait cette résignation hautaine de l'homme politique qui marche droit à son but sans prendre garde aux injustes reproches qui se font entendre autour de lui ; il avait emprunté cette vertu négative à l'abbé Dubois, si ignoblement calomnié, au moment même où il signait les actes les plus remarquablement utiles et glorieux de la diplomatie. Le front du Régent n'avait pâli de colère qu'une seule fois à la lecture d'un des passages

1. Les mémoires du temps rapportent que les libraires disaient aux auteurs : « Faites-nous des *Lettres persanes.* »

2. On peut en voir le témoignage dans les lettres de Montesquieu. Ces lettres, du reste sans aucun intérêt, sont négligemment écrites à des correspondants en Angleterre, en Italie, en Allemagne.

des *Philippiques* de la Grange-Chancel quand on l'accusait d'avoir attenté à la vie du jeune roi sur lequel il veillait comme le plus tendre des pères [1].

Son Altesse Royale, au reste, dans les écarts de son sensualisme le plus enivré n'avait aucun goût pour cette littérature de philosophe et de politique dont le président de Montesquieu était l'âme. Elle avait une aversion prononcée pour les écrits de Hollande et d'Angleterre ; les livres qu'elle aimait de prédilection étaient les anacréontiques tableaux de l'amour. Le Régent avait pris plaisir à lire *Daphnis et Chloé* [2] : cette naïveté de l'époque grecque du moyen âge l'avait séduit à ce point qu'il avait dessiné de sa main, les miniatures et les avait gravées avec un talent particulier ; son cabinet était rempli des suaves tableaux de l'Albane ; sans l'amour, âme de l'univers, la vie ne lui paraissait rien. Au Palais-Royal, tout à côté de l'Opéra, il dessinait les décors, les costumes de chaque scenario avec un soin particulier, aidé par Watteau, Lancret,

1. Lagrange-Chancel fut envoyé aux îles Sainte-Marguerite, moins pour son libelle que pour avoir pris une part active dans la conjuration de Cellamare.

2. L'édition de *Daphnis et Chloé*, avec les gravures du Régent, a été publiée en 1721 ; elle est rare.

Natoire; son pinceau, comme celui de ses maîtres, dessinait parfaitement les gracieux ajustements des divinités de théâtre : un ballet le préoccupait pour l'art, aussi bien que pour les sens; toutes les pompes clinquantes, les corbeilles de roses, les guirlandes de violettes, de tubéreuses étaient la distraction de ses yeux. Il composait même une musique douce et galante, mélange de l'école primitive française avec quelques innovations italiennes [1].

Dans la fraîche musique des danses ailées pour les bacchantes de théâtre il mêlait le son de la flûte, du hautbois, du violoncelle et du basson, mariage heureux des instruments de musique au dix-huitième siècle; le Régent se laissait aller doucement à ces charmantes distractions. Que serait-il devenu s'il s'était inquiété de tout ce qui se publiait contre lui en France, en Angleterre, en Hollande? Jamais tant d'écrits n'avaient été lancés sur sa politique. Il n'y prenait garde; il traitait la calomnie avec une insouciance qui a dû nuire à sa mémoire.

En avançant dans sa vie le Régent paraissait de plus en plus dominé par la curiosité incessante

1. J'ai dit qu'il avait composé la musique de quelques opéras dont les paroles étaient du marquis de la Fare.

d'aller à l'inconnu; son goût pour les sciences exactes grandissait : souvent dans son cabinet, il cherchait à réaliser une fusion de métaux, une combinaison de couleurs, science que le vulgaire confondait avec la magie noire ou blanche. On l'accusait même de chercher le secret de l'or [1]; puérile accusation! L'or, qu'il avait voulu trouver il l'avait réalisé dans le système de Law. Le Régent s'en était épris et maintenant encore que ce système était tombé, il n'avait pas retiré toute sa confiance au hardi financier dont l'énergie l'avait sauvé de la haine populaire ; il correspondait encore avec lui en Hollande, puis en Belgique et à Venise [2]. La conviction du Régent était que ce système aurait son temps et son heure de succès et que dans tous les cas, il avait produit un avancement dans la félicité et le bonheur général par une immense circulation.

Dans les questions diplomatiques, le Régent avait une idée fixe, réalisée par le cardinal

1. Il fut hautement accusé de magie et d'empoisonnement dans les émeutes qui suivirent la mort du duc de Bourgogne.

2. A Venise le système de Law avait de nombreux partisans et Montesquieu, dans son voyage en Italie, trouva le hardi financier toujours plus convaincu de la vérité de ses calculs et de ses projets. C'est Law qui traita l'affaire du fameux diamant qui porte le nom du Régent, une des richesses de l'écrin de la maison de Bourbon.

Dubois avec une persévérance et un bonheur particulier. « Après les longues guerres de Louis XIV et l'épuisement des finances, la paix était nécessaire à la monarchie ; et cette paix en l'état de l'Europe ne pouvait être assurée que par une forte alliance avec l'Angleterre. » L'expérience avait prouvé que nulle des grandes puissances n'avait jamais osé braver cette alliance; et cette quiétude assurée, le Régent avait pu suivre une politique de famille par l'union des deux branches de la maison des Bourbons ; une infante épousait Louis XV et le prince des Asturies était fiancé à une princesse de la maison d'Orléans. Il était difficile d'obtenir de plus beaux résultats sans guerre, sans sacrifice avec la seule puissance d'une bonne diplomatie.

XII

MADAME DE SABRAN A LA COUR DU PALAIS-ROYAL.

1720-1724.

Ainsi le système de la Régence se développait dans les conditions du succès (la paix avec l'étranger et l'ordre à l'intérieur); le prince pouvait s'abandonner avec plus de liberté encore à ses goûts, à ses loisirs. Le cardinal Dubois continuait à donner les preuves d'une si haute capacité que le Régent l'avait revêtu de tous les pouvoirs : quelques heures d'un travail rendu facile par la supériorité de son esprit suffisaient à la direction suprême des affaires ; toujours pénétré d'un grand respect pour Louis XV enfant, il l'avait fait sacrer à Reims avec solennité [1], en renou-

1. Il existe deux tableaux du sacre de Louis XV, à Reims; l'un de de Troye; l'autre de Coypel : Dix gravures magnifi-

velant tous ses serments d'obéissance; et dès que le roi eut atteint la majorité de 14 ans, il s'empressa de lui remettre tous les pouvoirs, avec une déférence parfaite. Louis XV le même jour les rendit à son oncle et le cardinal Dubois fut confirmé dans son rôle de premier ministre.

Le jeune roi fort aimant par caractère avait pris beaucoup de goût pour le cardinal Dubois, aimable, sans sévérité, tout occupé à distraire l'enfant royal, à lui procurer même des joujoux anglais avec une direction de science et d'étude : des sphères en miniature, de petits canons mobiles, des compas, des cartes coloriées qu'expliquait le géographe Delisle [1].

La cour du Palais-Royal s'était un peu modifiée par les ravages du temps et de la mort ; le prince conservait ses amis autour de lui et la charmante couronne de ses joyeuses convives. Il avait perdu quelques-uns de ses premiers serviteurs : le vieux marquis de la Fare à qui son fils avait succédé comme capitaine des gardes ; le marquis d'Effiat [2] de grande race, esprit fin et raffiné, qui définis-

ques à la Bibliothèque impériale donnent tous les détails du sacre.

1. Correspondance du cardinal Dubois avec l'ambassadeur de France en Angleterre.

2. Le marquis d'Effiat était fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France, mort en juin 1715.

sait ainsi les roués : gens de bombance et de festins, gros garçons à vastes bedaines aimant les traits malins et les joyeux propos. Cette compagnie plaisait au Régent parce qu'elle avait même dans l'abandon quelque chose d'élégant et de contenu. Le marquis de Nocé, longtemps maître de l'affection du prince, avait le grand tort auprès de lui de se mêler trop d'affaires et d'avoir des ambitions politiques; tant qu'il n'avait fait qu'agioter dans le système, le prince l'avait laissé parfaitement libre, mais le marquis de Nocé se crut assez fort pour lutter contre le cardinal Dubois et il se trompait : le Régent savait la valeur de chacun et Nocé fut sacrifié. Simiane, de la famille des Sévigné, grand buveur de champagne, était mort dans ce que le Régent appelait l'exercice de ses fonctions.

Ci-gît, Simiane le buveur,
Qui, pour amour pour le champagne,
Voulut mourir au lit d'honneur
Dans le cellier de sa campagne [1].

M. de Simiane, gentilhomme d'excellentes manières aux grandes formes, avait eu l'honneur d'accompagner en Espagne la jeune fille du duc d'Orléans devenue princesse des Asturies.

1. Ces vers se trouvent dans la collection Maurepas.

Le marquis de Canillac, dont le père avait de si beaux services sous Louis XIV, était un homme d'infiniment de tact et de politesse[1] : Saint-Simon lui rend plein hommage. « Son esprit était orné de beaucoup de lecture et de mémoire, son débit éloquent, choisi, facile, l'air ouvert et la parole toujours assaisonnée d'un sel fin, souvent piquant et d'expressions mordantes qui frappaient par leur singularité, souvent par leur justesse : sa politesse était extrême, mais pour lui en faire rendre autant, et il était plus fort que lui de le cacher. » Le marquis de Canillac avait toujours été fort dévoué au duc d'Orléans, et dans certaines circonstances de la vie politique ces caractères sont inappréciables : le pouvoir du Régent avait subi bien des crises, et pour les surmonter il fallait des cœurs dévoués, des épées toujours prêtes, des amis qui auraient donné leur vie pour les intérêts de la maison d'Orléans; n'était-ce pas en effet le marquis de la Fare, capitaine des gardes, qui dans la conspiration de Cellamare avait arrêté M. le duc et la duchesse du Maine, et tenu sous clef l'ambassadeur d'Espagne?

1. Le marquis de Canillac avait, au reste, une figure charmante; son portrait est à Versailles.

C'était aussi le dévouement du duc de Biron qui l'avait élevé auprès du Régent; il était de cette famille qui portait au cœur le souvenir de la mort sur l'échafaud du maréchal de Biron, acte d'immense ingratitude de Henri IV. Les Biron aimaient la branche cadette des Bourbons par esprit d'opposition à la branche aînée. Le duc de Biron brillait par son esprit d'à-propos un peu gascon à côté de Canillac, la Fare, de Nocé et quelquefois de Richelieu [1]. Le Régent était sans rancune; après un moment de colère, il revenait à sa bonté naturelle : le petit Richelieu si fortement compromis dans la conspiration de Cellamare, était admis de nouveau aux soupers du Régent qu'il égayait par ses gasconnades et ses vanteries d'amour : ne disait-il pas qu'il avait eu l'une après l'autre toutes les maîtresses du Régent [2] et que c'était elles qui le protégeaient? La main qui protégeait le petit fat de Richelieu, je le répète, était gantée de rouge, l'ombre du grand cardinal apparaissait toujours entre lui et un châtiment; jamais un Bourbon n'aurait frappé

1. Les Biron n'étaient pas riches; ils avaient eu une partie de leurs biens confisquée.

2. Le Régent avait un faible pour le caractère léger et mobile de Richelieu; Richelieu était loin d'être spirituel; il était tout à fait sans instruction. Je l'ai peint avec vérité dans mon petit livre sur le *Maréchal de Richelieu*.

le descendant de ce puissant homme d'État qui avait préservé, grandi, constitué, pour ainsi dire, le pouvoir de la maison royale.

Le cercle des femmes aimables qui entouraient le régent s'agrandissait peu, et à la fin de sa vie la comtesse de Parabère gardait encore le sceptre par la tenue parfaite de son esprit en jetant les paroles les plus osées ; elle traitait le Régent avec tout le respect dû à son rang, mais aussi avec toutes les fiertés d'une femme bien née; elle savait que pour le prince l'amour était une distraction et jamais une affaire. Il fallait l'aimer à sa manière, et dans cette conviction elle le préoccupait le moins possible; fort liée avec le marquis de Nocé, elle avait un peu subi sa disgrâce, disgrâce au reste qu'elle savait distraire dans sa belle maison de la place Vendôme, achetée sous le système ; magnifique hôtel qui s'étendait jusqu'à la porte Saint-Honoré [1].

Comme elle savait les goûts paresseux du Régent, la comtesse se plaisait à les satisfaire, et ces petits soins créent toujours un grand pou-

1. Tout ce quartier, depuis la place Vendôme jusqu'à la place des Victoires, les rues Neuve des-Petits-Champs, Louis-le-Grand, Saint-Honoré avaient été bâties durant le système de Law. Mme de Parabère avait aussi un bel hôtel dans le terrain de la rue de Provence. (Voy. mes *Financiers.*)

voir à la femme; comme le prince n'aimait pas à monter haut à cause de ses blessures de guerre, toutes les fêtes se donnaient dans des salons de plain-pied, dont les vastes portes en glaces ouvraient sur le jardin; elle y recevait peu de monde, mais bien choisi; elle s'occupait des vins, des menus avec un soin particulier; elle eût fait voyager en Europe pour recueillir les vins et les mets préférés du Régent; elle savait s'entourer de femmes toujours le sourire aux lèvres, et la joie au front. Cette époque est remarquable par ce caractère particulier : que les arts remplissaient la condition pour laquelle ils ont été créés, la distraction, le plaisir : aucun tableau triste, aucune poésie lamentable, tout chantait l'amour, l'âme du monde, comme dans le polythéisme antique; l'art ne savait qu'égayer les yeux, rajeunir le cœur, sans jamais l'assombrir, ni même faire penser.

Au souper du Régent s'asseyait alors une nouvelle convive encore parfaitement née, car elle était de la maison de Foix; toute jeune fille, elle avait épousé l'héritier d'une des plus grandes lignées de Provence, le comte de Sabran[1]. Saint-

1. L'antiquité des Sabran venait d'Êmenon, seigneur de Sabran, qui fonda le monastère de Saint-Pierre-de-Sauve en l'année 1029. (Sabran est un fief noble à quatre lieues

Simon, d'une origine discutée, traite avec quelque légèreté la dignité des Sabran, marchant à la croisade, lorsqu'un des ancêtres à lui, Saint-Simon (du nom de le Bossu), était simple bourgeois et juge de Mayenne [1], mais il ne peut s'empêcher de rendre hommage à la beauté, à l'air de distinction de Mme de Sabran : « Il n'y avait rien de si beau qu'elle, de plus régulier, de plus agréable, de plus touchant, de plus grand air et de plus noble, sans aucune affectation, les manières simples et naturelles, laissant penser qu'elle ignorait sa beauté et quand il lui plaisait modeste à tromper; avec beaucoup d'esprit, elle était insinuante, plaisante, robine, débauchée, point méchante, charmante surtout, à table. » Il existe deux portraits de Mme de Sabran, l'un de Vanloo, l'autre de de Troye, deux artistes en célébrité sous la Régence; ses yeux sont noirs et arqués, son nez un peu aquilin rappelle la maison de Foix si vaillante et si généreuse; sa bouche bien petite ne semble s'ouvrir que pour ravir les

d'Uzès.) Les Sabran prenaient la qualité souveraine *par la grâce de Dieu.* On les voit à la première croisade à côté des comtes de Toulouse (1099). Ils comptaient dans leur famille Saint-Elzeard de Sabran, puis Garsinde de Sabran, qui chantait en vers parmi les meilleurs troubadours.

1. C'est ce que dit la duchesse du Maine dans son mémoire sur les pairs.

cœurs et semer les diamants comme les belles princesses des contes de fées ; ses épaules belles et effacées (signe de dictinction) sont retenues par un déshabillé de perse à grands ramages; elle porte le costume si gracieux des petits soupers et une guirlande de fleurs l'entoure de ses réseaux de bluets et de roses. Mme de Sabran était attachée à la cour du duc d'Orléans par la charge qu'avait son mari, celle de premier chambellan du prince[1].

Ce qu'il y avait de plus caractérisé dans cette cour d'amour du Régent, c'est qu'il existait peu de rivalité entre les femmes qui l'amusaient (ce qui s'explique par l'absence de sentiments profonds et exclusifs). On vivait parfaitement ensemble, sans jalousie, aimée de la veille, sultane du lendemain : la comtesse de Sabran n'excluait pas Mme de Parabère, et toutes paraissaient à table avec une liberté d'esprit, une verve intarissable de mots ravissants. Mme de Sabran tenait de sa grande naissance une certaine hauteur, une fierté qui ne se laissait jamais blesser, même par le Régent. Cette opinion était si générale que le comte de Maurepas, le collecteur de vilains

1. Toutes les dames des soupers du duc d'Orléans étaient de sa maison.

propos, suppose une lettre écrite par Mme de Sabran dans des termes d'une égalité insultante[1] : « J'ai été chez toi ce matin, chien de race, on m'a refusé ta porte; si tu viens jamais chez moi, tu auras le même sort. Tu ne sais ni aimer ni écrire, mais tu sais lire. Lis donc : Je t'envoie mon matou (son mari), fais-le ton chambellan, et à l'égard du brevet de retenue, parles-en à ton nègre de garde des sceaux (d'Argenson). » Cette lettre est encore une de ces pièces fausses, comme on en trouve tant dans les collections d'amateurs, et leur publicité est même un délit contre la famille: qui vous donne le droit de pénétrer dans les correspondances intimes, de vous emparer des secrets d'une femme et de déchiqueter le cœur d'un cadavre? Sur le suaire de la mort vous répandez la souillure et la diffamation, et vous cherchez l'adultère et la débauche jusque dans le tombeau où reposent nos vieilles aïeules[2]!

Le seul fait constaté, c'était la situation de dignité et d'égalité que Mme de Sabran s'était faite avec le Régent; cette liberté n'allait pas jusqu'à l'impertinence et l'injure. Bien que méridionale

1. On trouve cette lettre supposée; Collection Maurepas (Biblioth. impériale), année 1718.

2. Une loi devrait permettre aux familles de poursuivre les éditeurs de prétendus mémoires et les faussaires de lettres autographes.

et d'une certaine hardiesse d'expressions, Mme de Sabran ne dit jamais les mots que lui prête Saint-Simon (et que les premiers éditeurs ont peut-être intercalé dans le texte). Ces mots, les voici : « L'âme des princes est faite d'une boue à part, la même qui sert pour l'âme des laquais. » De telles expressions n'appartenaient pas à cette époque : nul ne pensait ainsi et n'eût osé le dire. Les mémoires de Saint-Simon ont été altérés pour jeter quelques calomnies contre les vieux temps que la révolution allait remplacer : pour faire monter les princes sur les échafauds, il fallait d'abord les couvrir d'opprobres. Belle Garcinde de Sabran, resplendissante de vos gracieux atours, telle que je vous vois dans le portrait de Vanloo, vous souffleteriez de votre éventail les insolents qui se plaisent à déshonorer votre antique blason!

Un tel rang, soutenu avec fermeté, excitait au dernier point la colère des ducs et pairs qui, souvent issus de petites origines, prétendaient au premier rang parmi la noblesse française. Il était telle maison de noblesse provinciale en France d'une origine antique et illustre (par exemple les Coucy, les Polignac, les Sabran) qui n'avaient pas de pairie; or, la prérogative des pairesses était de s'asseoir au-dessus des dames sans tabouret. Avec son esprit piquant et incisif,

Mme de Sabran dit à son amie, Mme de Polignac : « Très-chère, ces dames s'asseyent au-dessus de nous pour que nous voyons la beauté des étoffes qui sortent de la boutique de leur père. » Et ces paroles hautaines, qui rappelaient la source bourgeoise et roturière de quelques-unes d'entre elles, les duchesses répondirent (toujours d'après les mémoires du facétieux Maurepas) : « Si nous ne sommes pas d'aussi bonnes maisons que vous, au moins nous ne sommes pas des.... (courtisanes). — Oui, répondit Mme de Sabran, nous sommes des.... (courtisanes) et nous voulons l'être, parce que cela nous divertit.[1] » L'oisif Maurepas a semé son recueil de ces bons mots qui réjouissaient les vieux gentilshommes libertins de son entourage.

La comtesse de Sabran ne caressa jamais la position du Régent pour grandir sa fortune. Ce qu'elle aimait en lui, c'était cet esprit infini, cette libre et facile parole qui raillait si bien grands et petits; elle se plaisait à ce sans-façon du soir, plein d'entrain et de gaieté, même aux dépens

1. C'est une citation des *Mémoires de Maurepas*. Le comte de Maurepas était certes un esprit très-léger, très-médisant; jamais pourtant il n'eût écrit les mémoires qu'on lui attribue; ils sont l'œuvre de l'abbé Soulavie, un des membres les plus fougueux de la Commune de Paris en 1793 et chargé de déshonorer l'ancienne noblesse.

du respect : le Régent aimait les libres allures et les faciles propos. Mme de Sabran présentait au prince les plus aimables d'entre la noblesse, et les chroniqueurs Marais et Barbier ont supposé que la comtesse se prêtait à de faciles complaisances pour conserver la faveur du Régent. Si les deux annalistes avaient eu la moindre idée des coutumes de cour, ils auraient su que, femme du premier chambellan, Mme de Sabran devait présenter les dames comme devoir de sa charge, et que nulle ne pouvait paraître devant le roi ou le régent sans cette préalable étiquette. Marais et Barbier vivaient dans un monde de basoche et de procureurs, comment pouvaient-ils savoir ce qui se passait dans les salons intimes du Régent eux qui ne pénétraient même pas sous le vestibule? Une fois l'an l'avocat Barbier était admis chez le garde des sceaux d'Argenson pour lui présenter ses hommages, et l'on voit dans sa chronique tout l'éblouissement qu'il éprouva lorsqu'une fois il fut invité à dîner.

Un soir il vit du dehors l'illumination de l'hôtel de Mme de Parabère, à la place Vendôme. On y faisait de la musique dans le jardin; et, sur ce thème, il brode les propos de rue, il arrange des histoires de valets et d'antichambres. Quant à l'avocat Mathieu Marais, c'était un pamphlétaire,

vendu à l'étranger, en correspondance avec les réfugiés en Hollande, avec Bayle surtout. Ce qu'il écrit est destiné à déprécier le gouvernement de son pays, la gloire de ses armes, la force de sa politique. Et c'est pourtant avec ses deux journaux qu'on a écrit l'histoire de la Régence[1].

1. Les auteurs de la *Biographie universelle* avouent que Mathieu Marais était le correspondant des réfugiés français en Hollande.

XIII

LA DERNIÈRE ÉPOQUE DE LA VIE AMOUREUSE DU RÉGENT. LA COMTESSE D'AVERNE. — LA DUCHESSE DE PHALARIS.

M. le duc d'Orléans n'était plus Régent de France depuis la majorité du roi Louis XV, selon les anciennes coutumes; mais, comme ministre dirigeant, il était chargé de toute la responsabilité des affaires, et il s'acquittait de ce devoir avec sa facilité et sa ponctualité accoutumées. La santé de Son Altesse Royale, après une vie si agitée, avait subi quelques altérations. Déjà affecté d'un asthme, on croyait le prince menacé d'une hydropisie de poitrine. Les glorieuses blessures qu'il avait reçues le faisaient beaucoup souffrir. Chirac[1] son médecin était grand partisan

1. Le médecin Chirac appartenait à l'École de Montpellier; il avait suivi le prince dans toutes ses campagnes.

des saignées fréquentes, diagnostique de l'école du dix-huitième siècle, comme autrefois sous Molière l'avaient été les purgatifs. Chirac avait conseillé au duc la vie de campagne, les forts exercices, et souvent Son Altesse Royale allait au Raincy, à Asnières, chez Mme de Parabère, à la petite maison de Mme de Sabran à Saint-Maur; la Muette lui rappelait trop les tristes souvenirs de sa fille chérie, la duchesse de Berry.

A cette époque de changement dans la vie de M. le duc d'Orléans, apparaît un nouvel amour plus calme, plus casanier que les folles dissipations de la Régence. Il ne s'agit plus de petits soupers au Palais-Royal, du vieux sérail, comme l'appelait Mme de Parabère, mais d'une passion exclusive avec ses élans de jeunesse et d'assidues manifestations pour une dame de haute noblesse encore, qui tenait aux deux familles Brancas et Beauveau[1]. Elle avait épousé, toute jeune fille, le comte Ferrand d'Averne, lieutenant aux gardes du duc d'Orléans, brave officier, fils du comte de Cossé, lieutenant général d'artillerie. Cette passion publique n'excita ni étonnement ni indignation à ce temps où les poëtes comme

1. Mme d'Averne était sœur de Mmes de Firmacon, d'Ailly et d'Havré, beaux noms de noblesse.

Ovide, Catulle, Properce célébraient les larcins, les infidélités, les battements des ailes de l'amour sur chaque rose :

Viens ce soir, viens jouir du pouvoir de charmer.
Rends grâce au ciel qui te donne
Avec l'art d'être friponne
Celui de te faire aimer.
Je t'aimerais bien moins si tu m'étais fidèle ;
Moins de conformité nous unirait tous deux ;
Le ciel entre fripons forme d'aimables nœuds
Dont la durée est éternelle.
L'amour, cet enfant libertin ;
Hait tout ce qui sent le ménage ;
Sa mère, pour être volage,
Ne perd rien de son droit divin [1].

Voilà la morale que s'était faite cette société de la Régence. Le ménage n'était plus qu'une gêne, qu'un lien que de part et d'autre on secouait au plus vite ; le mari n'avait pour sa femme que des égards ; la femme n'avait pour son mari pas même des devoirs ; on dédaignait la chasteté, la fidélité dans le mariage. Cet oubli des grandes lois de la religion et de la morale fut justement châtié par la révolution française : le sang versé sur l'échafaud rougit les roses pompons de la Régence. Comme dans l'antiquité, le ciel ne fut apaisé que par de cruels sacrifices, et les victimes

1. Œuvres poétiques de Chaulieu.

tombèrent ensanglantées en expiation. Au dix-huitième siècle, la doctrine d'Épicure renaissait puissante : les libres maximes de Ninon avaient passé dans les mœurs en traversant les salons du Temple[1]. Pourquoi tant accuser les femmes d'alors de cet oubli des chastes lois du mariage chrétien? Elles suivaient les mauvais exemples de leur mari; elles se vengeaient de leur dédain, de leur abandon; les fanfarons de bonnes fortunes dédaignaient les nobles, les chastes et charmantes filles sorties du couvent, à qui ils donnaient leur nom, pour une courtisane ou pour la femme d'autrui souvent usée, fatiguée. Peut-être y avait-il dans cet esprit d'aventure, qui faisait courir ainsi le hasard, les périls de l'adultère, une espèce de courage féodal, un désir d'usurpation et de conquête, un besoin de s'emparer du manoir d'autrui à travers les duels, les passes d'armes. J'explique, je ne justifie rien; d'ailleurs, après les tristes exemples donnés par Louis XIV, il ne pouvait y avoir de scandales trop osés dans les questions d'adultère; le grand roi avait marché en avant de sa noblesse avec une despotique effronterie[2].

1. C'était toujours du Temple et de chez M. de Vendôme que venaient les mauvais exemples.

2. Voy. mon livre sur *Mademoiselle de la Vallière.*

M. le duc d'Orléans ne fut que le reflet de cette société, il ne la fit pas; il laissa marcher la licence, il ne la créa pas : déjà fatigué, malade, il s'était épris de Mme d'Averne comme d'une charmante bonne fortune de jeunesse. La charge militaire du comte son mari l'appelait au Palais-Royal, et le prince voyait à sa cour Mme d'Averne facilement. Chaque jour, avec une galanterie de grande maison, M. le duc envoyait des bouquets charmants, mille présents frivoles, des colifichets en pierreries à celle qu'il aimait [1]. Les pamphlets commencèrent à parler des deux heureux amants, et les classiques chroniqueurs rappelaient ces vers de Virgile sur le rameau d'or qui ouvrait même les enfers, jeu de mots faisant allusion au nom de la jeune femme (Averne).

.... Facilis descensus *Averni*

On trouve dans le *recueil de Maurepas* un dialogue aussi scandaleux que stupide entre le comte et la comtesse d'Averne dans le style libre du temps :

Vous le voulez, monsieur :
Bientôt le Régent de la France
Plantera le long bois.

1. C'est ce que Barbier appela les cadeaux de noces dans son bas langage.

Le comte d'Averne répond :

C'est corne d'abondance. [compte.
Que m'importe, après tout? J'en ferais mieux mon
Soyons riches, morbleu! moquons-nous de l'honneur[1].

Et l'on faisait parler ainsi un brave officier qui avait partout combattu avec distinction! Que de légèreté dans la honte! Molière avait mis ces sortes de dialogues à la mode, et ces vers n'étaient qu'un reflet de la comédie de l'*Amphitryon*, apothéose des amours adultères de Louis XIV. Bientôt on ne mit plus aucun mystère dans ce nouvel et vif attachement. M. le duc d'Orléans et la comtesse d'Averne parurent dans une loge à l'Opéra. A leur côté vint s'asseoir Mme Dodun [2], l'amie intime de la comtesse. Avec ces nouvelles amours, le régent prit le goût des promenades du soir à la campagne. On rivalisait d'ardeur pour conquérir les bonnes grâces du duc et désennuyer un peu sa vie maladive. Une première grande fête fut donnée par le maréchal d'Estrées. Le chroniqueur Barbier, très-désœuvré, flânait sur les pas du duc d'Or-

1. Dans le recueil Maurepas (Biblioth. impériale), qu'il ne faut pas confondre avec les prétendus *Mémoires*.

2. Femme d'un conseiller d'État intendant des finances fort dévoué au prince.

léans, et il ne manque pas de décrire quelques-unes de ses excursions. « Le maréchal d'Estrées donna à souper au Régent avec Mme d'Averne, dans la petite maison de la maréchale, à Bagatelle[1], qui est dans le bois de Boulogne. Cette maison, quoique *bagatelle*, lui avait coûté cent mille livres ; mais il a gagné des biens immenses. Je soupai ce même jour dans le bois, dans une maison voisine, nous les vîmes tous passer (c'était le mardi 12 août 1721). J'admirais le courage du Régent, qui sait ou doit savoir qu'il n'a pas donné sujet de l'aimer ; cependant il était dans un carrosse tout ouvert, la maréchale à côté de lui, la d'Averne sur le devant avec deux valets de pied, sans un page ni un garde. Cela ne peut pas s'appeler avoir peur. Avant souper, ils se promenèrent sur l'eau, nous entendîmes de dessus la terrasse des fêtes de musique, et de là il alla coucher à Saint-Cloud[2]. »

Le courage de Son Altesse Royale était ainsi bien osé, surtout à cette époque de conspiration permanente, où plus d'une fois les conjurés avaient résolu d'enlever le Régent dans le bois de

1. Bagatelle n'était alors qu'un petit rendez-vous de chasse; le pavillon actuel fut bâti par le comte d'Artois pour rivaliser avec la *Folie-Saint-James*.

2. Journal de Barbier, 1721.

Boulogne même. Lui, toujours insouciant sur ses périls, se montra plus que jamais dans les rues, coudoyant tout le monde et toujours avec Mme d'Averne, même aux Tuileries[1] : « La mode, cet été, est d'aller se promener aux Tuileries. Toutes les petites maîtresses y vont ; cela devient un rendez-vous général. Le 4 de ce mois, le Régent y était avec Mme d'Averne : on dit que lui et toute sa compagnie y firent mille extravagances. » Ces extravagances amenèrent des rencontres et des familiarités outrageantes pour le couple amoureux. Le courage du prince ne faillit jamais devant un péril ; seulement, par mesure de précaution, le lieutenant général de police ordonna la fermeture des Tuileries le soir, à 10 heures.

La comtesse d'Averne eut bientôt un salon fréquenté par la haute noblesse, les poëtes, les artistes, peintres, statuaires ; elle s'en fit la gracieuse protectrice ; elle peignait comme le Régent, elle chantait les petits opéras. Voltaire devint l'hôte assidu de la comtesse ; et comme il avait une invincible tendance à flatter la puissance du jour, il saisit l'occasion de la fête du prince et du

1. Les Tuileries n'étaient pas alors transformées ; il y avait des espaliers et des vergers de fruits, des treilles de vignes, selon la bonne et gourmande tradition de nos pères.

présent qu'avait fait la comtesse d'un beau ceinturon à Son Altesse Royale pour lui dicter de bien gracieux vers que, de sa bouche de rose, Mme d'Averne devait réciter au prince après un ravissant souper :

Pour la mère des amours,
Les Grâces autrefois firent une ceinture.
Un certain charme était caché dans sa tissure,
Avec ce talisman, la déesse était sûre
De se faire aimer toujours.
De la même manufacture,
Sortit un ceinturon pour l'amant de Vénus
Mars en sentit d'abord mille effets inconnus
Vénus, qui fit le don, ne se vit pas trompée.
Aussi, depuis ce temps, le sexe est pour l'épée,
Les Grâces, qui pour vous, travaillent de leur mieux,
Ont fait un ceinturon sur le même modèle.
Que ne puis-je obtenir des dieux
La ceinture qui rend si belle,
Pour l'être toujours à vos yeux [1].

Hélas ! il était difficile d'être toujours belle aux yeux du duc d'Orléans, miracle que ne pouvait opérer même la ceinture de Vénus. Il était surtout impossible d'être toujours nouvelle et amusante à cette époque de la vie où tout fatigue. Son Altesse Royale était arrivée à la satiété : le vin ne

1. *Recueil des poésies légères. OEuvres de Voltaire.*

la grisait plus, les femmes même ne pouvaient secouer le voile d'ennui qui couvrait son front. Quand le jeune roi vint habiter Versailles, Son Altesse Royale dut l'y suivre, et le sentiment du devoir le domina tout entier[1]. Il n'en pouvait plus avec les voluptés qui usent et fatiguent; la coupe était desséchée, la tristesse le suivait partout. La disgrâce de Mme d'Averne ne vint donc d'aucune autre circonstance particulière, mais de cet état de l'âme du Régent, comme endormie par l'opium distillé goutte à goutte sur son cœur. Pour le prince le libertinage n'était plus qu'une mauvaise habitude; comme il n'avait jamais aimé, il n'avait jamais été ému; une femme nouvelle était pour lui comme un objet de curiosité qui, une fois satisfaite, ne laissait plus qu'un désir immense de l'abandon; s'il n'avait pas eu la politesse et la bienséance d'un homme bien né, il aurait quitté le lendemain le caprice de la veille; point d'aiguillon, pas même de jalousie, qui a son charme, parce qu'elle a ses péripéties d'amour et de haine, de frénésie et d'abandon. Mme d'Averne, de son côté, si l'on en croit les petites chroniques, se consolait par des amours de fan-

1. Louis XV s'en souvint toute sa vie, et il ne parlait qu'avec respect de son oncle le Régent. (Voy. mon *Louis XV.*)

taisie pour le comte d'Alincourt et le jeune duc de Richelieu [1].

A cette époque de satiété on peut placer la dernière et courte passion du duc d'Orléans pour la duchesse de Phalaris, dont la présentation se reportait au temps de la faveur de Mmes de Sabran et de Parabère. « L'Amour, qui est un petit brouillon, prend assez de plaisir à mêler les cartes : le Régent est en querelle avec Mme de Parabère, Mme de Sabran veut prendre sa place ou la faire prendre à une autre personne de ses parentes que l'on appelle la duchesse de Phalaris. »

Sabran leste et piquante
Conduisait Phalaris
Comme la présidente
Si célèbre à Paris.
Je cherche le Régent
Voici bien mon affaire
Chez le petit poupon, dondon,
Enfin il arriva, là, là
Avec la Parabère [2].

En dépouillant ces témoignages de toutes les vilenies alors à la mode, on voit qu'on reproche comme un acte honteux à Mme de Parabère la présentation au duc d'Orléans de la duchesse de

1. Le recueil de Maurepas contient un long et insipide dialogue entre la comtesse d'Averne et M. d'Alincourt (1721).
2. Recueil des noëls du temps (1721).

Phalaris (ce qui était, je le répète, un devoir de sa charge à la cour du Palais-Royal). La duchesse de Phalaris était de bonne noblesse dauphinoise, parente des Vauvray et de la duchesse d'Olonne[1]; soigneusement élevée au couvent, avec de la grâce et de la beauté elle épousa le marquis d'Entrague, d'origine financière, allié aux Valençay (fort aimés du pape) qui avait conféré au marquis d'Entrague le titre de *duc de Phalaris*. Ce qu'on appelait dans le nobiliaire les titres romains n'avait qu'une valeur relative en France[2].

La duchesse de Phalaris, d'un esprit très-orné, avait un admirable talent de diction, et le Régent lui faisait lire les romans de chevalerie, les contes de fées, qu'il aimait beaucoup. Ce que l'on prenait chez le prince pour le penchant effréné de l'amour, n'était souvent que le goût, le besoin d'un intimité de femmes élégantes qui toutes à l'envi cherchaient à le distraire. Le chroniqueur Marais suppose des alternatives de faveur et de disgrâce pour Mme de Sabran, pour Mmes de Parabère et de Phalaris; et cela parce que Son Altesse Royale paraissait dans sa loge à l'Opéra

1. La duchesse de Phalaris était, au reste, alliée aux Sabran, ce qui expliquerait sa présentation sans recourir aux ordures de Mathieu Marais.

2. Le Parlement ne reconnaissait pas les titres romains.

avec l'une des favorites plutôt qu'avec l'autre. Prince poli, le duc d'Orléans désignait, selon l'usage, les personnes qui devaient l'accompagner. Depuis son séjour à Versailles, le prince avait modifié sa vie : déjà maladif, il gardait son activité, sa sollicitude pour le jeune roi, qu'il initiait aux affaires avec un soin particulier.

Ce ne fut pas sous les étreintes mortelles de coupables baisers que succomba le duc d'Orléans (date fatale, journée du 2 décembre 1724), mais sous la fatigue et la multiplicité de ses devoirs, d'affaire est des préoccupations au-dessus de ses forces, des veilles de travail, auxquelles il n'était pas accoutumé. Depuis la mort du cardinal Dubois, le duc d'Orléans s'était chargé de la direction suprême du gouvernement avec une ardeur particulière; tous les ministres lui soumettaient leur *sac*[1] (portefeuille), qu'il analysait lui-même sous des formes attrayantes pour le présenter au jeune roi, dont il surveillait l'éducation. Quand le duc d'Orléans fut frappé de mort soudaine à côté de Mme de Phalaris, qui lui lisait quelques contes attrayants, il attendait l'heure du travail avec le roi.

1. A quatre heures du soir. Duclos lui-même, qui se laisse aller à tous les récits des ennemis du Régent, dit que le prince *avait son sac prêt* pour aller travailler chez le roi.

On pourrait donc prendre la contre-partie des récits vulgaires sur les causes de la mort du duc d'Orléans, et dire que cette catastrophe doit être attribuée au changement subit de sa vie, à ce redoublement de travail, sans plaisir ni distraction[1]. Quand on parvient à une certaine période de l'existence, tout changement dans les habitudes est mortel. Le duc d'Orléans s'était transformé. On lui avait tant répété que sa vie mondaine était un scandale pour le jeune roi, qu'il y avait renoncé. A Versailles, plus de soupers de nuit, mais un travail assidu et de bons exemples. Toujours à côté du roi, il le suivait dans ses excursions de chasse et au camp militaire de Satory; il était revenu à sa vie de famille avec sa femme et le duc de Chartres, qui déjà se jetait dans la dévotion. Puis ce médecin maussade et brutal, Chirac, qui le saignait à chaque instant[1] comme un bœuf à l'abattoir, et l'ennuyait de ses remontrances et de ses prédictions. Ce ne fut point un apoplexie mais un asthme mêlé à l'hydropisie de poitrine et aux souffrances de ses glorieuses blessures qui le frappa subitement ; Chirac lui avait tiré trop de sang. Les faiseurs de pamphlets, ceux qui ont parlé du libertinage effréné

1. Ces saignées successives avaient appauvri le sang du Régent et l'avaient prédisposé à l'hydropisie de poitrine.

du cardinal Dubois (ce travailleur de dix-huit heures par jour, accablé d'infirmités, buvant de l'eau, mangeant des légumes sans sel[1]); ceux-là n'ont pas même épargné le cadavre du duc d'Orléans; ils ont mis des mots immondes dans la bouche de Mme de Sabran : « Ne le saignez-pas, il sort d'avec une gueuse. » Avec quelles femmes ont-ils donc vécu, pour en trouver ainsi privées de cœur, d'âme, et sans pudeur même en face de la mort? Les femmes peuvent être galantes, passionnées, mais en existe-t-il qui plaisantent sur le cercueil de l'homme qui les a aimées? En voit-on dire des mots licencieux dans la scène suprême de la mort[2]?

Tous ces pamphlets sont dégoûtants; et pourtant les livres modernes sont écrits sur ces données; ils présentent comme un prince ordurier, sans capacité politique, le Régent qui prit la monarchie épuisée sous Louis XIV, raffermit l'ordre, la paix, les grandes alliances, et rendit à Louis XV une France apaisée, calme, prospère, sans guerre et presque sans dettes.

1. J'ai donné dans mon petit livre sur le *Cardinal Dubois* l'ordre du travail du ministre tel qu'il existe aux affaires étrangères.

2. C'est encore l'avocat Barbier qui rapporte ces ignobles et cruelles paroles.

Telle fut la tâche sérieuse accomplie par la Régence, à travers les oppositions les plus ardentes, les plus impitoyables. Le Régent, d'une bonté, d'une indulgence extrême, fut présenté comme un Néron, prince cruel, rapace, et les pamphlets le poursuivirent même après sa mort :

Dans ce cercueil est enfermé
Le plus grand escroc de la France.
Il eut toujours un œil fermé
Pour mieux user notre finance;
Mais la mort, qui vise plus droit,
Lui creva l'œil qui lui restoit [1].

Il y a quelque chose de cruel dans les pamphlétaires! quand ils choisissent une victime, ils la poursuivent et l'accablent. La haine ne respecte rien, pas même la tombe, sans compter les pédants d'histoire qui, dans leur lourd orgueil, pèsent les rois et les peuples dans la balance de leurs rudiments, pour l'instruction classique de la génération qui s'élève.

1. *Recueil Maurepas* (Biblioth. imp.), 1724.

XIV

LA DESTINÉE DES FEMMES DE LA RÉGENCE.

1714-1780.

Une des plus lamentables histoires à suivre et à conter, c'est la fin de ces femmes aimées qui ont brillé dans un monde de plaisir et qui meurent délaissées dans la vieillesse; le châtiment de la fraîcheur et de la beauté, n'est-ce pas la ride qui sillonne le front? Quand on a fait beaucoup de bruit, on meurt du silence et de l'oubli; nous allons suivre avec curiosité la dernière époque de ces maîtresses du Régent, qui presque toutes lui survécurent de longues années dans des conditions plus ou moins effacées.

La première, Mlle Desmares, appartenait à la Comédie-Française[1], et l'art fut toujours

1. Mlle Desmares quitta la scène en 1721.

une distraction ; les planches échauffent les imaginations et soutiennent les cœurs ; les applaudissements enivrent après que l'amour s'en va. Quand le Régent cessa de l'aimer, Mlle Desmares se consola par le théâtre; elle s'en retira peu avancée dans la vie, à trente-huit ans, dans la force de son talent[1]. Mlle Desmares avait épousé le fils d'un acteur de la Comédie nommé Poisson. Elle garda une certaine renommée d'enseignement, et lorsque le goût du théâtre saisit la cour en 1727, lorsque les ducs de Nesle, de la Trémouille, Tallard, Villars, voulurent jouer la comédie par une fantaisie de noblesse, ils s'adressèrent à Mlle Desmares pour enseigner les grandes dames qui avaient pris des rôles sur le petit théâtre de Trianon. Nièce de Mlle de Champmeslé, et son élève, Mlle Desmares voulut à son tour former sa propre nièce, Mlle Dangeville, charmante renommée de la scène au dix-huitième siècle. C'était ainsi une dynastie de théâtre.

Mlle Desmares avait eu du Régent une fille reconnue, l'image de son père, et élevée au couvent à Saint-Denis, avec la condition que sa

1. Mlle Desmares doubla Mlle Champmeslé pour ses débuts dans *Oreste et Pylade* de Lagrange Chancel. Il existe deux

mère ne la verrait jamais (cruelle loi); elle fut mariée, en gardant le blazon de la maison d'Orléans[1], au marquis de Ségur, colonel de cavalerie et brigadier des armées du roi, avec une dot de deux cent mille livres sur les biens du Régent. Le marquis de Ségur devint lieutenant général, chevalier des ordres et reçut cinquante mille livres de pension sur la cassette du roi. Mme de Ségur fut une des femmes les plus sérieuses et les plus aimables du dix-huitième siècle; elle n'avait rien retenu de son origine et devint ainsi le lien qui unissait les Ségur à la maison d'Orléans[2].

Après une vie de jeunesse et de plaisir, Mlle Florence, la gracieuse baladine de l'Opéra, se sépara tout à fait de la scène, et l'on ne retrouve plus son nom qu'en plein règne de Louis XV, comme une de ces femmes à la mode dont le salon servait de rendez-vous aux gentilshommes; Mlle Florence avait aussi du duc d'Orléans, un fils ravissant de beauté et d'esprit, le por-

portraits de Mlle Desmares, l'un par Watteau, l'autre par Coypel.

1. Il y avait une grande distinction à faire, dans l'ordre des familles princières, entre les simples enfants *reconnus* et les *légitimés*.

2. Voy. sur les Ségur ce que disent les *Mémoires de Maurepas*, t. III, p. 72.

trait de Mlle de Valois sa sœur; ardemment aimé de son père, ce petit garçon reçut le titre de comte de Saint-Albin et fut destiné aux ordres ecclésiastiques; comblé de caresses par tous à cause de sa jolie figure, de son aimable caractère, il porta les armes de la famille et fut d'abord connu sous le titre d'abbé de Saint-Albin; après de fortes études et sa thèse en Sorbonne, où assista la princesse Palatine, il reçut la riche abbaye de Saint-Ouen; coadjuteur, puis évêque de Laon, évêché-pairie, il devint archevêque de Cambrai et fut un prélat exemplaire pour ses mœurs et ses opinions orthodoxes[1].

La maîtresse la plus aimée, la plus respectée du duc d'Orléans[2], Mlle de Sery, créée comtesse d'Argenton après sa brusque disgrâce, se retira chez son père, à Pont-de-Maxence; parfaitement apparentée, elle avait la duchesse d'Harcourt pour sœur, les duchesses de Ventadour d'Humière et de la Ferté pour alliées; elle put être ainsi consolée dans sa retraite. On avait toujours considéré son influence sur le duc d'Orléans

1. L'archevêque de Cambrai fut un prélat de grande fermeté de principes; il se prononça fortement pour la bulle *Unigenitus*, et plusieurs de ses mandements furent censurés par le Parlement comme *ultramontains*.

2. Le duc de Chartres avait pris le titre de *Monsieur*, duc d'Orléans, après la mort de son père.

comme honorable et salutaire pour le prince, comme une garantie contre ses dissipations outrées et la débauche.

D'Orléans ayant eu la faiblesse
De proscrire la d'Argenton,
Qui voudrait être sa maîtresse,
Qu'une élève de la Fillon?
Il fait succéder à la gloire
La musique et la volupté,
On le nommera dans l'histoire.
Le héros de l'oisiveté.

La comtesse d'Argenton, après des pleurs inutilement versés sur une disgrâce politique, épousa secrètement le chevalier d'Oppède, un beau Provençal, cadet de la famille Jeanson. (Notre Provence eut toujours ses hardis cadets comme la Gascogne.) Ce mariage, que la famille désavouait, ne fut jamais public et n'eut aucune postérité. La comtesse avait un fils du duc d'Orléans, non-seulement reconnu, mais légitimé avec le titre de chevalier d'Orléans; entré dans l'ordre de Malte, il devint grand prieur de France, grand d'Espagne et général des galères. Noble cœur, esprit distingué sur lequel on fondait de grandes espérances[1]. Le titre de bâtard d'Orléans

1. Le chevalier d'Orléans mourut en 1749, dans les pratiques d'une austère et grave dévotion.

rappelait Dunois, et dans les malheurs de la France, envahie par les Anglais à la fin du règne de Louis XIV, un poëte avait écrit sur le duc d'Orléans des vers flatteurs avec un peu de raillerie.

Tout un peuple alarmé n'a plus qu'une espérance :
Prince, à mille plaisirs livre tes jeunes ans ;
Reçois plus que jamais la Sery, la Florence ;
Dans l'état où l'Anglais vient de mettre la France,
On ne peut trop avoir de bâtards d'Orléans [1].

Dans les alternatives de faveur et de disgrâce, Mme de Parabère était restée presque toujours puissante sur les habitudes du Régent, et cela tenait à la tendance de son caractère, à la joyeuse expression de son regard, à cette insouciance qui la faisait sourire à tous les événements, sans jamais fatiguer le prince de ses plaintes, de ses doléances. Mme de Parabère était aimée, dévouée, sincère, sans grand souci d'affaires et les rejetant bien loin, même de ses causeries ; elle n'avait pas d'amour ardent, effréné, et par conséquent ni chagrin, ni peine, ni exaltation, ni importunité ; bonne convive, elle sablait les vins, dégustait des mets avec un tel entrain qu'elle semait la joie, le bonheur sur ses

1. Dans la chronique de Mathieu Marais.

pas. Comment avoir une pensée triste, un souci même de gouvernement, lorsqu'une jeune femme vous jette un sourire et chante une ode à Bacchus, à Vénus, à l'Amour, le maître de l'univers? Ce caractère charmant avait créé la puissance de Mme de Parabère sur le Régent de France. Ce prince si souvent menacé dans son pouvoir, dans sa vie, elle l'enveloppait de son énergie gracieuse; elle fut la principale inspiratrice des fermes résolutions du Régent dans la conjuration de Cellamare[1].

Ce pouvoir, elle le perdit du jour où le Régent, changeant de vie, ne chercha plus que dans des courses à la campagne, ou dans le travail assidu de Versailles, les distractions que cessaient de lui donner les soupers joyeux et les réunions de galanterie. Son Altesse Royale était souffrante, et lorsqu'une infirmité vous saisit et vous préoccupe, les voix trop claires, les sourires du plaisir vous font mal; le carillon des bons mots et d'esprit sonne trop fort à vos oreilles malades; on aime une vie uniforme, sans bruit, sans éclat; les frais visages vous importunent; une sorte de jalousie vous prend au cœur contre tout ce qui est robuste, corps et esprit; les ravissants éclats de

1. Voy. mon livre sur le *Cardinal Dubois*.

joie de Mme de Parabère devait déplaire au Régent, un peu asthmatique, le visage rouge, borgne d'un œil et menacé de perdre l'autre.

Mme de Parabère se retira donc de la cour du Régent; elle-même venait de prendre une résolution solennelle qui vient aux natures élevées et sensitives. On lit dans le *Journal manuscrit de la Régence :* « Mme de Parabère s'est retirée dans un monastère, résolue d'y passer le reste de ses jours pour réparer sa vie scandaleuse, ayant été très-vivement touchée de la mort subite de son valet de chambre, tombé mort en lui versant du café, et pénétrée des avis salutaires que le curé de Boran-sur-Oise lui avait donnés en particulier avec beaucoup de zèle et des parallèles que ce pasteur avait faits publiquement dans son église de la vie du monde avec celle de l'éternité, que cette dame avait entendus quand il prêchait[1]. »

Mme de Parabère vécut et mourut dans cette résolution de douce piété, bien qu'elle gardât un cœur très-aimant et des sentiments d'une vivacité touchante. Elle fut surtout d'une bonté ravissante pour cette courtisane philosophe, Mlle Aissé, qui, tout en célébrant les générosités

1. *Journal de la Régence*, 15 janvier 1721.

de Mme de Parabère, la déchire dans ses mœurs et jusque dans ses amitiés. Mme de Parabère aimait à multiplier ses affections. Autour d'elle vivaient MM. d'Alincourt, Beringhem [1], et un peu plus tard M. de la Mothe Houdancourt. Mlle Aissé ne voit en tout cela que des amours impurs, même dans ce M. de la Mothe, qu'elle peint : « Grand, dégingandé, le visage long, il ressemble beaucoup à un vilain cheval, babillard se contredisant sans cesse, ne parlant jamais que de lui comme s'il était un Adonis, etc. [2] »

C'était dans Mme de Parabère un désir d'aimer et de plaire; elle avait un cœur facilement attaché : qui peut lui en faire un reproche? Elle accablait Mlle Aissé de procédés et de soins tendres et généreux. « J'ai une tabatière admirable, écrit la Circassienne, que Mme de Parabère m'a donnée, que je voudrais bien vous faire voir : c'est une boîte de jaspe sanguin d'une beauté parfaite, monté en or par tout ce qu'il y a de plus habile; elle

1. Le chevalier de Beringhem était aussi appelé *Monsieur le Grand*, comme Cinq-Mars quand il était premier écuyer du roi.

2. On a fait précéder, je le répète, les lettres de Mlle Aissé d'une préface monotone et prétentieuse, toute favorable à la courtisane-philosophe, mais qui distille une doucereuse calomnie contre la comtesse de Parabère, la femme si remarquablement noble et distinguée.

l'avait depuis cinq ou six ans, et l'autre jour elle en parlait comme d'une boîte favorite. Je dis malheureusement que je n'avais jamais vu de bijoux de meilleur goût; sur cela il n'y eut ni prières ni persécutions qu'elle ne m'ait faites pour la prendre; elle me menaça de la donner au premier venu si je la refusais; cette boîte vaut plus de cent pistoles. Il n'y a pas de semaine qu'elle ne me fasse quelques présents, quelque soin que je prenne de l'éviter; si je file un meuble, elle m'envoie de la soie, afin de m'éviter la peine d'en racheter. Elle ne m'a vu cet été que de vieilles robes de taffetas de l'année précédente; j'en ai trouvé une neuve, sur ma toilette, de taffetas broché charmant. Une autre fois, c'est une toile peinte. Elle est bonne, généreuse, et a un très-bon cœur; mais elle a été abandonnée à l'amour et elle a eu de bien mauvais maîtres. »

Ces attentions tendres, délicates, affectueuses, environnaient Mlle Aissé, atteinte d'une affection mortelle, une maladie de langueur, qui l'entraîna au tombeau, et ce fut Mme de Parabère qui prépara ses derniers moments et lui donna le P. Boursault[1] pour confesseur : « Ce révérend

1. On ne saurait dire combien était douce et puissante l'intervention des confesseurs dans les affaires de conscience,

père a beaucoup d'esprit, continue Mlle Aissé, bien de la connaissance du monde et du cœur humain ; il est sage et ne se pique point d'être un directeur à la mode. Mme de Parabère ne me quitte presque point ; elle m'accable de soins, de bontés et de présents ; elle se renferme chez moi toute seule et se prive de ses amis ; elle me sert sans m'approuver ni me désapprouver ; elle m'a écoutée avec amitié, m'a offert son carrosse pour aller chercher le P. Boursault. »

Il était impossible de pousser plus loin la délicatesse des procédés[1]. Le caractère, les habitudes douces, aimantes, de Mme de Parabère se révèlent tout entiers dans les lettres de Mlle Aissé. A près de quarante ans, elle inspira un tendre attachement au vieux duc de Brancas[2], qui voulait l'épouser ; passionnément préoccupée du désir de plaire, elle passa les derniers temps de sa vie avec le duc d'Antin[3], grand amateur de musique et de concerts. Mme de Parabère apprit pour lui à jouer du basson. Si

même pour les femmes du monde. Voy. *Madame de Pompadour*.

1. Un caractère si charmant explique la longue passion du Régent pour Mme de Parabère.

2. Les Brancas étaient de source princière napolitaine.

3. Louis-Antoine de Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin, appartenait à la grande époque de Louis XIV.

l'on suit avec un vif amour de l'art la galerie des femmes du dix-huitième siècle, on en voit beaucoup qui se font peindre avec certains instruments de musique, depuis laissés aux hommes : la basse, la flûte, le basson. Elles en jouent avec une certaine allure coquette qui allait bien, comme l'uniforme de chevau-léger ou le chapeau mousquetaire. Titien et Paul Véronèse avaient souvent peint leurs femme blondes, aux cheveux noués, jouant de la basse et contournant leur bras divin pour faire mouvoir l'archet; Mme de Parabère a été reproduite ainsi dans les dernières années de sa vie, pleine de piété et de douces distractions; l'ordre des jésuites était admirable pour apprendre à bien mourir sans imposer la pénitence trop sévère et ces désespoirs qui font envisager Dieu en dehors de sa bonté.

Il est dans la nature des femmes de grande naissance de ne subir les disgrâces qu'à demi; elles se retrouvent toujours environnées des images de leurs ancêtres sur leur blason couronné. Que pouvaient faire à la comtesse de Sabran ces espèces de lettres de cachet d'amour que le Régent lançait contre ses maîtresses? La comtesse de race deux fois souveraine, n'en restait pas moins de Foix et Sabran, à côté ou loin de la

cour ; elle pouvait rendre en mépris, en sarcasmes ce que le prince lui donnait en froideur et en dédains ; l'égalité de naissance permet ce droit. Méridionale d'origine, elle garda cette liberté de propos spirituels que les pamphlets ont traduits en langage ordurier. La charge de son mari l'obligeait à rester au Palais-Royal ; elle assista pour ainsi dire à la mort du Régent ; elle arriva pour sentir son dernier battement de cœur. L'exemple fut salutaire : à travers les égarements de sa vie, la comtesse de Sabran n'avait jamais oublié les pieuses traditions de sa famille, qui comptait un saint parmi ses ancêtres[1] ; elle devint pieuse, et mourut en demandant pardon à Dieu des outrages qu'elle lui avait faits dans une vie trop dissipée.

La comtesse d'Averne, après sa disgrâce, eut le bon esprit de se faire oublier ; elle avait acquis une certaine fortune, elle en jouit sans ostentation et sans luxe. Le siècle allait changer de formes et d'idées. On était sous la douce et pieuse administration du cardinal de Fleury. Qu'est-ce d'ailleurs que la vieillesse d'une femme galante ? Un martyre continuel : chaque ride qui

1. Mme de Sabran se retira dans ses terres de Provence ; il existe deux portraits d'elle, l'un œuvre de Vanloo, l'autre de de Troye.

sillonne le front, chaque cheveu qui blanchit, est un coup de poignard; le vin de la coupe reste amer; la solitude et la piété seules peuvent consoler une âme aimante.

Cette modestie, cette vertu résignée de la retraite, la duchesse de Phalaris ne sut pas la garder; elle voulut rester jeune et folâtrer avec les amours, quand sa voix tremblotante annonçait les années. La duchesse de Phalaris s'était liée avec deux autres folles femmes de la Régence, Mmes d'Alluys et la Fontaine Martel, alors fort à la mode par leur fortune et la hardiesse de leurs pensées.

Mme de la Fontaine Martel appartenait à cette bande de femmes philosophiques, sans préjugés, tant célébrées par Voltaire avec le sans-façon des amours vieillies et épuisées.

O très singulière Martel,
J'ai pour vous estime profonde,
C'est dans votre petit hôtel
C'est sur vos soupers que je fonde;
Mon plaisir le seul bien réel [1].
Qu'un honnête homme ait en ce monde,
. . . . . .
Vous avez au lieu de vigile

1. Voltaire fut privé fort jeune de ce plaisir de souper; il parle sans cesse de son mauvais estomac, qui lui impose la sobriété. (Voltaire, *Épîtres en vers.*)

Des soupers, longs, gais et tranquilles;
Des vers aimables et faciles,
Au lieu de fatras inutiles
De Quesnel[1] et de Letourneur;
Voltaire au lieu d'un directeur,
Vous avez loge à l'Opéra,
Au lieu de banc à la paroisse,
Toujours vive dans les bons mots
Vous moquant quelquefois des sots,
Que le ciel bénisse le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre,
Martel, l'automne de vos jours[2]
Vaut mieux que le printemps d'un autre.

Les soupers de Mme Fontaine Martel étaient célébrés en effet par les philosophes comme les déjeuners au boudin et à la cochonnaille de Mme d'Alluys; et dans ces salons venaient se grouper les vieilles femmes de la Régence, que le règne de Louis XV avait détrônées. On y trouva longtemps Mme de Phalaris: de toutes les femmes de ce temps d'oubli et de désordre, seule elle avait survécu comme un vieux lustre tout chargé de clinquant. Un gentilhomme de beaucoup d'esprit, le duc de Lévis, la retrouva dans les salons du maréchal de Richelieu, vieillard aussi à la fin du règne de Louis XV, et le portrait qu'il en

1. Chef de l'école janséniste.
2. Mme Fontaine Martel avait déjà plus de quarante ans.

trace peut donner une idée de ce triste débris : « Sa peau, laide et ridée, dit le duc peu galant [1], était recouverte d'une épaisse couche de blanc rehaussée de deux placards d'un gros rouge; une perruque blonde couvrait mal ses tempes chauves et faisait un contraste marquant avec ses sourcils peints en noir. Par une réminiscence de ses anciens jours, elle se plaisait à embrasser les jeunes gens, et sous prétexte d'une certaine parenté, elle me fit cette faveur dont on peut croire que je me serais bien passé. On l'appelait la mère Jésabel, et ce nom lui allait à merveille. »

Espèce de Ninon du dix-huitième siècle, aussi ridicule que la nymphe du Marais, Mme de Phalaris était restée dans l'impénitence finale; de sa main tremblotante elle voulait retenir les Amours par le bout des ailes et enchaîner les cœurs avec les fils de sa perruque blonde. Nous avons connu de nos jours les débris d'une autre époque qui eurent ces mêmes prétentions; elles montraient comme des reliques les bagues qu'elles portaient

1. M. le duc de Lévis, pair de France sous Louis XVIII, était un de ces charmants conteurs moins prétentieux que M. de Ségur; son livre parut sous le simple titre de *Mémoires*. Il n'eut pas la popularité, ni le retentissement des mémoires-pamphlets, publiés sous le nom de *Mémoires de l'abbé Dubois et de Richelieu*.

aux doigts des pieds, sous les plis d'une tunique grecque et les coiffures étranges empruntées aux courtisanes d'Athènes, ou bien d'immenses turbans d'odalisques édentées [1]!

1. Voy. mes *Déesses de la Liberté.*

XV

LES DERNIERS MONUMENTS DE LA RÉGENCE.

1720-1760.

Plus d'un siècle est passé sur la Régence; elle ne vit plus que de traditions et de souvenirs; mais quelques-uns des châteaux, des jardins et des bâtiments de cette époque élégante, joyeuse et facile, survivent encore dans leurs charmants vestiges. Il y a de l'ingratitude dans notre génération! La foule inonde, joyeuse, ces jardins, ces créations magiques de l'art; elle entend le murmure de ces cascades bouillonnantes, elle s'abrite sous les ombrées de ces vastes parcs, et pas même un peu de justice n'est rendue à l'époque qui fit ces espèces de palais d'Armide! On maudit, on proscrit les princes qui les créèrent. Il n'est pas un itinéraire des environs de Paris

qui ne déclame contre ces temps et ces mœurs! Nos ancêtres étaient, certes, de bien pauvres artistes à côté de nous, qui créons des jardinets et des grandes casernes, comme témoignage de notre intelligence et de notre goût dans l'art[1].

Saint-Cloud, où était né le Régent, la demeure de Monsieur, frère du roi, resta la propriété de la famille d'Orléans jusqu'au milieu du règne de Louis XVI; il y eut des fêtes splendides dans ses jardins, et la plus remarquable fut celle que donna Louis-Philippe d'Orléans, petit-fils du Régent, au roi Louis XV; tout le parc fut comme une forêt de feu; les belles eaux des cascades semblaient environnées d'une mer d'étoiles; le peuple circulait librement dans le parc autour de l'orangerie; un souper divin fut servi sous mille girandoles ou flambeaux[2]. Le duc d'Orléans, encore jeune et beau, se plaisait dans ces fêtes. Les années avançant, il prit goût pour la vie tranquille et domestique. Près de Mme de Montesson, esprit romanesque et anglomane, il renonça au faste de Saint-Cloud pour le Raincy et ses retraites silencieuses; il vendit l'apanage

1. Les itinéraires des environs de Paris offerts à la curiosité des voyageurs sont comme des pages détachées des livres de Dulaure.

2. Cette fête eut lieu au mois de mars 1752.

de ses pères à la reine Marie-Antoinette [1], éprise de la beauté du parc et des eaux de Saint-Cloud. La reine, jeune Allemande, ennemie de toute étiquette, de toute représentation, encore remplie des souvenirs des formes si simples de Schœnbrun et des familiarités de la famille germanique, changea la distribution des grands appartements du château ; tout fut réduit, sauf quelques galeries, à de petits salons, à des boudoirs presque bourgeois, à peu près dans le goût de Trianon, palais qui marque la décadence de la royauté de Louis XIV. Pour le respect du trône, ce n'était pas assez. Lepeuple mesure ses hommages à la grandeur qui environne le pouvoir.

Quand la Révolution vint avec ses idées démocratiques, le mobilier du château fut dévasté, mais on ne toucha point au parc, que la bourgeoisie aimait tant ; on abolit l'anniversaire de saint Clodowald le Franc, mais la foire de Saint-Cloud resta active, animée, et le mirliton se fit entendre à côté de la trompette belliqueuse de la République.

Le château devint le théâtre de grands événements politiques. Dans la galerie du palais s'ac-

1. Le prix fut fixé à 6 millions en 1784 et porté au livre rouge.

complit le 18 brumaire, le coup d'État militaire qui renversa la République. L'Empire y célébra ses solennités de famille, et après ses revers, la capitulation de Paris y fut signée avec le duc de Wellington et le maréchal Blücher. Un autre coup d'État, conduit d'une main débile, y vit finir le règne de la branche aînée des Bourbons. Les pouvoirs nés des multitudes seuls peuvent tout oser impunément : le droit traditionnel use maladroitement de la force; elle ne lui est pas familière [1]. Tout ce qui a survécu de la grandeur de Saint-Cloud, c'est son parc et sa foire bruyante, populaire : les systèmes passent, mais les bonshommes en pain d'épice survivent à tout.

Les destinées du Palais-Royal ne furent pas moins agitées : demeure de prédilection de la famille d'Orléans, le Palais-Royal avait alors un beau jardin comme les Tuileries, dont les vastes ombrages s'étendaient aux petits champs [2]. Après le système de Law, des rues peuplées de riches hôtels s'étendirent depuis la place Vendôme jusqu'à la place des Victoires, demeure des finan-

1. Seul des historiens, peut-être, j'ai cherché à juger avec calme les ordonnances de Charles X, 27-28 juillet 1830, dans mon *Histoire de la Restauration*.

2. Les petits champs étaient auparavant des jardins coupés de ruisseaux qui s'étendaient jusqu'à la porte Montmartre et à la grange Batelière.

ciers. L'Opéra communiquait au Palais-Royal et en était pour ainsi dire une dépendance ; de ses appartements, le duc d'Orléans pouvait jouir de l'éblouissement des danses, des décors, des lustres, de l'éclat harmonieux des mille voix ravissantes, et ce spectacle, le Régent le mettait au-dessus de tous les autres. Son successeur, prince pieux et presque retiré du monde, passa sa vie parmi les solitaires de Sainte-Geneviève, occupé à l'étude des langues sacrées. Le troisième duc d'Orléans habita Saint-Cloud jusqu'au milieu de sa vie et passa l'autre au Raincy, auprès de Mme de Montesson, une de ces douces ambitieuses qui absorbent la vie d'un homme[1].

La transformation du Palais-Royal s'accomplit sous Louis-Philippe d'Orléans, le quatrième duc, prince tout empreint des idées anglaises ; blessé au cœur par quelques médisances indiscrètes de la cour de Louis XVI, il s'en vengea par une conjuration sourde et profonde éclatant en révolution. Le vaste jardin fut transformé en bazar ; les vieux arbres du palais cardinal furent coupés. De ces promenades, devenues des espèces de porcherons politiques, partirent les

1. Mme de Montesson parvint à se faire épouser secrètement par le duc d'Orléans, avec le consentement de Louis XV sous l'influence de la comtesse du Barry.

premiers éclats de la Révolution française qui renversa une monarchie de quatorze siècles. On voit souvent un bel édifice miné par un travail souterrain; le sol manque tout à coup et il s'écroule; un ver suffit pour détruire un vieux chêne, et le petit ciron, dans le fruit aux brillantes couleurs, porte la décomposition et la mort.

Le Raincy où Mme la princesse Palatine, mère du Régent, avait cherché la solitude, devint le parc de la nouvelle Régence des élus de la révolution. Le duc d'Orléans y donna des fêtes : les vins des riches clos du marquis de Sillery inspiraient les plus hardies déclamations à Camille Desmoulins, et le clos Vougeot du duc de Biron ne fut pas étranger à l'audace de Danton[1]. Restitué par la Restauration à la famille d'Orléans, le Raincy, confisqué une seconde fois, se morcelle aujourd'hui en petites maisonnettes, en jardinets bourgeois vendus à quelques sous le mètre, payable en quelques centimes le mois; c'est la loi du progrès moderne : tout émietter, tout diviser, la terre comme la famille[2].

1. J'ai peint cette société régence de la Convention dans mes *Déesses de la Liberté*.

2. A la fin de la Convention, sous le Directoire, le parc du Raincy devint à la mode; on y dansa beaucoup. Mmes Tallien,

La Muette du bois de Boulogne, qui avait vu les charmantes nuits de Mme la duchesse de Berry, fut prise en grande faveur par Louis XVI; il y résida lors de son avénement; et de la Muette furent datés les premiers actes de son règne[1]. Ce rendez-vous de chasse aux environs de Paris plaisait au roi; on l'abandonna pour satisfaire les économistes qui prétendaient mettre à l'encan la plupart des parcs royaux. Le maussade Turgot voulait faire de la France une grande paysannerie, en sacrifiant l'esprit d'élégance chevaleresque qui distinguait la noblesse française. La Muette devint un moment la demeure de cet Américain actif, remueur, Franklin, qui parvint à dominer la politique du roi Louis XVI et à le jeter dans la guerre de l'Indépendance, si fatale aux idées monarchiques. La Muette était alors comme le centre d'une ceinture de belles maisons de plaisance : Bagatelle, fantaisie de M. le comte d'Artois, le petit château d'Estaing, le brillant hôtel de Valentinois et surtout le beau parc qui avait appartenu au grand financier Samuel Bernard. Ce parc, venu par succession à son petit-fils le marquis de Boulainvilliers, passa en 1762 au

Junot et Récamier en firent l'ornement. Je crois même qu'il fut un moment la propriété du général Junot.

1. Voy. mon *Louis XVI*.

plus élégant, au plus généreux des fermiers généraux, M. de la Popelinière[1]. Sous ses auspices s'ouvrit le bal public du Ranelagh qui, à son tour, n'est plus qu'une ruine.

Asnières, cette charmante bonbonnière, donnée par le Régent à Mme de Parabère, a survécu aux destructions; elle voit des fêtes bruyantes sans grâce, des courtisanes sans esprit, des orgies sans distinction. Il est impossible de ne pas remarquer ce château si léger, si joli, si gracieux, qui reste debout encore avec ses beaux salons, ses délicieuses peintures, au milieu de ce parc, comme une vieille marquise égarée dans une société des Porcherons[2]. Quelquefois encore il s'illumine pour des fêtes, les pelouses de son parc sont inondées par la foule; les soupers de la Régence sont remplacés par des tabagies avinées. La société moderne a remplacé les Watteaux par les Téniers.

La partie plus sérieuse de la Régence, que dirigeait la duchesse du Maine, s'était abritée dans le château de Sceaux, dont on cherche en vain les

1. La maison de la Popelinière offrait une généreuse hospitalité: Rousseau, Grétry, Mme de Genlis y avaient habité; les fermiers généraux étaient les grands protecteurs des arts.

2. Il faut visiter en détail le charmant pavillon d'Asnières Il y a une chambre à coucher Louis XV ravissante.

vestiges. Là pourtant se tenait la plus haute, la plus savante cour plénière de la littérature. Voltaire en avait fait son séjour de prédilection; la duchesse du Maine y fit jouer ses premières tragédies. A Sceaux, il y avait un théâtre pour la comédie, l'opéra et la danse : Mlle Sallé y habitait un joli appartement dans le château, comme une chaste nymphe.

De tous les cœurs et du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus ;
De Diane c'est la prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus [1].

Sur le théâtre de Sceaux, Mlle Adrienne Lecouvreur récitait ses plus belles scènes des grandes tragédies.

L'heureux talent dont vous charmez la France
Avait en vous brillé dès votre enfance;
Il fut dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez même sans le savoir.

A Sceaux fut représentée *Zaïre*, et la plus douce hospitalité y fut offerte à Mlle Gaussin, l'actrice charmante, inimitable.

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis,

1. Poésies de Voltaire.

Protége-les, Zaïre est ton ouvrage,
Il est à toi, puisque tu l'embellis [1].

Le désir exclusif, on disait même la prétention de la duchesse du Maine, était de continuer le siècle de Louis XIV, de maintenir les traditions du bel esprit, et elle avait parfaitement réussi. Voltaire composa à Sceaux *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée*. *Oreste* fut même dédié à la duchesse du Maine qui mourut dans un âge fort avancé, en 1753. Le château de Sceaux passa successivement au prince de Dombes, au comte d'Eu, ses fils, et enfin il échut par succession au duc de Penthièvre, qui partagea son existence entre le château de Sceaux et celui d'Anet, y menant une vie douce, facile et presque pastorale. A ses côtés était un jeune officier de dragons, poëte, romancier, tout fier de la parenté de Voltaire et que le duc avait créé l'un de ses pages ; il se nommait le chevalier de Florian : sous les frais ombrages il composa de charmantes et naïves pastorales : *Estelle et Némorin*. Épris de la langue et de la littérature espagnole et languedocienne, Florian habilla ses bergers en héros d'une galanterie parfumée. Le duc de Penthièvre et Florian vivaient paisibles, lorsque la révolution française

1. Épître en tête de *Zaïre*.

éclata. L'esprit paisible et doux de Florian ne devait en comprendre ni la portée, ni le but. Il mourut en pleine Terreur [1].

La commune de Sceaux devint une des plus dévouées aux idées et aux institutions républicaines. Le château et le parc avaient été confisqués : à Sceaux furent célébrées avec beaucoup de pompe les fêtes de la *Vieillesse*, de l'*Agriculture*, du *Bonheur public*, instituées par la Convention nationale. Ces fêtes furent l'origine des *bals de Sceaux* sous les vieux marronniers qui avaient abrité la duchesse du Maine et les beaux esprits du dix-huitième siècle. On y dansa la *Trénis*, la *Monaco* avec les muscadins, les incroyables à haute cravate, en culotte courte et en escarpin. Sous le Directoire, le château de Sceaux, son parc, ses jardins furent vendus par le domaine. L'acquéreur, bon patriote sans doute, fit tout abattre : le château splendide pour avoir des pierres, les arbres du parc pour en vendre le bois; il détruisit les cascades parce qu'elles coûtaient un entretien, et toutes ces beautés de l'art il les transforma en une bonne et grosse ferme. Aujourd'hui tout est morne à Sceaux, l'anima-

1. Le duc de Penthièvre mourut en 1793. Florian, en 1794.

tion a disparu; le linceul du passé est à peine secoué par quelques bals du dimanche. Du beau parc de châtaigniers séculaires, contemporains de saint Louis, et qui s'étendait de Sceaux jusqu'à la vallée aux Loups, il ne reste plus que quelques arbres; sur leurs branches, à l'abri de leurs rameaux, l'industrie ingénieuse et surtout élégante de notre siècle a confectionné de petites cages à singes, décorées du titre de salons, cabinets et cafés. Là les élèves de Jean-Jacques Rousseau, les Émiles du dix-neuvième siècle vont faire leur petite et belle Régence avec les Héloïses du vieux quartier de l'Université.

XVI

LES RÉGENCES MODERNES.

1724-1860.

Les mœurs et les élégances de la Régence sont bien mortes; elles ressemblent à ces déshabillés fanés et encore riches que l'on retrouve oubliés dans quelques garde-robes de nos grand'mères avec les roses pompons qui tombent en poussière. Et toutefois, le souvenir de ces raffinements de l'esprit gentilhomme est toujours resté vivant; et chaque fois qu'un peu d'impertinence heureuse en amour, se mêle à quelques excès d'un peu d'orgie, on dit encore : *c'est Régence!* On veut imiter les beaux chevau-légers, les mousquetaires de la reine, rangés en bataille aux revues de Satory, dessinés et groupés par Van der Meulen.

Le ministère de M. le duc de Bourbon, sous le

charme de Mme la marquise de Prie[1], fut un peu la continuation de la Régence, avec ses légèretés de mœurs. Peu après vint le ministère sérieux du cardinal Fleury, et alors les hommes, les femmes de la Régence devinrent comme une galerie de portraits dont les cadres étaient vieillis et les guirlandes flétries. Pourtant cette époque de la Régence restait comme un doux souvenir de quiétude, de plaisir et de joie, et Voltaire, dans une note de son poëme le plus ordurier, après avoir amèrement jugé la fin du règne de Louis XIV, s'écrie :

Dans les destins succéda la Régence,
Temps fortuné marqué par la licence,
Où la folie agitant son grelot
Jette sur tout un vernis d'innocence :
Où le cafard n'est prisé que du sot.
Tendre Argenton, folâtre Parabère,
C'est par vos soins que le dieu de Cythère
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur ses autels revoit fumer l'encens.
Le dieu du goût son cher et digne émule,
Tâche d'unir les grâces aux talents[2].
. . . . . .

1. La marquise de Prie fut surtout une femme financière très-habile; elle s'était considérablement enrichie dans le système de Law.

2. Ces vers charmants se trouvent dans une note de la *Pucelle*.

Le bon Régent de son palais royal
Des voluptés donne à tous le signal ;
On l'admirait dans son délire aimable,
Tu l'entendais au fond du Luxembourg,
Toi que Bacchus et le dieu de l'amour
Mettent au lit au sortir de la table,
Jeune Berry, bel astre de la cour[1].

Encore de tristes accusations contre cette pauvre duchesse de Berry! La mort ne la couvrait pas de son aile protectrice. Voltaire, par goût, par esprit, appartenait à la Régence ; c'était le temps de sa jeunesse où il aimait à la fois la petite Gaussin, Zaïre charmante, et Mlle Sallé, la svelte danseuse.

Les amours pleurent votre absence,
Loin de nous ils s'étaient envolés;
Enfin les voilà rappelés
Dans le séjour de leur puissance.

Voltaire s'était rangé sous les lois de la maussade Émilie[2] : bon gîte, bons dîners, lit mollet, bonnet pointu, à la façon du malade imaginaire[3], avec l'astronomie, les sciences physiques de

1. C'était encore une réminiscence des accusations libertines de la Régence contre la charmante duchesse de Berry.
2. La marquise du Châtelet.
3. Voltaire, vieillard à Ferney, portait toujours ses habits de la Régence.

Newton; il ne gardait de la Régence que ses habits de vieille coupe de poëte et le souvenir des impiétés de l'hôtel Vendôme. A la première époque de Louis XV, on était vieux déjà quand on parlait de cette époque où la vie n'était qu'une bacchanale ! On marchait aux batailles de Fontenoy, aux victoires de Flandre; les gentilshommes étaient distraits par d'incessantes et glorieuses campagnes. Mme de Pompadour tenait sous son élégant empire, les amours, l'esprit et les arts avec une haute délicatesse.

Il était rare de voir des gentilshommes rester purement Régence et l'on en citait deux sous le règne sérieux de Louis XVI. Le marquis de Ximènes et le duc de Lauraguais [1], tous deux parfaitement ridicules dans leurs manières de roués : Ximènes, amant de Mlle Clairon, objet des éloges ou des railleries de Voltaire, à qui le marquis adressait des épîtres d'une folle adoration.

Vous flattez trop ma vanité :
Cet art si séduisant vous était inutile :
L'art des vers suffirait, et votre aimable style,
M'a lui seul assez enchanté [1].

Le marquis de Ximènes, pilier du Théâtre-

1. Le duc de Lauraguais vivait encore sous la Restauration. Louis XVIII le fit pair de France, en souvenir de sa famille.

Français, fut un des fondateurs du café qui prit le nom de *Régence* au Palais-Royal, le plus ancien après le *Café Procope*, dans la rue de la Comédie; le marquis de Ximènes ne quitta pas ses habitudes jusqu'à sa vie la plus avancée.

Il eut pour ridicule compagnon le duc de Lauraguais, fils du comte de Brancas, un des plus fidèles amis du Régent : léger en propos, en amour, en aventures, Lauraguais s'était épris d'une comédienne, Sophie Arnould, célèbre par ses mots, ses légendes, ses railleries. Avec le maréchal de Richelieu, ils formaient le triumvirat Régence, parfaitement vieilli sous le règne de Louis XVI. Si l'on n'avait pas quelque respect pour le nom de Richelieu, en souvenir du grand cardinal, on aurait le plus profond dédain pour ce vieillard de plus de quatre-vingts ans, qui aspirait aux légèretés d'un roué.

Ninon de Lenclos et le maréchal de Richelieu sont les deux types d'un grand ridicule. Voyez ces figures tout enluminées de rouge, ces traits de parchemin ! Il existe un portrait du maréchal de Richelieu [1], admirable de peinture et qu'on ne peut contempler néanmoins sans sourire ; ce que l'artiste a dépensé de prodiges pour donner de

1. Au musée de Versailles.

la grâce à cette momie en culottes courtes de satin, habit, manteau de pair, le cordon bleu brochant sur le tout, et avec cela, des airs de jeunesse, des prétentions à manger les cœurs ! Oui, l'artiste a fait un tour de force et de génie !

Cette école de roués tenta de reparaître sous Louis XVI avec Lauzun et Biron, dans les petites orgies du Raincy, sous le duc de Chartres (devenu duc d'Orléans); mais il s'y mêla quelque chose de grossier et d'étrange, emprunté aux mœurs du prince de Galles et à l'Angleterre : les paris, les courses de chevaux, le jeu de whist, un faste d'entretien pour les actrices. La cour de Louis XVI est grave ; Versailles ne plaît plus ; on multiplie les petites maisons, les orgies bruyantes, avinées comme celles des lords et des tavernes de Londres ; on a le poing fort, on préfère la boxe à l'épée ; les figures sont un peu rouges, bourgeonnées ; les grâces s'envolent, les femmes prennent des costumes sans élégance ; elles portent des plumes sur la tête comme des chevaux de parade, ou des chapeaux à la miss sentimentale, ou des coiffures élevées en pyramide. Ce ne sont plus les bords de la Seine, les prés fleuris, c'est la Tamise avec ses matelots et ses verts cottages ; Téniers domine avec ses fêtes flamandes, ou Greuze avec ses tableaux pleins de

fadeurs et de sentimentalités; Fragonard lui-même a vieilli avec ses roses fannées et ses toilettes Pompadour.

A l'origine de la Révolution française, la Régence poursuit sa transformation; c'est par le duc d'Orléans, le marquis de Sillery, Lauzun et M. de Talleyrand qu'elle offre sa coupe pleine de grappes dorées aux dantonistes, à ces gros viveurs qui viennent s'asseoir au Raincy. Dans de nouvelles orgies où se mêle du sang, on prépare de fatales journées; on conspire contre la royauté du faible Louis XVI. Mme de Genlis, Paméla et la comtesse de Buffon versaient à plein verre le vin des vieilles tonnes à Danton, Camille Desmoulins, Barrère et Tallien. La Convention nationale eut donc sa Régence : on pourrait décrire les orgies nocturnes! Les bacchanales ne restèrent pas étrangères à la journée du 10 août, aux massacres de septembre. A mesure que les têtes s'échauffent et que la Régence révolutionnaire s'adresse à la multitude, il lui faut du rhum, de l'eau-de-vie : quand le cœur manque au crime, l'alcool le remplace.

Dès que la Révolution se fit Directoire, avec des prétentions de gouvernement régulier, la Régence reparut au Luxembourg avec le comte de Barras, et au ministère des affaires étrangères

avec M. de Talleyrand. Barras, le gentilhomme conventionnel, ancien officier de noblesse, peu délicat dans ses amours, cultivait un sérail de femmes faciles, quelquefois du vieux régime, avec le sans façon de l'argent; il n'avait rien du maréchal de Richelieu, qui mettait un certain orgueil dans ses conquêtes et dans ses victoires amoureuses. Barras allait droit au but, sans préjugés, comme une satire antique sur les camées de Pompéia.

M. de Talleyrand y mettait un peu plus de distinction; généreux, spirituel, grand seigneur, il avait les traditions de Lauzun son ami; il distinguait son salon de son boudoir : s'il ne jouait son whist qu'avec des femmes antiquement souveraines, comme la maison de Périgord (Mmes de Vaudemont et de Montmorency), dans son boudoir il recevait une multitude de ces femmes à facile conquête.

Il y eut aussi une Régence de fournisseurs, de parvenus, des enrichis, qui eut pour théâtre le Palais-Royal! singulière destinée de ce palais! Il avait vu la Régence élégante, distinguée; maintenant, il se transformait en bazar du vice effronté, comme l'avait rêvé le marquis de Sade : dans de hideuses galeries de bois, la prostitution publique empanachée, grosse figure de campagne

dans des robes de soie ! Un peu plus loin les maisons de jeu ouvertes jour et nuit ; des cafés et celui des *Mille colonnes;* des marchands de bijoux et de riches vêtements, des vendeurs de comestibles ; une cité de joie effrénée, du suicide, de l'or et de la misère.

Ensuite vint la Régence du sabre traînant : amours aisées, tables grossièrement servies, des vins à flot, peu importait le cru, le bourgogne avant tout qui donne la joie lourde, tapageuse ; puis une société de femmes sentimentales élevées avec la *nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau et la *Mythologie* de Demoustiers, à côté des chansons de Désaugiers et des romans de Pigault-Lebrun. Des orgies ardentes, peu de galanterie, le champ de bataille ne laissait pas le temps à l'amour sentimental ; la victoire restait la seule maîtresse caressée !

Sous la Restauration on eut la Régence des fatigués, des éreintés ; on avait lu lord Byron, on affectait comme lui d'avoir bu jusqu'à la satiété dans la coupe des plaisirs ; on se posait en dédaigneux : l'amour fut triste sans carquois ni flèches ; on fit des vers lamentables et des méditations langoureuses, une espèce de Régence de morts au monde, avec la rage des adultères. Un inconnu pâle, échevelé, bâtard deshérité, inspirait une

vive passion; la femme laissait son mari, ses enfants, pour suivre ce beau ténébreux, et la vie se couronnait par un double suicide.

On eut ensuite la Régence saint-simonienne, un pêle-mêle d'hommes et de femmes se prenant, se quittant comme en l'état de nature; plus de chevalerie, plus de politesse : et pour Richelieu, le Père suprême, le front haut, la barbe longue, choisissant un petit sérail de femmes vêtues de bleu qui l'accompagnaient partout, même à la police correctionnelle. Fourier dans sa philosophie ordurière alla jusqu'à dire qu'il fallait essayer les accouplements, afin de savoir ce qu'il en résulterait pour l'esprit, la force, le génie. Le libertinage sans grâce fut la destinée de la société nouvelle. Les roués furent de beaux gros garçons fort ennuyeux, des doctrinaires dans le sensualisme ou des étalons humanitaires pour la procréation de l'espèce.

Il y eut aussi des jeunes hommes qui croyaient faire de la Régence, parce qu'ils soupaient avec des bacchantes ennuyées et qu'ils s'avinaient lourdement; quelques-uns dans le club jouaient un jeu effréné, d'autres dans les cafés absorbaient mille liqueurs falsifiées, et parce que le sol tremblait sous leurs pas chancelants au coin d'une borne, ils se croyaient des gentilshommes

roués et des Lauzun en bonne fortune, parce qu'ils enlaçaient de leurs bras quelques pauvres filles que le besoin entraînait à la débauche.

Les roués de la Régence avaient un nom ; comme ils avaient un passé, ils pouvaient compter sur l'avenir ; quelques éclaboussures de champagne sur leur blason ne faisaient pas tache ; ils n'avaient ni le souci du travail, ni la responsabilité de leur bourse ; ils dépensaient à profusion avec un patrimoine préservé par les substitutions salutaires ; Richelieu était endetté mais il ne pouvait devenir escroc : on l'envoyait à la Bastille et jamais devant le Châtelet. Le sentiment de la famille, l'orgueil du blason étaient un grand frein. On était roué au dix-huitième siècle comme au treizième on était baron mécréant ; dans l'âge avancé on revenait à la famille comme au moyen âge on se jetait dans le monastère qu'on avait dévasté. Ceux qui se disent et se croient aujourd'hui roués de la Régence copient ces valets des précieuses ridicules qui prennent l'habit de leurs maîtres ; l'ivresse dans ces grandes guinguettes qu'on appelle restaurant ou café, ressemble aux soupers de la Régence comme une Kermès de Téniers ressemble à ces charmants repos de chasse de Lancret, où des gentilshommes en habit galant, le verre de cristal

à la main, assis sur une verte pelouse, au pied des fontaines artistiques, enlacent de souriantes marquises rubantées et les provoquent à l'amour abrité par des charmilles de roses.

Un peu d'indulgence pour les vieux temps! Vous tous qui vous affublez de l'habit Louis XV, du petit chapeau galonné, pourquoi tant de colère contre cette époque qui eut ses gloires, ses grandeurs, sa politesse et sa grâce! Vous, qui portez avec tant de joie et d'orgueil les titres nobiliaires, protégez un peu les vieux portraits de ces marquises dont le visage si noble et si beau vous sourit dans les manoirs dont leurs familles furent dépouillées : n'est-ce pas assez que les hiboux aient pris le nid du faucon? Faut-il encore qu'on flétrisse ces époques charmantes, corbeille de fleurs jetée sur les annales de France, ravissant conte de fées avec ses châteaux de cristal, ses carrosses de nacre, arabesques brodées sur les hautes tapisseries de l'histoire?

FIN.

TABLE.

I.	La jeune comtesse de Parabère.....	1693-1714	1
II.	L'esprit et les mœurs à la fin du règne de Louis XIV.....	1700-1714	8
III.	Saint-Cloud. — La famille d'Orléans. — Éducation du duc de Chartres. — Ses premières amours.....	1673-1714	19
IV.	Le duc de Chartres. — Mlle de Sery. — La mort de Monsieur.....	1692-1701	31
V.	Le nouveau duc d'Orléans et la cour jusqu'à la mort de Louis XIV.....	1701-1714	42
VI.	Les commencements de la Régence. —Mme la comtesse de Parabère...	1714-1715	56
VII.	Les maîtresses sous le système de Law.	1718-1722	67
VIII.	La conjuration des Légitimés. — Le château de Sceaux.....	1719-1721	78
IX.	La vie et la famille du Régent	1719-1723	90
X.	Le gouvernement politique et le caractère du Régent.—Sa diplomatie.	1720-1722	104
XI.	Les philosophes sous la Régence.....	1710-1724	119
XII.	Mme de Sabran à la cour du Palais-Royal.....	1720-1724	131

XIII. La dernière époque de la vie amoureuse du Régent. — La comtesse d'Averne. — La duchesse de Phalaris..... 145

XIV. La destinée des femmes de la Régence. 1714-1780 161

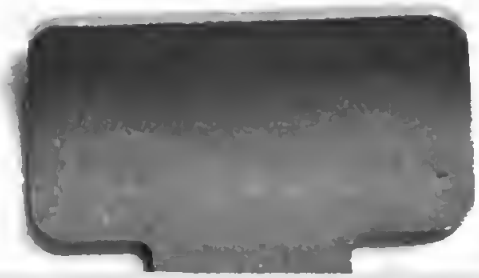
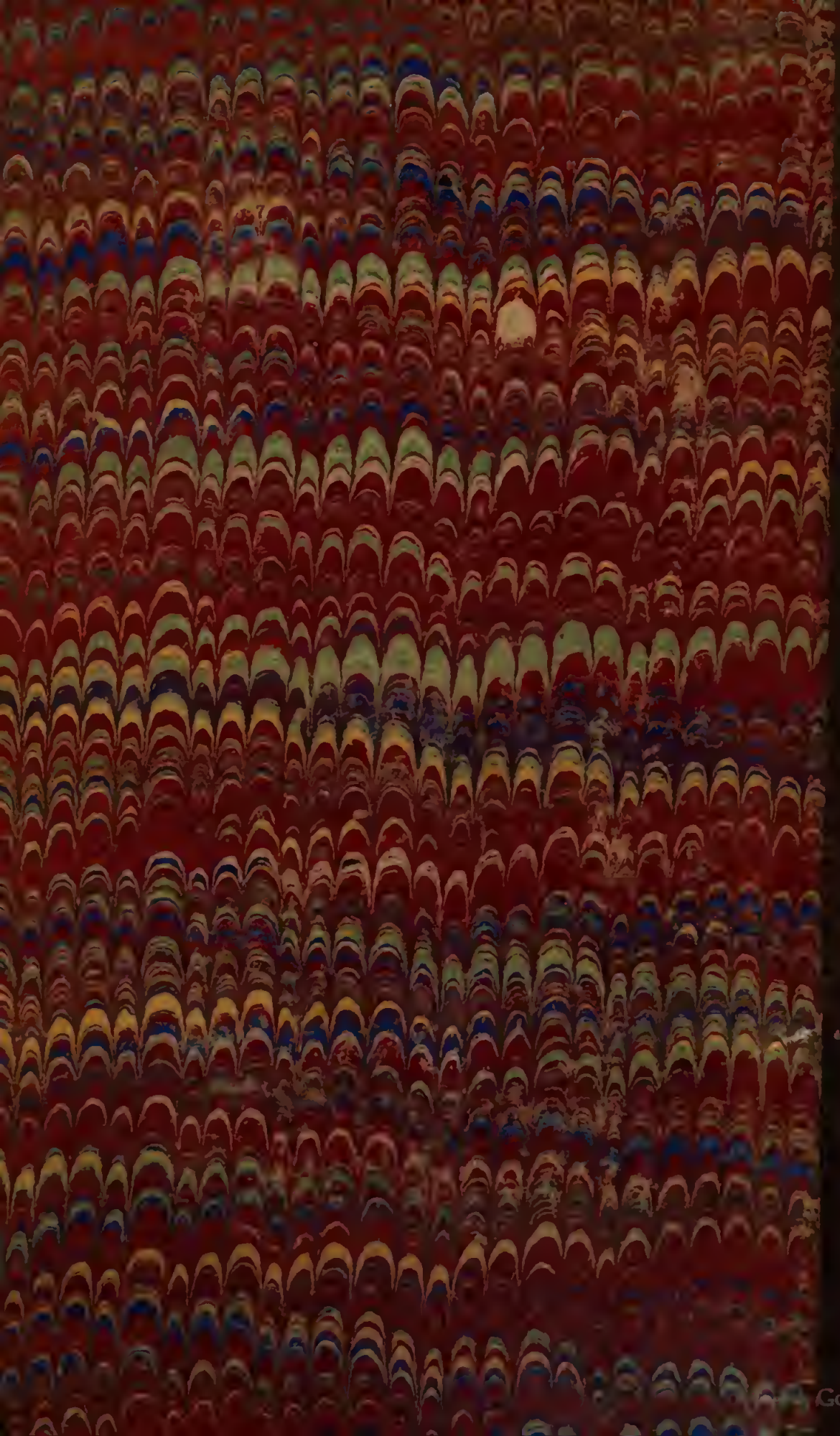
XV. Les derniers monuments de la Régence. 1720-1760 178

XVI. Les Régences modernes..... 1724-1860 190

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

574458
3



Google